OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51560/fragment/page=0005

OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME SEPTIEME.



AUX DEUX-PONTS,
Chez SANSON et COMPAGNIE.

1791.

Universitäts- und Landesbibliothek Technische Information

Universitäts- u. Landesbibliothek HALLE (SAALE)

Z 148,

THEATRE
COMPLET
DE
M. DE VOLTAIRE.

TOME SEPTIEME,

CONTENANT

L'INDISCRET, L'ENFANT PRODIGUE, LA PRUDE, NANINE ou LE PRÉJUGÉ VAINCU.

1791.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51560/fragment/page=0009

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

L'INDISCRET, *Comédie.* Page 1
A MADAME LA MARQUISE DE PRIE. 3
L'ENFANT PRODIGUE, *Comédie.* 41
PREFACE *de l'Editeur de l'Edition de* 1738. 43
LA PRUDE, *Comédie.* 137
AVERTISSEMENT *de l'Auteur.* 139
PROLOGUE. 141
AUTRE PROLOGUE. 146
NANINE *ou* LE PREJUGÉ VAINCU, *Comédie.* 253
PREFACE. 255

Fin de la Table du Tome septième.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51560/fragment/page=0011

L'INDISCRET,

COMEDIE.

Représentée pour la première fois au mois d'août 1725.

A MADAME

LA MARQUISE

DE PRIE.

Vous, qui possédez la beauté,
Sans être vaine ni coquette,
Et l'extrême vivacité,
Sans être jamais indiscrette;
Vous, à qui donnèrent les dieux
Tant de lumières naturelles,
Un esprit juste, gracieux,
Solide dans le sérieux,
Et charmant dans les bagatelles;
Souffrez qu'on présente à vos yeux
L'aventure d'un téméraire
Qui, pour s'être vanté de plaire,
Perdit ce qu'il aimait le mieux.

Si l'héroïne de la pièce,
De prie, eût eu votre beauté,
On excuserait la faiblesse
Qu'il eut de s'être un peu vanté.
Quel amant ne serait tenté
De parler de telle maîtresse,
Par un excès de vanité,
Ou par un excès de tendresse?

PERSONNAGES.

EUPHEMIE.
DAMIS.
HORTENSE.
TRASIMON.
CLITANDRE.
NERINE.
PASQUIN.
Plusieurs laquais de Damis.

L'INDISCRET,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMIE, DAMIS.

EUPHEMIE.

N'ATTENDEZ pas, mon fils, qu'avec un ton sévère
Je déploie à vos yeux l'autorité de mère.
Toujours prête à me rendre à vos justes raisons,
Je vous donne un conseil, et non pas des leçons.
C'est mon cœur qui vous parle, et mon expérience
Fait que ce cœur pour vous se trouble par avance.
Depuis deux mois au plus vous êtes à la cour;
Vous ne connaissez pas ce dangereux séjour.
Sur un nouveau venu le courtisan perfide
Avec malignité jette un regard avide,
Pénètre ses défauts; et dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, et même sans retour.
Craignez de ces messieurs la malice profonde.
Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le monde,
Est celui dont dépend le reste de nos jours:
Ridicule une fois, on vous le croit toujours:
L'impression demeure. En vain croissant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus sage.

On souffre encor long-temps de ce vieux préjugé :
On est suspect encor lorsqu'on est corrigé ;
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieillesse
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeunesse.
Connaissez donc le monde, et songez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez pour vous moins que pour lui.

DAMIS.

Je ne sais où peut tendre un si long préambule.

EUPHEMIE.

Je vois qu'il vous paraît injuste et ridicule.
Vous méprisez des soins pour vous bien importans ;
Vous m'en croirez un jour, il n'en sera plus temps.
Vous êtes indiscret : ma trop longue indulgence
Pardonna ce défaut au feu de votre enfance ;
Dans un âge plus mûr il cause ma frayeur.
Vous avez des talens, de l'esprit et du cœur ;
Mais croyez qu'en ce lieu tout rempli d'injustices
Il n'est point de vertu qui rachète les vices ;
Qu'on cite nos défauts en toute occasion,
Que le pire de tous est l'indiscrétion ;
Et qu'à la cour, mon fils, l'art le plus nécessaire
N'est pas de bien parler, mais de savoir se taire.
Ce n'est pas en ce lieu, que la société
Permet ces entretiens remplis de liberté :
Le plus souvent ici l'on parle sans rien dire ;
Et les plus ennuyeux savent s'y mieux conduire.
Je connais cette cour : on peut fort la blâmer ;
Mais lorsqu'on y demeure, il faut s'y conformer.
Pour les femmes sur-tout plein d'un égard extrême,
Parlez-en rarement, encor moins de vous-même.
Paraissez ignorer ce qu'on fait, ce qu'on dit ;
Cachez vos sentimens, et même votre esprit ;
Sur-tout de vos secrets soyez toujours le maître :
Qui dit celui d'autrui doit passer pour un traître ;

Qui dit le ſien, mon fils, paſſe ici pour un ſot:
Qu'avez-vous à répondre à cela?

DAMIS.

Pas le mot.
Je ſuis de votre avis: je hais le caractère
De quiconque n'a pas le pouvoir de ſe taire;
Ce n'eſt pas là mon vice, et loin d'être entiché
Du défaut qui par vous m'eſt ici reproché,
Je vous avoue enfin, Madame, en confidence,
Qu'avec vous trop long-temps j'ai gardé le ſilence,
Sur un fait dont pourtant j'aurais dû vous parler:
Mais ſouvent dans la vie il faut diſſimuler.
Je ſuis amant aimé d'une veuve adorable,
Jeune, charmante, riche, auſſi ſage qu'aimable;
C'eſt Hortenſe. A ce nom, jugez de mon bonheur,
Jugez, s'il était ſu, de la vive douleur
De tous nos courtiſans qui ſoupirent pour elle.
Nous leur cachons à tous notre ardeur mutuelle.
L'amour depuis deux jours a ſerré ce lien,
Depuis deux jours entiers; et vous n'en ſavez rien.

EUPHEMIE.

Mais j'étais à Paris depuis deux jours.

DAMIS,

Madame,
On n'a jamais brûlé d'une ſi belle flamme.
Plus l'aveu vous en plaît, plus mon cœur eſt content,
Et mon bonheur s'augmente en vous le racontant.

EUPHEMIE.

Je ſuis ſûre, Damis, que cette confidence
Vient de votre amitié, non de votre imprudence.

DAMIS.

En doutez-vous?

EUPHEMIE.

Hé, hé.... mais enfin, entre nous,
Songez au vrai bonheur qui vient s'offrir à vous :
Hortenſe a des appas ; mais de plus cette Hortenſe
Eſt le meilleur parti qui ſoit pour vous en France.

DAMIS.

Je le ſais.

EUPHEMIE.

D'elle ſeule elle reçoit des lois,
Et le don de ſa main dépendra de ſon choix.

DAMIS.

Et tant mieux.

EUPHEMIE.

Vous ſaurez flatter ſon caractère,
Ménager ſon eſprit.

DAMIS.

Je fais mieux ; je ſais plaire.

EUPHEMIE.

C'eſt bien dit ; mais, Damis, elle fuit les éclats,
Et les airs trop bruyans ne l'accommodent pas.
Elle peut, comme une autre, avoir quelque faibleſſe ;
Mais juſque dans ſes goûts elle a de la ſageſſe,
Craint ſur-tout de ſe voir en ſpectacle à la cour,
Et d'être le ſujet de l'hiſtoire du jour.
Le ſecret, le myſtère eſt tout ce qui la flatte.

DAMIS.

Il faudra bien pourtant qu'enfin la choſe éclate.

EUPHEMIE.

Mais près d'elle, en un mot, quel ſort vous a produit ?
Nul jeune homme jamais n'eſt chez elle introduit ;
Elle fuit avec ſoin, en perſonne prudente,
De nos jeunes ſeigneurs la cohue éclatante.

DAMIS.

Ma foi chez elle encor je ne suis point reçu ;
Je l'ai long-temps lorgnée, et grâce au ciel, j'ai plu.
D'abord elle rendit mes billets sans les lire ;
Bientôt elle les lut, et daigne enfin m'écrire.
Depuis près de deux jours je goûte un doux espoir,
Et je dois, en un mot, l'entretenir ce soir.

EUPHEMIE.

Hé bien, je veux aussi l'aller trouver moi-même.
La mère d'un amant qui nous plaît, qui nous aime,
Est toujours, que je crois, reçue avec plaisir.
De vous adroitement je veux l'entretenir,
Et disposer son cœur à presser l'hyménée
Qui fera le bonheur de votre destinée.
Obtenez au plutôt et sa main et sa foi ;
Je vous y servirai ; mais n'en parlez qu'à moi.

DAMIS.

Non, il n'est point ailleurs, Madame, je vous jure,
Une mère plus tendre, une amitié plus pure :
A vous plaire à jamais je borne tous mes vœux.

EUPHEMIE

Soyez heureux, mon fils, c'est tout ce que je veux.

SCENE II.

DAMIS *seul.*

Ma mère n'a point tort ; je sais bien qu'en ce monde
Il faut pour réussir une adresse profonde.
Hors dix ou douze amis, à qui je puis parler,
Avec toute la cour je vais dissimuler.
Çà, pour mieux essayer cette prudence extrême,
De nos secrets ici ne parlons qu'à nous-même.

Examinons un peu ſans témoins, ſans jaloux,
Tout ce que la fortune a prodigué pour nous.
Je hais la vanité, mais ce n'eſt point un vice
De ſavoir ſe connaître et ſe rendre juſtice.
On n'eſt pas ſans eſprit, on plaît, on a, je croi,
Aux petits cabinets l'air de l'ami du roi.
Il faut bien s'avouer que l'on eſt fait à peindre;
On danſe, on chante, on boit, on ſait parler et feindre.
Colonel à treize ans, je penſe avec raiſon
Que l'on peut à trente ans m'honorer d'un bâton.
Heureux en ce moment, heureux en eſpérance,
Je garderai Julie, et vais avoir Hortenſe.
Poſſeſſeur une fois de toutes ſes beautés,
Je lui ferai par jour vingt infidélités;
Mais ſans troubler en rien la douceur du ménage,
Sans être ſoupçonné, ſans paraître volage;
Et mangeant en ſix mois la moitié de ſon bien,
J'aurai toute la cour ſans qu'on en ſache rien.

SCENE III.

DAMIS, TRASIMON.

DAMIS.

HE, bon jour, Commandeur.

TRASIMON.

Aye! ouf! on m'eſtropie....

DAMIS.

Embraſſons-nous encor, Commandeur, je te prie.

TRASIMON.

Souffrez....

DAMIS.

Que je t'étouffe une troiſième fois.

TRASIMON.

Mais quoi?

DAMIS.

Déride un peu ce renfrogné minois;
Réjouis-toi, je suis le plus heureux des hommes.

TRASIMON.

Je venais pour vous dire...

DAMIS.

Oh! parbleu tu m'assommes,
Avec ce front glacé que tu portes ici.

TRASIMON.

Mais je ne prétends pas vous réjouir aussi.
Vous avez sur les bras une fâcheuse affaire.

DAMIS.

Hé, hé, pas si fâcheuse.

TRASIMON.

Erminie et Valère
Contre vous en ces lieux déclament hautement:
Vous avez parlé d'eux un peu légèrement;
Et même depuis peu le vieux seigneur Horace
M'a prié...

DAMIS.

Voilà bien de quoi je m'embarrasse.
Horace est un vieux fou, plutôt qu'un vieux seigneur,
Tout chamarré d'orgueil, pétri d'un faux honneur,
Assez bas à la cour, important à la ville,
Et non moins ignorant qu'il veut paraître habile.
Pour Madame Erminie, on sait assez comment
Je l'ai prise et quittée un peu trop brusquement.
Qu'elle est aigre Erminie, et qu'elle est tracassière!
Pour son petit amant, mon cher Ami Valère,
Tu le connais un peu; parle: as-tu jamais vu
Un esprit plus guindé, plus gauche, plus tortu?...
A propos, on m'a dit hier en confidence

Que son grand frère aîné, cet homme d'importance,
Est reçu chez Clarice avec quelque faveur;
Que la grosse Comtesse en crève de douleur.
Et toi, vieux Commandeur, comment va la tendresse?

TRASIMON.

Vous savez que le sexe assez peu m'intéresse.

DAMIS.

Je ne suis pas de même; et le sexe, ma foi,
A la ville, à la cour, me donne assez d'emploi.
Ecoute, il faut ici que mon cœur te confie
Un secret dont dépend le bonheur de ma vie.

TRASIMON.

Puis-je vous y servir?

DAMIS.

Toi? point du tout.

TRASIMON.

Hé bien,
Damis, s'il est ainsi, ne m'en dites donc rien.

DAMIS.

Le droit de l'amitié...

TRASIMON.

C'est cette amitié même
Qui me fait éviter avec un soin extrême
Le fardeau d'un secret au hasard confié,
Qu'on me dit par faiblesse, et non par amitié;
Dont tout autre que moi ferait dépositaire;
Qui de mille soupçons est la source ordinaire,
Et qui peut nous combler de honte et de dépit;
Moi d'en avoir trop su, vous d'en avoir trop dit.

DAMIS.

Malgré toi, Commandeur, quoi que tu puisses dire,
Pour te faire plaisir, je veux du moins te lire
Le billet qu'aujourd'hui...

TRASIMON.

Par quel empreſſement...

DAMIS.

Ah! tu le trouveras écrit bien tendrement.

TRASIMON.

Puiſque vous le voulez enfin...

DAMIS.

C'eſt l'amour même;
Ma foi, qui l'a dicté. Tu verras comme on m'aime.
La main qui me l'écrit le rend d'un prix... vois-tu...
Mais d'un prix... eh! morbleu, je crois l'avoir perdu.
Je ne le trouve point... Holà, la Fleur, la Brie!

SCENE IV.

DAMIS, TRASIMON, pluſieurs laquais.

UN LAQUAIS.

MONSEIGNEUR?

DAMIS.

Remontez vîte à la galerie;
Retournez chez tous ceux que j'ai vus ce matin:
Allez chez ce vieux duc... ha! je le trouve enfin;
Ces marauds l'ont mis là par pure étourderie.
(*à ſes gens.*)
Laiſſez-nous. Commandeur, écoute, je te prie;

SCENE V.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE *à Pasquin tenant un billet à la main.*

Oui, tout le long du jour demeure en ce jardin,
Observe tout, vois tout, redis-moi tout, Pasquin,
Rends-moi compte, en un mot, de tous les pas d'Hortense.
Ah! je saurai..

SCENE VI.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

DAMIS.

Voici le Marquis qui s'avance.
Bon jour, Marquis.

CLITANDRE, *un billet à la main.*

Bon jour.

DAMIS.

Qu'as-tu donc aujourd'hui?
Sur ton front à longs traits qui diable a peint l'ennui?
Tout le monde m'aborde avec un air si morne
Que je crois...

CLITANDRE *bas.*

Ma douleur, hélas! n'a point de borne.

DAMIS.

Que marmotes-tu là?

CLITANDRE *bas.*

Que je suis malheureux!

DAMIS.

Çà, pour vous égayer, pour vous plaire à tous deux,
Le Marquis entendra le billet de ma belle.

CLITANDRE *bas, en regardant le billet qu'il a entre les mains.*

Quel congé! quelle lettre! Hortenſe... Ah la cruelle!

DAMIS *à Clitandre.*

C'eſt un billet à faire expirer un jaloux.

CLITANDRE.

Si vous êtes aimé, que votre ſort eſt doux!

DAMIS.

Il le faut avouer, les femmes de la ville,
Ma foi, ne ſavent point écrire de ce ſtyle.
(*il lit*)
„ Enfin je cède aux feux dont mon cœur eſt épris;
„ Je voulais le cacher; mais j'aime à vous le dire.
„ Hé, pourquoi ne vous point écrire
„ Ce que cent fois mes yeux vous ont ſans doute appris?
„ Oui, mon cher Damis, je vous aime,
„ D'autant plus que mon cœur peu propre à s'enflammer,
„ Craignant votre jeuneſſe, et ſe craignant lui-même,
„ A fait ce qu'il a pu pour ne vous point aimer.
„ Puiſſé-je, après l'aveu d'une telle faibleſſe,
„ Ne me la jamais reprocher!
„ Plus je vous montre ma tendreſſe,
„ Et plus à tous les yeux vous devez la cacher. „

TRASIMON.

Vous prenez très-grand ſoin d'obéir à la dame,
Sans doute, et vous brûlez d'une diſcrette flamme.

CLITANDRE.

Heureux qui, d'une femme adorant les appas,
Reçoit de tels billets, et ne les montre pas!

DAMIS.

Vous trouvez donc la lettre....

TRASIMON.

Un peu forte.

CLITANDRE.

Adorable.

DAMIS.

Celle qui me l'écrit eſt cent fois plus aimable.
Que vous ſeriez charmés ſi vous ſaviez ſon nom!
Mais dans ce monde il faut de la diſcrétion.

TRASIMON.

Oh! nous n'exigeons point de telle confidence.

CLITANDRE.

Damis, nous nous aimons, mais c'eſt avec prudence.

TRASIMON.

Loin de vouloir ici vous forcer de parler....

DAMIS.

Non, je vous aime trop pour rien diſſimuler.
Je vois que vous penſez, et la cour le public,
Que je n'ai d'autre affaire ici qu'avec Julie.

CLITANDRE.

On le dit d'après vous, mais nous n'en croyons rien.

DAMIS.

Oh! crois.... juſqu'à préſent la choſe allait fort bien;
Nous nous étions aimés, quittés, repris encore:
On en parle par-tout.

TRASIMON.

Non, tout cela s'ignore.

DAMIS.

Tu crois qu'à cet oiſon je ſuis fort attaché,
Mais par ma foi j'en ſuis très-faiblement touché.

TRASIMON.

Ou fort ou faiblement, il ne m'importe guère.

DAMIS.

La Julie eſt aimable il eſt vrai, mais légère;

L'autre

L'autre est ce qu'il me faut; et c'est solidement
Que je l'aime.

CLITANDRE.

Enfin donc cet objet si charmant....

DAMIS.

Vous m'y forcez: allons, il faut bien vous l'apprendre.
Regarde ce portrait, mon cher ami Clitandre.
Çà, dis-moi si jamais tu vis de tes deux yeux
Rien de plus adorable et de plus gracieux?
C'est Macé qui l'a peint, c'est tout dire, et je pense
Que tu reconnaîtras....

CLITANDRE.

Juste Ciel! c'est Hortense.

DAMIS.

Pourquoi t'en étonner?

TRASIMON.

Vous oubliez, Monsieur,
Qu'Hortense est ma cousine, et chérit son honneur;
Et qu'un pareil aveu...

DAMIS.

Vous nous la donnez bonne.
J'ai six cousines, moi, que je vous abandonne;
Et je vous les verrais lorgner, tromper, quitter,
Imprimer leurs billets, sans m'en inquiéter.
Il nous ferait beau voir, dans nos humeurs chagrines,
Prendre avec soin sur nous l'honneur de nos cousines.
Nous aurions trop à faire à la cour; et ma foi,
C'est assez que chacun réponde ici pour soi.

TRASIMON.

Mais Hortense, Monsieur....

DAMIS.

Hé bien, oui, je l'adore;
Elle n'aime que moi, je vous le dis encore;
Et je l'épouserai pour vous faire enrager.

CLITANDRE *à part.*

Ah! plus cruellement pouvait-on m'outrager?

DAMIS.

Nos noces, croyez-moi, ne seront point secrètes:
Et vous n'en serez pas, tout cousin que vous êtes.

TRASIMON.

Adieu, Monsieur Damis, on peut vous faire voir
Que sur une cousine on a quelque pouvoir.

SCENE VII.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS.

QUE je hais ce censeur, et son air pédantesque,
Et tous ces faux éclats de vertu romanesque!
Qu'il est sec! qu'il est brut! et qu'il est ennuyeux!
Mais tu vois ce portrait d'un œil bien curieux?

CLITANDRE *à part.*

Comme ici de moi-même il faut que je sois maître!
Qu'il faut dissimuler!

DAMIS.

Tu remarques peut-être
Qu'au coin de cette boîte il manque un des brillants;
Mais tu sais que la chasse hier dura long-temps:
A tout moment on tombe, on se heurte, on s'accroche;
J'avais quatre portraits balotés dans ma poche;
Celui-ci par malheur fut un peu maltraité;

La boîte s'eſt rompue, un brillant a ſauté.
Parbleu, puiſque demain tu t'en vas à la ville,
Paſſe chez la Frénaye, il eſt cher, mais habile;
Choiſis comme pour toi l'un de ſes diamans.
Je lui dois, entre nous, plus de vingt mille francs.
Adieu; ne montre au moins ce portrait à perſonne.

CLITANDRE *à part.*

Où ſuis-je!

DAMIS.

Adieu, Marquis, à toi je m'abandonne:
Sois ſecret.

CLITANDRE *à part.*

Se peut-il!...

DAMIS *revenant.*

J'aime un ami prudent;
Va, de tous mes ſecrets tu ſeras confident.
Hé, peut-on poſſéder ce que le cœur déſire,
Etre heureux, et n'avoir perſonne à qui le dire?
Peut-on garder pour ſoi, comme un dépôt ſacré,
L'inſipide plaiſir d'un amour ignoré?
C'eſt n'avoir point d'amis qu'être ſans confiance;
C'eſt n'être point heureux que de l'être en ſilence.
Tu n'as vu qu'un portrait, et qu'un ſeul billet doux.

CLITANDRE.

Hé bien?

DAMIS.

L'on m'a donné, mon cher, un rendez-vous.

CLITANDRE *à part.*

Ah! je frémis.

DAMIS.

Ce ſoir, pendant le bal qu'on donne,
Je dois, ſans être vu, ni ſuivi de perſonne,
Entretenir Hortenſe, ici, dans ce jardin.

CLITANDRE.

Voici le dernier coup. Ah! je succombe enfin.

DAMIS.

Là, n'es-tu pas charmé de ma bonne fortune?

CLITANDRE.

Hortense doit vous voir?

DAMIS.

Oui, mon cher, sur la brune:
Mais le soleil qui baisse amène ces momens,
Ces momens fortunés, désirés si long-temps.
Adieu. Je vais chez toi rajuster ma parure,
De deux livres de poudre orner ma chevelure,
De cent parfums exquis mêler la douce odeur;
Puis paré, triomphant, tout plein de mon bonheur,
Je reviendrai soudain finir notre aventure.
Toi, rode près d'ici, Marquis, je t'en conjure.
Pour te faire un peu part de ces plaisirs si doux,
Je te donne le soin d'écarter les jaloux.

SCENE VIII.

CLITANDRE *seul.*

Ai-je assez retenu mon trouble et ma colère?
Hélas! après un an de mon amour sincère,
Hortense en ma faveur enfin s'attendrissait;
Las de me résister, son cœur s'amollissait.
Damis en un moment la voit, l'aime, et sait plaire:
Ce que n'ont pu deux ans, un moment l'a su faire.
On le prévient! On donne à ce jeune éventé
Ce portrait que ma flamme avait tant mérité!
Il reçoit une lettre... Ah! celle qui l'envoie
Par un pareil billet m'eût fait mourir de joie:

Et pour combler l'affront dont je suis outragé,
Ce matin par écrit j'ai reçu mon congé.
De cet écervelé la voilà donc coiffée!
Elle veut à mes yeux lui servir de trophée.
Hortense, ah! que mon cœur vous connaissait bien mal!

SCENE IX.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

Enfin, mon cher Pasquin, j'ai trouvé mon rival.

PASQUIN.

Hélas! Monsieur, tant pis.

CLITANDRE.

C'est Damis que l'on aime;
Oui, c'est cet étourdi.

PASQUIN.

Qui vous l'a dit?

CLITANDRE.

Lui-même.
L'indiscret, à mes yeux de trop d'orgueil enflé,
Vient se vanter à moi du bien qu'il m'a volé.
Vois ce portrait, Pasquin. C'est par vanité pure
Qu'il confie à mes mains cette aimable peinture;
C'est pour mieux triompher. Hortense! eh! qui l'eût cru
Que jamais près de vous Damis m'aurait perdu?

PASQUIN.

Damis est bien joli.

CLITANDRE, *prenant Pasquin à la gorge.*

Comment? tu prétends, traître,
Qu'un jeune fat...

PASQUIN.

Aye! ouf! il eſt vrai que peut-être...
Hé, ne m'étranglez pas. Il n'a que du caquet...
Mais ſon air... entre nous, c'eſt un vrai freluquet.

CLITANDRE.

Tout freluquet qu'il eſt, c'eſt lui qu'on me préfère.
Il faut montrer ici ton adreſſe ordinaire.
Paſquin, pendant le bal que l'on donne ce ſoir,
Hortenſe et mon rival doivent ici ſe voir.
Conſole-moi, ſers-moi, rompons cette partie.

PASQUIN.

Mais, Monſieur...

CLITANDRE.

Ton eſprit eſt rempli d'induſtrie.
Tout eſt à toi. Voilà de l'or à pleines mains.
D'un rival imprudent dérangeons les deſſeins,
Tandis qu'il va parer ſa petite perſonne,
Tâchons de lui voler les momens qu'on lui donne.
Puiſqu'il eſt indiſcret, il en faut profiter;
De ces lieux en un mot il le faut écarter.

PASQUIN.

Croyez-vous me charger d'une facile affaire?
J'arrêterais, Monſieur, le cours d'une rivière,
Un cerf dans une plaine, un oiſeau dans les airs,
Un poëte entêté, qui récite ſes vers,
Une plaideuſe en feu, qui crie à l'injuſtice,
Un Manceau tonſuré qui court un bénéfice,
La tempête, le vent, le tonnerre et ſes coups,
Plutôt qu'un petit-maître allant en rendez-vous.

CLITANDRE.

Veux-tu m'abandonner à ma douleur extrême?

PASQUIN.

Attendez. Il me vient en tête un ſtratagème.
Hortenſe ni Damis ne m'ont jamais vu?

CLITANDRE.

Non.

PASQUIN.

Vous avez en vos mains un sien portrait?

CLITANDRE.

Oui.

PASQUIN.

Bon.

Vous avez un billet que vous écrit la belle?

CLITANDRE.

Hélas! il est trop vrai.

PASQUIN.

Cette lettre cruelle

Est un ordre bien net de ne lui parler plus?

CLITANDRE.

Hé, oui, je le sais bien.

PASQUIN.

La lettre est sans dessus?

CLITANDRE.

Hé, oui, bourreau.

PASQUIN.

Prêtez vîte et portrait et lettre.

Donnez.

CLITANDRE.

En d'autres mains, qui, moi, j'irais remettre

Un portrait confié?...

PASQUIN.

Voilà bien des façons:

Le scrupule est plaisant. Donnez-moi ces chiffons.

CLITANDRE.

Mais...

PASQUIN.

Mais reposez-vous de tout sur ma prudence.

CLITANDRE.

Tu veux...

PASQUIN.

Eh! dénichez. Voici Madame Hortense.

SCENE X.

HORTENSE, NERINE.

HORTENSE.

NERINE, j'en conviens, Clitandre eſt vertueux;
Je connais la conſtance et l'ardeur de ſes feux;
Il eſt ſage, diſcret, honnête homme, ſincère;
Je le dois eſtimer; mais Damis ſait me plaire.
Je ſens trop, aux tranſports de mon cœur combattu,
Que l'amour n'eſt jamais le prix de la vertu.
C'eſt par les agrémens que l'on touche une femme;
Et pour une de nous que l'amour prend par l'ame,
Nérine, il en eſt cent qu'il ſéduit par les yeux.
J'en rougis. Mais Damis ne vient point en ces lieux!

NERINE.

Quelle vivacité! quoi, cette humeur ſi fière?

HORTENSE.

Non, je ne devais pas arriver la première.

NERINE.

Au premier rendez-vous, vous avez du dépit?

HORTENSE.

Damis trop fortement occupe mon eſprit.
Sa mère, ce jour même, a ſu, par ſa viſite,
De ſon fils dans mon cœur augmenter le mérite.
Je vois bien qu'elle veut avancer le moment,
Où je dois pour époux accepter mon amant:

Mais

Mais je veux en secret lui parler à lui-même,
Sonder ses sentimens.

NERINE.

Doutez-vous qu'il vous aime ?

HORTENSE.

Il m'aime, je le crois, je le sais. Mais je veux
Mille fois de sa bouche entendre ses aveux,
Voir s'il est en effet si digne de me plaire,
Connaître son esprit, son cœur, son caractère;
Ne point céder, Nérine, à ma prévention,
Et juger, si je puis, de lui sans passion.

SCENE XI.

HORTENSE, NERINE, PASQUIN.

PASQUIN.

MADAME, en grand secret, monsieur Damis mon maître...

HORTENSE.

Quoi! ne viendrait-il pas ?

PASQUIN.

Non.

NERINE.

Ah! le petit traître!

HORTENSE.

Il ne viendra point ?

PASQUIN.

Non; mais, par bon procédé,
Il vous rend ce portrait dont il est excédé.

HORTENSE.

Mon portrait!

PASQUIN.

Reprenez vîte la miniature.

HORTENSE.

Je doute si je veille.

PASQUIN.

Allons, je vous conjure,
Dépêchez-moi, j'ai hâte; et de sa part ce soir
J'ai deux portraits à rendre, et deux à recevoir.
Jusqu'au revoir. Adieu.

HORTENSE.

Ciel! quelle perfidie!
J'en mourrai de douleur.

PASQUIN.

De plus, il vous supplie
De finir la lorgnade, et chercher aujourd'hui,
Avec vos airs pincés, d'autres dupes que lui.

SCENE XII.

HORTENSE, NERINE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS *dans le fond du théâtre.*

Je verrai dans ce lieu la beauté qui m'engage.

PASQUIN.

C'est Damis. Je suis pris. Ne perdons point courage.
(*il court à Damis, et le tire à part.*)
Vous voyez, Monseigneur, un des grisons secrets,
Qui d'Hortense par-tout va portant les poulets.
J'ai certain billet doux de sa part à vous rendre.

HORTENSE.

Quel changement! quel prix de l'amour le plus tendre!

DAMIS.

Lisons.
(*il lit.*)
Hom... hom... „ Vous méritez de me charmer,

„ Je ſens à vos vertus ce que je dois d'eſtime;
„ Mais je ne ſaurais vous aimer.
Eſt-il un trait plus noir et plus abominable?
Je ne me croyais pas à ce point eſtimable.
Je veux que tout ceci ſoit public à la cour,
Et j'en informerai le monde dès ce jour.
La choſe aſſurément vaut bien qu'on la publie.

HORTENSE *à l'autre bout du théâtre.*

A-t-il pu juſque-là pouſſer ſon infamie?

DAMIS.

Tenez; c'eſt-là le cas qu'on fait de tes écrits.
(*il déchire le billet.*)

PASQUIN *allant à Hortenſe.*

Je ſuis honteux pour vous d'un ſi cruel mépris.
Madame, vous voyez de quel air il déchire
Les billets qu'à l'ingrat vous daignâtes écrire.

HORTENSE.

Il me rend mon portrait! Ah! périſſe à jamais
Ce malheureux crayon de mes faibles attraits!
(*elle jette ſon portrait.*)

PASQUIN *revenant à Damis.*

Vous voyez: devant vous l'ingrate met en pièces
Votre portrait, Monſieur.

DAMIS.

Il eſt quelques maîtreſſes
Par qui l'original eſt un peu mieux reçu.

HORTENSE.

Nérine, quel amour mon cœur avait conçu!
(*à Paſquin.*)
Prends ma bourſe. Dis-moi, pour qui je ſuis trahie,
A quel heureux objet Damis me ſacrifie.

PASQUIN

A cinq ou ſix beautés, dont il ſe dit l'amant,

Qu'il sert toutes bien mal, qu'il trompe également:
Mais sur-tout à la jeune, à la belle Julie.

DAMIS, *s'étant avancé vers Pasquin.*

Prends ma bague, et dis-moi, mais sans friponnerie,
A quel impertinent, à quel fat de la cour,
Ta maîtresse aujourd'hui prodigue son amour.

PASQUIN.

Vous méritez, ma foi, d'avoir la préférence;
Mais un certain abbé lorgne de près Hortense;
Et chez elle, de nuit, par le mur du jardin,
Je fais entrer par fois Trasimon son cousin.

DAMIS.

Parbleu, j'en suis ravi. J'en apprends là de belles,
Et je veux en chansons mettre un peu ces nouvelles.

HORTENSE.

C'est le comble, Nérine, au malheur de mes feux,
De voir que tout ceci va faire un bruit affreux.
Allons, loin de l'ingrat je vais cacher mes larmes.

DAMIS.

Allons, je vais au bal montrer un peu mes charmes.

PASQUIN *à Hortense.*

Vous n'avez rien, Madame, à désirer de moi?
(*à Damis.*)
Vous n'avez nul besoin de mon petit emploi?
Le ciel vous tienne en paix.

SCENE XIII.

HORTENSE, DAMIS, NERINE.

HORTENSE *revenant.*

D'où vient que je demeure?

DAMIS.

Je devais être au bal, et danser à cette heure.

HORTENSE.

Il rêve. Hélas! d'Hortense il n'eſt point occupé.

DAMIS.

Elle me lorgne encore, ou je ſuis fort trompé.
Il faut que je m'approche.

HORTENSE.

Il faut que je le fuïe.

DAMIS.

Fuir, et me regarder! ah! quelle perfidie!
Arrêtez. A ce point pouvez-vous me trahir?

HORTENSE.

Laiſſez-moi m'efforcer, cruel, à vous haïr.

DAMIS.

Ah! l'effort n'eſt pas grand, grâces à vos caprices.

HORTENSE.

Je le veux, je le dois, grâce à vos injuſtices.

DAMIS.

Ainſi, du rendez-vous prompts à nous en aller,
Nous n'étions donc venus que pour nous quereller?

HORTENSE.

Que ce diſcours, ô Ciel! eſt plein de perfidie,
Alors que l'on m'outrage, et qu'on aime Julie!

DAMIS.

Mais l'indigne billet que de vous j'ai reçu?

HORTENSE.

Mais mon portrait enfin que vous m'avez rendu.

DAMIS.

Moi, je vous ai rendu votre portrait, cruelle?

HORTENSE.

Moi, j'aurais pu jamais vous écrire, infidelle,
Un billet, un seul mot, qui ne fût point d'amour?

DAMIS.

Je consens de quitter le roi, toute la cour,
La faveur où je suis, les postes que j'espère,
N'être jamais de rien, cesser par-tout de plaire,
S'il est vrai qu'aujourd'hui je vous ai renvoyé
Ce portrait à mes mains par l'amour confié.

HORTENSE.

Je fais plus. Je consens de n'être point aimée
De l'amant dont mon ame est malgré moi charmée,
S'il a reçu de moi ce billet prétendu.
Mais voilà le portrait, ingrat, qui m'est rendu;
Ce prix trop méprisé d'une amitié trop tendre,
Le voilà: pouvez-vous....

DAMIS.

Ah! j'aperçois Clitandre.

SCENE XIV.

HORTENSE, DAMIS, CLITANDRE, NERINE, PASQUIN.

DAMIS.

Viens çà, Marquis, viens çà. Pourquoi fuis-tu d'ici?
Madame, il peut d'un mot débrouiller tout ceci.

HORTENSE.

Quoi! Clitandre saurait...

DAMIS.

Ne craignez rien, Madame,
C'eſt un ami prudent, à qui j'ouvre mon ame:
Il eſt mon confident, qu'il ſoit le vôtre auſſi.
Il faut. . .

HORTENSE.

Sortons, Nérine: ô Ciel! quel étourdi!

SCENE XV.

DAMIS, CLITANDRE, PASQUIN.

DAMIS.

Ah! Marquis, je reſſens la douleur la plus vive:
Il faut que je te parle... il faut que je la ſuive.
Attends-moi.

(*à Hortenſe.*)

Demeurez. Ah! je ſuivrai vos pas.

SCENE XVI.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

Je ſuis, je l'avoûrai, dans un grand embarras.
Je les croyais tous deux brouillés ſur ta parole.

PASQUIN.

Je le croyais auſſi. J'ai bien joué mon rôle;
Ils ſe devraient haïr tous deux aſſurément;
Mais pour ſe pardonner il ne faut qu'un moment.

CLITANDRE.

Voyons un peu tous deux le chemin qu'ils vont prendre.

PASQUIN.

Vers ſon appartement Hortenſe va ſe rendre.

CLITANDRE.

Damis marche après elle, Hortenſe au moins le fuit.

PASQUIN.

Elle fuit faiblement, et ſon amant la ſuit.

CLITANDRE.

Damis en vain lui parle; on détourne la tête.

PASQUIN.

Il eſt vrai; mais Damis de temps en temps l'arrête.

CLITANDRE.

Il ſe met à genoux, il reçoit des mépris.

PASQUIN.

Ah! vous êtes perdu, l'on regarde Damis.

CLITANDRE.

Hortenſe entre chez elle enfin et le renvoie.
Je ſens des mouvemens de chagrin et de joie,
D'eſpérance et de crainte, et ne puis deviner
Où cette intrigue-ci pourra ſe terminer.

SCENE XVII.

CLITANDRE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

Ah! Marquis, cher Marquis, parle; d'où vient qu'Hortenſe
M'ordonne en grand ſecret d'éviter ſa préſence;
D'où vient que ſon portrait, que je fie à ta foi,
Se trouve entre ſes mains? Parle, réponds, dis-moi.

CLITANDRE.

Vous m'embarraſſez fort.

DAMIS *à Pasquin.*

Et vous, Monsieur le traître,
Vous le valet d'Hortense, ou qui prétendez l'être,
Il faut que vous mouriez en ce lieu de ma main.

PASQUIN *à Clitandre.*

Monsieur, protégez-nous.

CLITANDRE *à Damis.*

Hé, Monsieur...

DAMIS.

C'est en vain...

CLITANDRE.

Epargnez ce valet, c'est moi qui vous en prie.

DAMIS.

Quel si grand intérêt peux-tu prendre à sa vie?

CLITANDRE.

Je vous en prie encore, et sérieusement.

DAMIS.

Par amitié pour toi, je diffère un moment.
Ça, maraud, apprends-moi la noirceur effroyable...

PASQUIN.

Ah! Monsieur, cette affaire est embrouillée en diable;
Mais je vous apprendrai de surprenans secrets,
Si vous me promettez de n'en parler jamais.

DAMIS.

Non, je ne promets rien, et je veux tout apprendre.

PASQUIN.

Monsieur, Hortense arrive, et pourrait nous entendre.
(*à Clitandre.*)
Ah, Monsieur, que dirai-je? Hélas! je suis à bout.
Allons tous trois au bal, et je vous dirai tout.

SCENE XVIII.

HORTENSE *un masque à la main et en domino*, TRASIMON, NERINE.

TRASIMON.

Oui, croyez, ma cousine, et faites votre compte,
Que ce jeune éventé nous couvrira de honte.
Comment? montrer par-tout, et lettres et portrait?
En public, à moi-même? Après un pareil trait,
Je prétends de ma main lui brûler la cervelle.

HORTENSE *à Nérine.*

Est-il vrai que Julie à ses yeux soit si belle,
Qu'il en soit amoureux?

TRASIMON.

Il importe fort peu;
Mais qu'il vous déshonore, il m'importe, morbleu;
Et je sais l'intérêt qu'un parent doit y prendre.

HORTENSE *à Nérine.*

Crois-tu que pour Julie il ait eu le cœur tendre?
Qu'en penses-tu? dis-moi.

NERINE.

Mais l'on peut aujourd'hui
Aisément, si l'on veut, savoir cela de lui.

HORTENSE.

Son indiscrétion, Nérine, fut extrême;
Je devrais le haïr; peut-être que je l'aime.
Tout-à-l'heure, en pleurant, il jurait devant toi
Qu'il m'aimerait toujours, et sans parler de moi;
Qu'il voulait m'adorer, et qu'il saurait se taire.

TRASIMON.

Il vous a promis là bien plus qu'il ne peut faire.

HORTENSE.

Pour la dernière fois je le veux éprouver.
Nérine, il eſt au bal ; il faut l'aller trouver.
Déguiſe-toi, dis-lui, qu'avec impatience
Julie ici l'attend dans l'ombre et le ſilence.
L'artifice eſt permis ſous ce maſque trompeur,
Qui du moins de mon front cachera la rougeur :
Je paraîtrai Julie aux yeux de l'infidelle ;
Je ſaurai ce qu'il penſe, et de moi-même, et d'elle :
C'eſt de cet entretien que dépendra mon choix.
(*à Traſimon.*)
Ne vous écartez point, reſtez près de ce bois ;
Tâchez auprès de vous de retenir Clitandre :
L'un et l'autre en ces lieux daignez un peu m'attendre ;
Je vous appellerai quand il en ſera temps.

SCENE XIX.

HORTENSE *ſeule en domino, et ſon maſque à la main.*

Il faut fixer enfin mes vœux trop inconſtans.
Sachons, ſous cet habit, à ſes yeux traveſtie,
Sous ce maſque, et ſur-tout ſous le nom de Julie,
Si l'indiférétion de ce jeune éventé
Fut un excès d'amour, ou bien de vanité ;
Si je dois le haïr, ou lui donner ſa grace ;
Mais déjà je le vois.

SCENE XX.

HORTENSE *en domino et masquée*, DAMIS.

DAMIS *sans voir Hortense.*

C'EST donc ici la place
Où toutes les beautés donnent leur rendez-vous?
Ma foi, je suis assez à la mode, entre nous.
Oui, la mode fait tout, décide tout en France;
Elle règle les rangs, l'honneur, la bienséance,
Le mérite, l'esprit, les plaisirs.

HORTENSE *à part.*

L'étourdi!

DAMIS.

Ah! si pour mon bonheur on peut savoir ceci,
Je veux qu'avant deux ans la cour n'ait point de belle
A qui l'amour pour moi ne tourne la cervelle.
Il ne s'agit ici que de bien débuter.
Bientôt Eglé, Doris... Mais qui les peut compter!
Quels plaisirs, quelle file!

HORTENSE *à part.*

Ah! la tête légère!

DAMIS.

Ah! Julie, est-ce vous? vous qui m'êtes si chère!
Je vous connais malgré ce masque trop jaloux,
Et mon cœur amoureux m'avertit que c'est vous.
Otez, Julie, ôtez ce masque impitoyable;
Non, ne me cachez point ce visage adorable,
Ce front, ces doux regards, cet aimable souris,
Qui de mon tendre amour sont la cause et le prix.
Vous êtes en ces lieux la seule que j'adore.

HORTENSE.

HORTENSE.

Non, de vous mon humeur n'eſt pas connue encore:
Je ne voudrais jamais accepter votre foi,
Si vous aviez un cœur qui n'eût aimé que moi.
Je veux que mon amant ſoit bien plus à la mode,
Que de ſes rendez-vous le nombre l'incommode,
Que par trente griſons tous ſes pas ſoient comptés,
Que mon amour vainqueur l'arrache à cent beautés,
Qu'il me faſſe ſur-tout de brillans ſacrifices;
Sans cela, je ne puis accepter ſes ſervices:
Un amant moins couru ne me ſaurait flatter.

DAMIS.

Oh! j'ai ſur ce pied-là de quoi vous contenter:
J'ai fait en peu de temps d'aſſez belles conquêtes;
Je pourrais me vanter de fortunes honnêtes;
Et nous ſommes courus de plus d'une beauté,
Qui pourraient de tout autre enfler la vanité.
Nous en citerions bien qui ſont les difficiles,
Et qui ſont avec nous paſſablement faciles.

HORTENSE.

Mais encore?

DAMIS.

Eh!... ma foi, vous n'avez qu'à parler,
Et je ſuis prêt, Julie, à vous tout immoler.
Voulez-vous qu'à jamais mon cœur vous ſacrifie
La petite Iſabelle et la vive Erminie,
Clarice, Eglé, Doris?...

HORTENSE.

Quelle offrande eſt-ce là?
On m'offre tous les jours ces ſacrifices-là.
Ces Dames entre nous ſont trop ſouvent quittées.
Nommez-moi des beautés qui ſoient plus reſpectées,

Et dont je puiſſe au moins triompher ſans rougir.
Ah ! ſi vous aviez pu forcer à vous chérir
Quelque femme à l'amour juſqu'alors inſenſible,
Aux manéges de cour toujours inacceſſible,
De qui la bienſéance accompagnât les pas,
Qui ſage en ſa conduite évitât les éclats,
Enfin qui pour vous ſeul eût eu quelque faibleſſe...

DAMIS, *s'aſſeyant auprès d'Hortenſe.*

Ecoutez. Entre nous, j'ai certaine maîtreſſe,
A qui ce portrait-là reſſemble trait pour trait :
Mais vous m'accuſeriez d'être trop indiſcret.

HORTENSE.

Point, point.

DAMIS.

Si je n'avais quelque peu de prudence,
Si je voulais parler, je nommerais Hortenſe.
Pourquoi donc à ce nom vous éloigner de moi ?
Je n'aime point Hortenſe alors que je vous voi ;
Elle n'eſt près de vous ni touchante, ni belle ;
De plus, certain abbé fréquente trop chez elle ;
Et de nuit, entre nous, Traſimon ſon couſin
Paſſe un peu trop ſouvent par le mur du jardin.

HORTENSE.

A l'indiſcrétion joindre la calomnie !
(*à part.*) (*haut.*)
Contraignons-nous encore. Ecoutez, je vous prie ;
Comment avec Hortenſe êtes-vous, s'il vous plaît ?

DAMIS.

Du dernier bien : je dis la choſe comme elle eſt.

HORTENSE *à part.*

Peut-on plus loin pouſſer l'audace et l'impoſture !

DAMIS.

Non, je ne vous ments point, c'eſt la vérité pure.

HORTENSE *à part.*

Le traître!

DAMIS.

Hé, sur cela quel est votre souci?
Pour parler d'elle enfin sommes-nous donc ici?
Daignez, daignez plutôt....

HORTENSE.

Non, je ne saurais croire
Qu'elle vous ait cédé cette entière victoire.

DAMIS.

Je vous dis que j'en ai la preuve par écrit.

HORTENSE.

Je n'en crois rien du tout.

DAMIS.

Vous m'outrez de dépit.

HORTENSE.

Je veux voir par mes yeux.

DAMIS.

C'est trop me faire injure.
(*il lui donne la lettre.*)
Tenez donc: vous pouvez connaître l'écriture.

HORTENSE *se démasquant.*

Oui, je la connais, traître, et je connais ton cœur.
J'ai réparé ma faute, enfin; et mon bonheur
M'a rendu pour jamais le portrait et la lettre
Qu'à ces indignes mains j'avais osé commettre.
Il est temps; Trasimon, Clitandre, montrez-vous.

SCENE XXI et dernière.

HORTENSE, DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

HORTENSE *à Clitandre.*

Si je ne vous suis point un objet de courroux,
Si vous m'aimez encore, à vos lois asservie,
Je vous offre ma main, ma fortune et ma vie.

CLITANDRE.

Ah! Madame, à vos pieds un malheureux amant
Devrait mourir de joie et de saisissement.

TRASIMON *à Damis.*

Je vous l'avais bien dit, que je la rendrais sage.
C'est moi seul, Mons Damis, qui fais ce mariage.
Adieu, possédez mieux l'art de dissimuler.

DAMIS.

Juste Ciel! déformais à qui peut-on parler?

FIN.

L'ENFANT PRODIGUE,

COMEDIE.

Représentée pour la première fois le 10 octobre 1736.

PREFACE

DE L'EDITEUR DE L'EDITION DE 1738.

Il est assez étrange que l'on n'ait pas songé plutôt à imprimer cette comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans, et qui eut environ trente représentations. L'auteur ne s'étant point déclaré, on l'a mise jusqu'ici sur le compte de diverses personnes très-estimées; mais elle est véritablement de M. *de Voltaire*, quoique le style de la Henriade et d'Alzire soit si différent de celui-ci qu'il ne permet guère d'y reconnaître la même main.

C'est ce qui fait que nous donnons, sous son nom, cette pièce au public, comme la première comédie qui soit écrite en vers de dix syllabes. Peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à se servir de cette mesure. Elle produira sur le théâtre Français de la variété; et qui donne des plaisirs nouveaux doit toujours être bien reçu.

Si la comédie doit être la représentation des mœurs, cette pièce semble être assez de ce caractère. On y voit un mélange de sérieux et de plaisanterie, de comique et de touchant. C'est ainsi que la vie des hommes est bigarrée; souvent même une seule aventure produit tous ces

contraſtes. Rien n'eſt ſi commun qu'une maiſon dans laquelle un père gronde ; une fille occupée de ſa paſſion pleure : le fils ſe moque des deux ; et quelques parens prennent différemment part à la ſcène. On raille très-ſouvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voiſine ; et la même perſonne a quelquefois ri et pleuré de la même choſe dans le même quart-d'heure.

Une dame très-reſpectable (1) étant un jour au chevet d'une de ſes filles (2) qui était en danger de mort, entourée de toute ſa famille, s'écriait, en fondant en larmes : *Mon Dieu, rendez-la moi, et prenez tous mes autres enfans !* Un homme qui avait épouſé une autre de ſes filles (3) s'approcha d'elle, et la tirant par la manche : *Madame*, dit-il, *les gendres en ſont-ils ?* Le ſang froid et le comique avec lequel il prononça ces paroles, fit un tel effet ſur cette dame affligée qu'elle ſortit en éclatant de rire ; tout le monde la ſuivit en riant, et la malade, ayant ſu de quoi il était queſtion, ſe mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute comédie doive avoir des ſcènes de bouffonnerie et des

(1) La première maréchale *de Noailles*.
(2) Madame *de Gondrin*, depuis comteſſe de Toulouſe.
(3) Le duc *de la Vallière*.

scènes attendrissantes. Il y a beaucoup de très-bonnes pièces où il ne règne que de la gaieté; d'autres toutes sérieuses, d'autres mélangées, d'autres où l'attendrissement va jusqu'aux larmes. Il ne faut donner l'exclusion à aucun genre; et si l'on me demandait quel genre est le meilleur, je répondrais : *Celui qui est le mieux traité.*

Il serait peut-être à propos et conforme au goût de ce siècle *raisonneur* d'examiner ici quelle est cette sorte de plaisanterie qui nous fait rire à la comédie.

La cause du rire est une de ces choses plus senties que connues. L'admirable *Molière*, *Regnard* qui le vaut quelquefois, et les auteurs de tant de jolies petites pièces, se sont contentés d'exciter en nous ce plaisir, sans nous en rendre jamais raison, et sans dire leur secret.

J'ai cru remarquer aux spectacles qu'il ne s'élève presque jamais de ces éclats de rire universels qu'à l'occasion d'une méprise. *Mercure* pris pour *Sosie*, le chevalier *Ménechme* pris pour son frère, *Crispin* faisant son testament sous le nom du bon homme *Géronte*, *Valère* parlant à *Harpagon* des beaux yeux de sa fille, tandis qu'*Harpagon* n'entend que les beaux yeux de sa cassette; *Pourceaugnac* à qui on tâte le pouls, parce qu'on le veut faire passer pour fou; en un mot, les méprises, les équivoques de pareille

espèce excitent un rire général. *Arlequin* ne fait guère rire que quand il se méprend ; et voilà pourquoi le titre de *Balourd* lui était si bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique. Il y a des plaisanteries qui causent une autre sorte de plaisir ; mais je n'ai jamais vu ce qui s'appelle rire de tout son cœur, soit aux spectacles, soit dans la société, que dans des cas approchans de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractères ridicules dont la représentation plaît, sans causer ce rire immodéré de joie. *Trissotin* et *Vadius*, par exemple, semblent être de ce genre ; le Joueur, le Grondeur, qui font un plaisir inexprimable, ne permettent guère le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vice, dont on est charmé de voir la peinture, et qui ne causent qu'un plaisir sérieux. Un mal-honnête homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gaieté, incompatible avec le mépris et l'indignation. Il est vrai qu'on rit au Tartuffe ; mais ce n'est pas de son hypocrisie, c'est de la méprise du bon homme qui le croit un saint ; et l'hypocrisie une fois reconnue, on ne rit plus, on sent d'autres impressions.

On pourrait aisément remonter aux sources de nos autres sentimens, à ce qui excite la gaieté,

la curiosité, l'intérêt, l'émotion, les larmes. Ce serait sur-tout aux auteurs dramatiques à nous développer tous ces ressorts, puisque ce sont eux qui les font jouer. Mais ils sont plus occupés de remuer les passions que de les examiner; ils sont persuadés qu'un sentiment vaut mieux qu'une définition; et je suis trop de leur avis pour mettre un traité de philosophie au-devant d'une pièce de théâtre.

Je me bornerai simplement à insister encore un peu sur la nécessité où nous sommes d'avoir des choses nouvelles. Si l'on avait toujours mis sur le théâtre tragique la grandeur romaine, à la fin on s'en serait rebuté; si les héros ne parlaient jamais que de tendresse, on serait affadi.

O imitatores servum pecus!

Les ouvrages que nous avons depuis les *Corneilles*, les *Molières*, les *Racines*, les *Quinaults*, les *Lullis*, les *le Brun*, me paraissent tous avoir quelque chose de neuf et d'original qui les a sauvés du naufrage. Encore une fois, tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainsi il ne faut jamais dire, si cette musique n'a pas réussi, si ce tableau ne plaît pas, si cette pièce est tombée, c'est que cela était d'une espèce nouvelle. Il faut dire, c'est que cela ne vaut rien dans son espèce.

PERSONNAGES.

EUPHEMON père.

EUPHEMON fils.

FIERENFAT, préſident de Cognac, ſecond fils d'*Euphémon.*

RONDON, bourgeois de Cognac.

LISE, fille de *Rondon.*

LA BARONNE DE CROUPILLAC,

MARTHE, ſuivante de *Liſe.*

JASMIN, valet d'*Euphémon* fils.

La ſcène eſt à Cognac.

L'ENFANT

L'ENFANT PRODIGUE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON, RONDON.

RONDON.

Mon triſte ami, mon cher et vieux voiſin,
Que de bon cœur j'oublirai ton chagrin !
Que je rirai ! Quel plaiſir ! Que ma fille
Va ranimer ta dolente famille !
Mais, Mons ton fils, le ſieur de Fierenfat
Me ſemble avoir un procédé bien plat.

EUPHEMON.

Quoi donc !

RONDON.

Tout fier de ſa magiſtrature,
Il fait l'amour avec poids et meſure.
Adoleſcent, qui s'érige en barbon,
Jeune écolier, qui vous parle en Caton,
Eſt, à mon ſens, un animal bernable ;
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable :
Il eſt trop fat.

EUPHEMON.

Et vous êtes auſſi
Un peu trop bruſque.

RONDON.

Ah! je ſuis fait ainſi.
J'aime le vrai, je me plaîs à l'entendre;
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre,
A bien matter cette fatuité,
Et l'air pédant dont il eſt encroûté.
Vous avez fait, beau-père, en père ſage,
Quand ſon aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou partit d'ici,
De donner tout à ce ſot cadet-ci;
De mettre en lui toute votre eſpérance,
Et d'acheter pour lui la préſidence
De cette ville: oui, c'eſt un trait prudent.
Mais dès qu'il fut Monſieur le préſident,
Il fut, ma foi, gonflé d'impertinence:
Sa gravité marche, et parle en cadence;
Il dit qu'il a bien plus d'eſprit que moi,
Qui, comme on ſait, en ai bien plus que toi.
Il eſt...

EUPHEMON.

Eh, mais, quelle humeur vous emporte?
Faut-il toujours...

RONDON.

Va, va, laiſſe, qu'importe?
Tous ces défauts, vois-tu, ſont comme rien,
Lorſque d'ailleurs on amaſſe un gros bien.
Il eſt avare; et tout avare eſt ſage.
Oh! c'eſt un vice excellent en ménage,
Un très-bon vice. Allons, dès aujourd'hui
Il eſt mon gendre, et ma Liſe eſt à lui.

Il reſte donc, notre triſte beau-père,
A faire ici donation entière
De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Préſens, futurs, à monſieur votre fils,
En réſervant ſur votre vieille tête
D'un uſufruit l'entretien fort honnête;
Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien coſſu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaſte opulence:
Sans quoi ſoudain ma Liſe à d'autres penſe.

EUPHEMON.

Je l'ai promis, et j'y ſatisferai;
Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.
Je veux couler au ſein de la retraite
La triſte fin de ma vie inquiète;
Mais je voudrais qu'un fils ſi bien doté
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
J'ai vu d'un fils la débauche inſenſée,
Je vois dans l'autre une ame intéreſſée.

RONDON.

Tant mieux, tant mieux.

EUPHEMON.

Cher ami, je ſuis né
Pour n'être rien qu'un père infortuné.

RONDON.

Voilà-t-il pas de vos jérémiades,
De vos regrets, de vos complaintes fades?
Voulez-vous pas que ce maître étourdi,
Ce bel aîné dans le vice enhardi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet hymen paraiſſe en trouble-fête?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne, sans façon,
Mettre en jurant le feu dans la maison?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, et qu'il m'enlève Lise?
Lise autrefois à cet aîné promise?
Ma Lise qui....

EUPHEMON.

Que cet objet charmant
Soit préservé d'un pareil garnement!

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller son père?
Pour succéder?

EUPHEMON.

Non.... tout est à son frère.

RONDON.

Ah! sans cela point de Lise pour lui.

EUPHEMON.

Il aura Lise et mes biens aujourd'hui;
Et son aîné n'aura pour tout partage
Que le courroux d'un père qu'il outrage:
Il le mérite, il fut dénaturé.

RONDON.

Ah! vous l'aviez trop long-temps enduré.
L'autre du moins agit avec prudence;
Mais cet aîné! quel trait d'extravagance!
Le libertin, mon Dieu, que c'était-là!
Te souvient-il, vieux beau-père, ha, ha, ha,
Qu'il te vola, ce tour est bagatelle,
Chevaux, habits, linge, meubles, vaisselle,
Pour équiper la petite Jourdain,

Qui le quitta le lendemain matin ?
J'en ai bien ri, je l'avoue.

EUPHEMON.

Ah ! quels charmes
Trouvez-vous donc à rappeler mes larmes ?

RONDON.

Et sur un as mettant vingt rouleaux d'or ?
Eh, eh !

EUPHEMON.

Ceſſez.

RONDON.

Te ſouvient-il encor,
Quand l'étourdi dut, en face d'égliſe,
Se fiancer à ma petite Liſe ?
Dans quel endroit on le trouva caché ?
Comment, pour qui ?... Peſte, quel débauché !

EUPHEMON.

Epargnez-moi ces indignes hiſtoires,
De ſa conduite impreſſions trop noires ;
Ne ſuis-je pas aſſez infortuné ?
Je ſuis ſorti des lieux où je ſuis né,
Pour m'épargner, pour ôter de ma vue
Ce qui rappelle un malheur qui me tue :
Votre commerce ici vous a conduit ;
Mon amitié, ma douleur vous y ſuit.
Ménagez-les : vous prodiguez ſans ceſſe
La vérité ; mais la vérité bleſſe.

RONDON.

Je me tairai, ſoit : j'y conſens ; d'accord.
Pardon ; mais diable ! auſſi vous aviez tort,
En connaiſſant le fougueux caractère
De votre fils, d'en faire un mouſquetaire.

EUPHEMON.

Encor!

RONDON.

Pardon; mais vous deviez.....

EUPHEMON.

Je dois
Oublier tout pour notre nouveau choix,
Pour mon cadet et pour ſon mariage;
Ça penſez-vous que ce cadet ſi ſage
De votre fille ait pu toucher le cœur?

RONDON.

Aſſurément. Ma fille a de l'honneur,
Elle obéit à mon pouvoir ſuprême;
Et quand je dis: Allons, je veux qu'on aime,
Son cœur docile, et que j'ai ſu tourner,
Tout auſſi-tôt aime ſans raiſonner:
A mon plaiſir j'ai pétri ſa jeune ame.

EUPHEMON.

Je doute un peu pourtant qu'elle s'enflamme
Par vos leçons; et je me trompe fort,
Si de vos ſoins votre fille eſt d'accord.
Pour mon aîné j'obtins le ſacrifice
Des vœux naiſſans de ſon ame novice:
Je ſais quels ſont ces premiers traits d'amour;
Le cœur eſt tendre, il ſaigne plus d'un jour.

RONDON.

Vous radotez.

EUPHEMON.

Quoi que vous puiſſiez dire,
Cet étourdi pouvait très-bien ſéduire.

RONDON.

Lui! point du tout; ce n'était qu'un vaurien.
Pauvre bon-homme! allez, ne craignez rien:

Car à ma fille, après ce beau ménage,
J'ai défendu de l'aimer davantage.
Ayez le cœur sur cela réjoui;
Quand j'ai dit non, personne ne dit oui.
Voyez plutôt.

SCENE II.

EUPHEMON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

APPROCHEZ, venez, Lise;
Ce jour pour vous est un grand jour de crise.
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triste ou gai, riche ou gueux,
Ne sens-tu pas des désirs de lui plaire,
Du goût pour lui, de l'amour?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Comment, coquine?

EUPHEMON.

Ha, ha, notre féal,
Votre pouvoir va, ce semble, un peu mal;
Qu'est devenu ce despotique empire?

RONDON.

Comment, après tout ce que j'ai pu dire,
Tu n'aurais pas un peu de passion
Pour ton futur époux?

LISE.

Mon père, non.

RONDON.

Ne sais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur ?

LISE.

Non, vous dis-je,
Je sais, mon père, à quoi ce nœud sacré
Oblige un cœur de vertu pénétré.
Je sais qu'il faut, aimable en sa sagesse,
De son époux mériter la tendresse,
Et réparer du moins par la bonté
Ce que le sort nous refuse en beauté,
Etre au-dehors discrète, raisonnable,
Dans sa maison, douce, égale, agréable :
Quant à l'amour, c'est tout un autre point ;
Les sentimens ne se commandent point.
N'ordonnez rien, l'amour fuit l'esclavage.
De mon époux le reste est le partage :
Mais pour mon cœur, il le doit mériter.
Ce cœur au moins difficile à dompter
Ne put aimer ni par ordre d'un père,
Ni par raison, ni par-devant notaire.

EUPHEMON.

C'est, à mon gré, raisonner sensément ;
J'approuve fort ce juste sentiment.
C'est à mon fils à tâcher de se rendre
Digne d'un cœur aussi noble que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaisant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant ?
Jamais, sans vous ma fille bien apprise
N'eût devant moi lâché cette sottise.
(*à Lise.*)
Ecoute, toi : je te baille un mari,

Tant soit peu fat, et par trop renchéri,
Mais c'est à moi de corriger mon gendre ;
Toi, tel qu'il est, c'est à toi de le prendre,
De vous aimer, si vous pouvez, tous deux,
Et d'obéir à tout ce que je veux.
C'est-là ton lot ; et toi, notre beau-père,
Allons signer chez notre gros notaire,
Qui vous allonge en cent mots superflus
Ce qu'on dirait en quatre tout au plus.
Allons hâter son bavard griffonnage ;
Lavons la tête à ce large visage ;
Puis je reviens, après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille et toi.

EUPHEMON.

Fort bien.

SCENE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Mon Dieu ! qu'il joint à tous ses airs grotesques
Des sentimens et des travers burlesques !

LISE.

Je suis sa fille, et de plus son humeur
N'altère point la bonté de son cœur ;
Et sous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air brusque, il a l'ame d'un père ;
Quelquefois même au milieu de ses cris,
Tout en grondant il cède à mes avis.
Il est bien vrai qu'en blâmant la personne,
Et les défauts du mari qu'il me donne,

En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raison;
Mais lorsqu'ensuite il ordonne que j'aime,
Dieu! que je sens que son tort est extrême!

MARTHE.

Comment aimer un monsieur Fierenfat?
J'épouserais plutôt un vieux soldat,
Qui jure, boit, bat sa femme, et qui l'aime,
Qu'un fat en robe, enivré de lui-même,
Qui, d'un ton grave, et d'un air de pédant,
Semble juger sa femme en lui parlant;
Qui, comme un paon, dans lui-même se mire,
Sous son rabat se rengorge et s'admire,
Est plus avare encor que suffisant,
Vous fait l'amour en comptant son argent.

LISE.

Ah! ton pinceau l'a peint d'après nature.
Mais qu'y ferai-je? il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas comme on veut son destin:
Et mes parens, ma fortune, mon âge,
Tout de l'hymen me prescrit l'esclavage.
Ce Fierenfat est, malgré mes dégoûts,
Le seul qui puisse être ici mon époux;
Il est le fils de l'ami de mon père,
C'est un parti devenu nécessaire.
Hélas! quel cœur, libre dans ses soupirs,
Peut se donner au gré de ses désirs?
Il faut céder: le temps, la patience,
Sur mon époux vaincront ma répugnance;
Et je pourrai, soumise à mes liens,
A ses défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'eſt bien parler, belle et diſcrète Liſe;
Mais votre cœur tant ſoit peu ſe déguiſe.
Si j'oſais... mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

LISE.

Quoi?

MARTHE.

D'Euphémon, qui, malgré tous ſes vices,
De votre cœur eut les tendres prémices,
Qui vous aimait.

LISE.

Il ne m'aima jamais.
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE *en s'en allant.*

N'en parlons plus.

LISE *la retenant.*

Il eſt vrai: ſa jeuneſſe
Pour quelque temps a ſurpris ma tendreſſe;
Etait-il fait pour un cœur vertueux?

MARTHE *en s'en allant.*

C'était un fou, ma foi, très-dangereux.

LISE *la retenant.*

De corrupteurs ſa jeuneſſe entourée
Dans les excès ſe plongeait égarée;
Le malheureux, il cherchait tour-à-tour
Tous les plaiſirs, il ignorait l'amour.

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire
Qu'à vous aimer il avait mis ſa gloire
Que dans vos fers il était engagé.

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurais corrigé.

Un amour vrai, sans feinte et sans caprice,
Est en effet le plus grand frein du vice.
Dans ses liens qui sait se retenir
Est honnête homme, ou va le devenir;
Mais Euphémon dédaigna sa maîtresse;
Pour la débauche il quitta la tendresse.
Ses faux amis, indigens scélérats,
Qui dans le piége avaient conduit ses pas,
Ayant mangé tout le bien de sa mère,
Ont, sous son nom, volé son triste père.
Pour comble enfin, ses séducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux qui, noyés dans les larmes,
Pleuraient encor ses vices et ses charmes.
Je ne prends plus nul intérêt à lui.

MARTHE

Son frère enfin lui succède aujourd'hui:
Il aura Lise; et certe c'est dommage,
Car l'autre avait un bien joli visage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Dansait, chantait, était né pour l'amour.

LISE.

Ah, que dis-tu!

MARTHE

Même dans ces mélanges
D'égaremens, de sottises étranges,
On découvrait aisément dans son cœur
Sous ses défauts un certain fonds d'honneur.

LISE.

Il était né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue;
Mais il n'était, me semble, point flatteur,
Point médisant, point escroc, point menteur.

LISE.

Oui ; mais...

MARTHE.

Fuyons, car c'eſt monſieur ſon frère.

LISE.

Il faut reſter, c'eſt un mal néceſſaire.

SCENE IV.

LISE, MARTHE, le Préſident FIERENFAT.

FIERENFAT.

Je l'avoûrai, cette donation
Doit augmenter la ſatisfaction
Que vous avez d'un ſi beau mariage.
Surcroît de biens eſt l'ame d'un ménage;
Fortune, honneurs & dignités, je crois,
Abondamment ſe trouvent avec moi;
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas ſur les gens du beau monde.
C'eſt un plaiſir bien flatteur que cela:
Vous entendrez murmurer, *la voilà.*
En vérité, quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma charge,
Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'aîneſſe où je ſuis ſubrogé,
Je vous en fais mon compliment, Madame.

MARTHE.

Moi, je la plains: c'eſt une choſe infame
Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualités, votre rang et vos biens.
Etre à la fois et Midas et Narciſſe,

Enflé d'orgueil, et pincé d'avarice;
Lorgner sans cesse avec un œil content
Et sa personne et son argent comptant;
Etre en rabat un petit maître avare,
C'est un excès de ridicule rare:
Un jeune fat passe encor; mais, ma foi,
Un jeune avare est un monstre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'est pas vous probablement, ma mie,
A qui mon père aujourd'hui me marie,
C'est à Madame: ainsi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt.
(*à Lise.*)
Le silence est votre fait.... Vous, Madame,
Qui dans une heure ou deux serez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chasser ce gendarme effronté,
Qui, sous le nom d'une fille suivante,
Donne carrière à sa langue impudente.
Je ne suis pas un président pour rien,
Et nous pourrions l'enfermer pour son bien.

MARTHE *à Lise.*

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme:
Je suis à vous, empêchez qu'on m'enferme;
Il pourrait bien vous enfermer aussi.

LISE.

J'augure mal déjà de tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc, laissez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je, hélas! lui dire?

MARTHE.

Des injures.

LISE.

Non, des raisons valent mieux.

MARTHE.

Croyez-moi,
Point de raisons, c'est le plus sûr.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, RONDON.

RONDON.

Ma foi,
Il nous arrive une plaisante affaire.

FIERENFAT.

Eh quoi, Monsieur?

RONDON.

Ecoute. A ton vieux père
J'allais porter notre papier timbré,
Quand nous l'avons ici près rencontré,
Entretenant au pied de cette roche
Un voyageur qui descendait du coche.

LISE.

Un voyageur jeune?...

RONDON.

Nenni vraiment,
Un béquillard, un vieux ridé sans dent.
Nos deux barbons d'abord avec franchise
L'un contre l'autre ont mis leur barbe grise;
Leurs dos voûtés s'élevaient, s'abaissaient
Aux longs élans des soupirs qu'ils poussaient;
Et sur leur nez leur prunelle éraillée
Versait les pleurs dont elle était mouillée:
Puis Euphémon, d'un air tout rechigné,

Dans son logis soudain s'est rencogné :
Il dit qu'il sent une douleur insigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il signe,
Et qu'à personne il ne prétend parler.

FIERENFAT.

Ah ! je prétends moi l'aller consoler.
Vous savez tous comme je le gouverne ;
Et d'assez près la chose nous concerne :
Je le connais, et dès qu'il me verra
Contrat en main, d'abord il signera.
Le temps est cher, mon nouveau droit d'aînesse
Est un objet.

LISE.

Non, Monsieur, rien ne presse.

RONDON.

Si fait, tout presse ; et c'est ta faute aussi
Que tout cela.

LISE.

Comment ? moi ! ma faute ?

RONDON.

Oui.

Les contre-temps qui troublent les familles
Viennent toujours par la faute des filles.

LISE.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche si fort ?

RONDON.

Vous avez fait que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux trouble-fêtes,
A la raison ranger leurs lourdes têtes ;
Et je prétends vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

Fin du premier acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Vous frémissez en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces noces, ces apprêts.

LISE.

Ah! plus mon cœur s'étudie et s'essaie,
Plus de ce joug la pesanteur m'effraie:
A mon avis, l'hymen et ses liens
Sont les plus grands, ou des maux, ou des biens.
Point de milieu; l'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des esprits et des cœurs,
Des sentimens, des goûts et des humeurs,
Serre ces nœuds tissus par la nature,
Que l'amour forme et que l'honneur épure.
Dieux! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son amant!
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vos retrace une image adorée;
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en sont de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union si chère,
Si l'on en voit, c'est le ciel sur la terre.
Mais tristement vendre par un contrat
Sa liberté, son nom et son état,

Aux volontés d'un maître despotique,
Dont on devient le premier domestique;
Se quereller ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, et la nuit sans amour,
Trembler toujours d'avoir une faiblesse,
Y succomber, ou combattre sans cesse;
Tromper son maître, ou vivre sans espoir
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gémir, sécher dans sa douleur profonde;
Un tel hymen est l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité, les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'esprit:
Que de lumière en une ame si neuve!
La plus experte et la plus fine veuve,
Qui sagement se console à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit sur ce point davantage.
Mais vos dégoûts sur ce beau mariage
Auraient besoin d'un éclaircissement.
L'hymen déplait avec le président:
Vous plairait-il avec monsieur son frère?
Débrouillez-moi, de grâce, ce mystère:
L'aîné fait-il bien du tort au cadet?
Haïssez-vous? aimez-vous? parlez net.

LISE.

Je n'en sais rien, je ne puis et je n'ose
De mes dégoûts bien démêler la cause.
Comment chercher la triste vérité
Au fond d'un cœur, hélas! trop agité?
Il faut au moins, pour se mirer dans l'onde,
Laisser calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage et les vents en repos
Ne rident plus la surface des eaux.

MARTHE.

Comparaiſon n'eſt pas raiſon, Madame:
On lit très-bien dans le fond de ſon ame,
On y voit clair; et ſi les paſſions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien ſait toujours dans ſa tête
D'où vient le vent qui cauſe la tempête.
On ſait...

LISE.

Et moi, je ne veux rien ſavoir:
Mon œil ſe ferme, et je ne veux rien voir:
Je ne veux point chercher ſi j'aime encore
Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre;
Je ne veux point accroître mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable époux.
Que loin de moi cet Euphémon, ce traître,
Vive content, ſoit heureux, s'il peut l'être;
Qu'il ne ſoit pas au moins déshérité:
Je n'aurai pas l'affreuſe dureté,
Dans ce contrat, où je me détermine,
D'être ſa ſœur pour hâter ſa ruine.
Voilà mon cœur; c'eſt trop le pénétrer;
Aller plus loin, ſerait le déchirer.

SCENE II.

LISE, MARTHE, un laquais.

LE LAQUAIS.

LA-BAS, Madame, il eſt une Baronne
De Croupillac.

LISE.

Sa visite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive justement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas! sur quoi?

MARTHE.

Sur votre hymen, sans doute.

LISE.

Ah! c'est encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces complimens, protocole des sots,
Où l'on se gène, où le bon sens expire
Dans le travail de parler sans rien dire?
Que ce fardeau me pèse et me déplaît!

SCENE III.

LISE, Mme CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

Voila la dame.

LISE.

Oh! je vois trop qui c'est.

MARTHE.

On dit qu'elle est assez grande épouseuse,
Un peu plaideuse, et beaucoup radoteuse.

LISE.

Des siéges donc. Madame, pardon si...

Mme CROUPILLAC.

Ah, Madame!

LISE.

Eh, Madame!

Mme CROUPILLAC.

Il faut auſſi...

LISE.

S'aſſeoir, Madame.

Mme CROUPILLAC *aſſiſe.*

En vérité, Madame,
Je ſuis confuſe; et dans le fond de l'ame,
Je voudrais bien...

LISE.

Madame?

Mme CROUPILLAC.

Je voudrais
Vous enlaidir, vous ôter vos attraits.
Je pleure, hélas! vous voyant ſi jolie.

LISE.

Conſolez vous, Madame.

Mme CROUPILLAC.

Oh! non, ma mie,
Je ne ſaurais: je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.
J'en avais un, du moins en eſpérance,
Un ſeul, hélas! c'eſt bien peu quand j'y penſe,
Et j'avais eu grand' peine à le trouver;
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver.
Il eſt un temps, ah! que ce temps vient vîte,
Où l'on perd tout quand un amant nous quitte,
Où l'on eſt ſeule; et certe il n'eſt pas bien
D'enlever tout à qui n'a preſque rien.

LISE.

Excuſez-moi ſi je ſuis interdite
De vos diſcours et de votre viſite.

Quel accident afflige vos esprits?
Qui perdez-vous? et qui vous ai-je pris?

Mme CROUPILLAC.

Ma chere enfant, il est force bégueules
Au teint ridé, qui pensent qu'elles seules,
Avec du fard et quelques fausses dents,
Fixent l'amour, les plaisirs et le temps:
Pour mon malheur, hélas! je suis plus sage;
Je vois trop bien que tout passe, et j'enrage.

LISE.

J'en suis fâchée, et tout est ainsi fait;
Mais je ne puis vous rajeunir.

Mme CROUPILLAC.

Si fait:
J'espère encore, et ce serait peut-être
Me rajeunir que me rendre mon traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous?

Mme CROUPILLAC.

D'un président, d'un ingrat, d'un époux,
Que je poursuis, pour qui je perds haleine,
Et surement qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Eh bien, Madame?

Mme CROUPILLAC.

Eh bien, dans mon printemps
Je ne parlais jamais aux présidents,
Je haïssais leur personne et leur style;
Mais avec l'âge on est moins difficile.

LISE.

Enfin, Madame?

Mme CROUPILLAC.

Enfin il faut savoir
Que vous m'avez réduite au désespoir.

LISE.

Comment? en quoi?

Mme CROUPILLAC.

J'étais dans Angoulême,
Veuve, et pouvant disposer de moi-même:
Dans Angoulême en ce temps Fierenfat
Etudiait, apprentif magistrat;
Il me lorgnait, il se mit dans la tête
Pour ma personne un amour malhonnête,
Bien malhonnête, hélas! bien outrageant;
Car il faisait l'amour à mon argent.
Je fis écrire au bon homme de père:
On s'entremit, on poussa loin l'affaire;
Car en mon nom souvent on lui parla;
Il répondit qu'il verrait tout cela.
Vous voyez bien que la chose était sûre.

LISE.

Oh, oui.

Mme CROUPILLAC.

Pour moi, j'étais prête à conclure.
De Fierenfat alors le frère ainé
A votre lit fut, dit-on, destiné.

LISE.

Quel souvenir!

Mme CROUPILLAC.

C'était un fou, ma chère,
Qui jouissait de l'honneur de vous plaire.

LISE.

Ah!

Mme CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de son père ayant pris son congé,
Errant, proscrit, peut-être mort, que sais-je?

(Vous vous troublez!) mon héros de collége,
Mon préſident, ſachant que votre bien
Eſt, tout compté, plus ample que le mien,
Mépriſe enfin ma fortune et mes larmes:
De votre dot il convoite les charmes;
Entre vos bras il eſt ce ſoir admis.
Mais penſez-vous qu'il vous ſoit bien permis
D'aller ainſi, courant de frère en frère,
Vous emparer d'une famille entière?
Pour moi, déjà, par proteſtation,
J'arrête ici la célébration;
J'y mangerai mon château, mon douaire;
Et le procès ſera fait de manière
Que vous, ſon père, et les enfans que j'ai,
Nous ſerons morts avant qu'il ſoit jugé.

LISE.

En vérité, je ſuis toute honteuſe
Que mon hymen vous rende malheureuſe;
Je ſuis peu digne, hélas! de ce courroux.
Sans être heureux on fait donc des jaloux?
Ceſſez, Madame, avec un œil d'envie
De regarder mon état et ma vie;
On nous pourrait aiſément accorder:
Pour un mari je ne veux point plaider.

Mme CROUPILLAC.

Quoi! point plaider?

LISE.

Non: je vous l'abandonne.

Mme CROUPILLAC.

Vous êtes donc ſans goût pour ſa perſonne?
Vous n'aimez point?

LISE.

Je trouve peu d'attraits
Dans l'hyménée, et nul dans les procès.

SCENE

SCENE IV.

Mme CROUPILLAC, LISE, RONDON.

RONDON.

Oh, oh, ma fille, on nous fait des affaires,
Qui font dreſſer les cheveux aux beaux-pères!
On m'a parlé de proteſtation.
Eh vertu-bleu! qu'on en parle à Rondon;
Je chaſſerai bien loin ces créatures.

Mme CROUPILLAC.

Faut-il encore eſſuyer des injures?
Monſieur Rondon, de grâce, écoutez-moi.

RONDON.

Que vous plaît-il?

Mme CROUPILLAC.

Votre gendre eſt ſans foi;
C'eſt un fripon d'eſpèce toute neuve,
Galant, avare, écornifleur de veuve;
C'eſt de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raiſon.

Mme CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maiſon
Un pur amour, d'éternelles tendreſſes.

RONDON.

Eſt-ce qu'on tient de ſemblables promeſſes?

Mme CROUPILLAC.

Il m'a quittée, hélas! ſi durement.

RONDON.

J'en aurais fait de bon cœur tout autant.

Mme CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à son père.

RONDON.

Ah! parlez-lui plutôt qu'à moi.

Mme CROUPILLAC.

L'affaire

Est effroyable, et le beau sexe entier
En ma faveur ira par-tout crier.

RONDON.

Il crîra moins que vous.

Mme CROUPILLAC.

Ah! vos personnes
Sauront un peu ce qu'on doit aux baronnes.

RONDON.

On doit en rire.

Mme CROUPILLAC.

Il me faut un époux;
Et je prendrai lui, son vieux père ou vous.

RONDON.

Qui, moi?

Mme CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh! je vous en défie.

Mme CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voyez la folie.

SCENE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON *à Liſe.*

JE voudrais bien ſavoir auſſi pourquoi
Vous recevez ces viſites chez moi ?
Vous m'attirez toujours des algarades.
(*à Fierenfat.*)
Et vous, Monſieur, le roi des pédans fades,
Quel ſot démon vous force à courtiſer
Une baronne, afin de l'abuſer?
C'eſt bien à vous, avec ce plat viſage,
De vous donner des airs d'être volage!
Il vous ſied bien, grave et triſte indolent,
De vous mêler du métier de galant!
C'était le fait de votre fou de frère ;
Mais vous, mais vous!

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-père,
Je n'ai jamais requis cette union ;
Je ne promis que ſous condition,
Me réſervant toujours au fond de l'ame
Le droit de prendre une plus riche femme.
De mon aîné l'exhérédation,
Et tous ſes biens en ma poſſeſſion,
A votre fille enfin m'ont fait prétendre ;
Argent comptant fait et beau-père et gendre.

RONDON.

Il a raiſon, ma foi, j'en ſuis d'accord.

LISE.

Avoir ainſi raiſon, c'eſt un grand tort.

RONDON.

L'argent fait tout. Va, c'eſt choſe très-ſûre:
Hâtons-nous donc ſur ce pied de conclure.
D'écus tournois ſoixante peſans ſacs
Finiront tout, malgré les Croupillacs.
Qu'Euphémon tarde, et qu'il me déſeſpère!
Signons toujours avant lui.

LISE.

Non, mon père,
Je fais auſſi mes proteſtations,
Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions! toi? quelle impertinence!
Tu dis, tu dis?...

LISE.

Je dis ce que je penſe.
Peut-on goûter le bonheur odieux
De ſe nourrir des pleurs d'un malheureux?
(*à Fierenfat.*)
Et vous, Monſieur, dans votre ſort proſpère,
Oubliez-vous que vous avez un frère?

FIERENFAT.

Mon frère? moi, je ne l'ai jamais vu;
Et du logis il était diſparu,
Lorſque j'étais encor dans notre école,
Le nez collé ſur Cujas et Bartole.
J'ai ſu depuis ſes beaux déportemens;
Et ſi jamais il reparaît céans,
Conſolez-vous, nous ſavons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galères.

LISE.

C'eſt un projet fraternel et chrétien.
En attendant vous conſiſquez ſon bien:

C'eſt votre avis ; mais moi, je vous déclare
Que je déteſte un tel projet.

RONDON.

Tarare.
Va, mon enfant, le contrat eſt dreſſé ;
Sur tout cela le notaire a paſſé.

FIERENFAT.

Nos pères l'ont ordonné de la ſorte ;
En droit écrit leur volonté l'emporte.
Liſez Cujas, chapitre cinq, ſix, ſept :
„ Tout libertin de débauches infect,
„ Qui, renonçant à l'aile paternelle
„ Fuit la maiſon, ou bien qui pille icelle,
„ *Ipſo facto* de tout dépoſſédé,
„ Comme un bâtard il eſt exhérédé.

LISE.

Je ne connais le droit ni la coutume ;
Je n'ai point lu Cujas, mais je préſume,
Que ce ſont tous des malhonnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur et du bon ſens,
Si dans leur code ils ordonnent qu'un frère
Laiſſe périr ſon frère de miſère ;
Et la nature et l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas et vos lois.

RONDON.

Ah ! laiſſez-là vos lois et votre code,
Et votre honneur, et faites à ma mode ;
De cet aîné que t'embarraſſes-tu ?
Il faut du bien.

LISE.

Il faut de la vertu
Qu'il ſoit puni ; mais au moins qu'on lui laiſſe
Un peu de bien, reſte d'un droit d'aîneſſe.

Je vous le dis, ma main ni mes faveurs
Ne feront point le prix de ses malheurs.
Corrigez donc l'article que j'abhorre
Dans ce contrat, qui tous nous déshonore:
Si l'intérêt ainsi l'a pu dresser,
C'est un opprobre, il le faut effacer.

FIERENFAT.

Ah! qu'une femme entend mal les affaires!

RONDON.

Quoi! tu voudrais corriger deux notaires?
Faire changer un contrat?

LISE.

Pourquoi non?

RONDON.

Tu ne feras jamais bonne maison;
Tu perdras tout.

LISE.

Je n'ai pas grand usage,
Jusqu'à présent, du monde et du ménage;
Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,
Perd des maisons autant qu'il en soutient.
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé sur la justice.

RONDON.

Elle est têtue; et pour la contenter,
Allons, mon gendre, il faut s'exécuter:
Çà, donne un peu.

FIERENFAT.

Oui, je donne à mon frère...
Je donne... allons...

RONDON.

Ne lui donne donc guère.

SCENE VI.

EUPHEMON, RONDON, LISE, FIERENFAT.

RONDON.

Ah ! le voici le bon homme Euphémon.
Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raiſon.
On n'attend plus rien que ta ſignature ;
Preſſe-moi donc cette tardive allure :
Dégourdis-toi, prends un ton réjoui,
Un air de noce, un front épanoui,
Car dans neuf mois, je veux, ne te déplaiſe,
Que deux enfans... je ne me ſens pas d'aiſe.
Allons, ris donc, chaſſons tous les ennuis ;
Signons, ſignons.

EUPHEMON.

Non, Monſieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez ?

RONDON.

En voici bien d'une autre.

FIERENFAT.

Quelle raiſon ?

RONDON.

Quelle rage eſt la vôtre ?
Quoi ? tout le monde eſt-il devenu fou ?
Chacun dit, non : comment ? pourquoi ? par où ?

EUPHEMON.

Ah ! ce ſerait outrager la nature
Que de ſigner dans cette conjoncture.

RONDON.

Serait-ce point la dame Croupillac
Qui sourdement fait ce maudit micmac?

EUPHEMON.

Non, cette femme est folle, et dans sa tête
Elle veut rompre un hymen que j'apprête:
Mais ce n'est pas de ses cris impuissans
Que sont venus les ennuis que je sens.

RONDON.

Eh bien, quoi donc? ce béquillard du coche
Dérange tout, et notre affaire accroche?

EUPHEMON.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de soins.

LISE.

Qu'a-t-il donc dit, Monsieur?

FIERENFAT.

Quelle nouvelle
A-t-il appris?

EUPHEMON.

Une, hélas! trop cruelle.
Devers Bordeaux cet homme a vu mon fils,
Dans les prisons, sans secours, sans habits,
Mourant de faim: la honte et la tristesse
Vers le tombeau conduisaient sa jeunesse:
La maladie et l'excès du malheur
De son printemps avaient séché la fleur;
Et dans son sang la fièvre enracinée
Précipitait sa dernière journée.
Quand il le vit, il était expirant;
Sans doute, hélas! il est mort à présent.

RONDON.

Voilà, ma foi, sa pension payée.

LISE.

Il ſerait mort !

RONDON.

N'en ſois point effrayée ;
Va, que t'importe ?

FIERENFAT.

Ah ! Monſieur, la pâleur
De ſon viſage efface la couleur.

RONDON.

Elle eſt, ma foi, ſenſible : ah, la friponne !
Puiſqu'il eſt mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais après tout, mon père, voulez-vous ?...

EUPHEMON.

Ne craignez rien, vous ſerez ſon époux.
C'eſt mon bonheur, mais il ſerait atroce
Qu'un jour de deuil devînt un jour de noce.
Puis-je, mon fils, mêler à ce feſtin
Le contre-temps de mon juſte chagrin,
Et ſur vos fronts parés de fleurs nouvelles
Laiſſer couler mes larmes paternelles ?
Donnez, mon fils, ce jour à nos ſoupirs,
Et différez l'heure de vos plaiſirs :
Par une joie indiſcrète, inſenſée,
L'honnêteté ſerait trop offenſée.

LISE.

Ah, oui, Monſieur, j'approuve vos douleurs ;
Il m'eſt plus doux de partager vos pleurs
Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT.

Eh, mais, mon père....

RONDON.

Eh, vous n'êtes pas ſage.

Quoi! différer un hymen projeté,
Pour un ingrat cent fois déshérité,
Maudit de vous, de sa famille entière!

EUPHEMON.

Dans ces momens un père est toujours père.
Ses attentats et toutes ses erreurs
Furent toujours le sujet de mes pleurs;
Et ce qui pèse à mon ame attendrie,
C'est qu'il est mort sans réparer sa vie.

RONDON.

Réparons-la, donnons-nous aujourd'hui
Des petits-fils qui vaillent mieux que lui;
Signons, dansons, allons: que de faiblesse!

EUPHEMON.

Mais....

RONDON.

Mais, morbleu, ce procédé me blesse:
De regretter même le plus grand bien,
C'est fort mal fait: douleur n'est bonne à rien;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'est une énorme et ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils votre fléau,
Vous mit trois fois sur le bord du tombeau.
Pauvre cher homme! allez, sa phrénésie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie.
Soyez tranquille, et suivez mes avis;
C'est un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHEMON

Oui, mais ce gain coûte plus qu'on ne pense;
Je pleure, hélas! sa mort et sa naissance.

RONDON *à Fierenfat.*

Va: suis ton père, et sois expéditif,
Prends ce contrat; le mort saisit le vif:

Il n'eſt plus temps qu'avec moi l'on barguigne;
Prends-lui la main, qu'il parafe et qu'il ſigne.
(*à Liſe.*)
Et toi, ma fille, attendons à ce ſoir.
Tout ira bien.

LISE.

Je ſuis au déſeſpoir.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON fils, JASMIN.

JASMIN.

OUI, mon ami, tu fus jadis mon maître;
Je t'ai servi deux ans sans te connaître:
Ainsi que moi, réduit à l'hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce Monsieur d'Entremonde,
Ce chevalier si pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaisirs enivré:
Tout est au diable. Eteins dans ta mémoire
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire:
Sur du fumier l'orgueil est un abus;
Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus
Est à nos maux un poids insupportable.
Toujours Jasmin, j'en suis moins misérable:
Né pour souffrir, je sais souffrir gaîment;
Manquer de tout, voilà mon élément:
Ton vieux chapeau, tes guenilles de bure,
Dont tu rougis, c'était-là ma parure.
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin
De n'avoir pas été toujours Jasmin.

EUPHEMON fils.

Que la misère entraîne d'infamie!
Faut-il encor qu'un valet m'humilie?
Quelle accablante et terrible leçon!
Je sens encor, je sens qu'il a raison.

Il me console au moins à sa manière.
Il m'accompagne, et son ame grossière,
Sensible et tendre en sa rusticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité.
Né mon égal, (puisqu'enfin il est homme)
Il me soutient sous le poids qui m'assomme,
Il suit gaîment mon sort infortuné,
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis! hélas! mon pauvre maître,
Apprends-moi donc, de grâce, à les connaître;
Comment sont faits les gens qu'on nomme amis?

EUPHEMON fils.

Tu les a vus chez moi toujours admis,
M'importunant souvent de leurs visites,
A mes soupers délicats parasites,
Vantant mes goûts d'un esprit complaisant,
Et sur le tout empruntant mon argent;
De leur bon cœur m'étourdissant la tête,
Et me louant, moi présent.

JASMIN.

Pauvre bête!
Pauvre innocent! tu ne les voyais pas
Te chansonner au sortir d'un repas,
Siffler, berner ta bénigne imprudence.

EUPHEMON fils.

Ah! je le crois, car dans ma décadence,
Lorsqu'à Bordeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté
Ne me vint voir, nul ne m'offrit sa bourse.
Puis au sortir, malade et sans ressource,
Lorsqu'à l'un d'eux, que j'avais tant aimé,
J'allais m'offrir mourant, inanimé,

Sous ces haillons, dépouilles délabrées,
De l'indigence exécrables livrées ;
Quand je lui vins demander un secours
D'où dépendaient mes misérables jours,
Il détourna son œil confus et traître,
Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me chassa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'osa te consoler?

EUPHEMON fils.

Aucun.

JASMIN.

Ah, les amis, les amis! quels infames!

EUPHEMON fils.

Les hommes sont tous de fer.

JASMIN.

Et les femmes?

EUPHEMON fils.

J'en attendais, hélas! plus de douceur;
J'en ai cent fois essuyé plus d'horreur.
Celle sur-tout qui, m'aimant sans mystère,
Semblait placer son orgueil à me plaire,
Dans son logis meublé de mes présens,
Des mes bienfaits achetait des amans;
Et de mon vin régalait leur cohue,
Lorsque de faim j'expirais dans sa rue.
Enfin, Jasmin, sans ce pauvre vieillard,
Qui dans Bordeaux me trouva par hasard,
Qui m'avait vu, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompte eût fini ma souffrance.
Mais en quel lieu sommes-nous, cher Jasmin?

JASMIN.

Près de Cognac, si je sais mon chemin;

Et l'on m'a dit que mon vieux premier maître,
Monsieur Rondon, loge en ces lieux peut-être.

EUPHEMON fils.

Rondon, le père de... quel nom dis-tu?

JASMIN.

Le nom d'un homme assez brusque et bourru.
Je fus jadis page dans sa cuisine :
Mais dominé d'une humeur libertine,
Je voyageai : je fus depuis coureur,
Laquais, commis, fantassin, déserteur;
Puis dans Bordeaux je te pris pour mon maître.
De moi Rondon se souviendra peut-être;
Et nous pourrions dans notre adversité....

EUPHEMON fils.

Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté?

JASMIN.

Depuis quinze ans. C'était un caractère,
Moitié plaisant, moitié triste et colère,
Au fond bon diable: il avait un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,
Oeil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille,
Et des raisons! c'était une merveille:
Cela pouvait bien avoir de mon temps,
A bien compter, entre six à sept ans;
Et cette fleur avec l'âge embellie
Est en état, ma foi, d'être cueillie.

EUPHEMON fils.

Ah malheureux!

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler,
Ce que je dis ne te peut consoler;
Je vois toujours à travers ta visière
Tomber des pleurs qui bordent ta paupière:

EUPHEMON fils.

Quel coup du sort, ou quel ordre des cieux,
A pu guider ma misère en ces lieux?
Hélas!

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures.
Tu restes là tout pensif, et tu pleures.

EUPHEMON fils.

J'en ai sujet.

JASMIN.

Mais connais-tu Rondon?
Serais-tu pas parent de la maison?

EUPHEMON fils.

Ah! laisse-moi.

JASMIN *en l'embrassant.*

Par charité, mon maître,
Mon cher ami, dis-moi qui tu peux être.

EUPHEMON fils *en pleurant.*

Je suis... je suis un malheureux mortel,
Je suis un fou, je suis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le ciel doit poursuivre,
Et qui devrait être mort.

JASMIN.

Songe à vivre;
Mourir de faim est par trop rigoureux:
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux,
Servons-nous-en, sans complainte importune.
Vois-tu d'ici ces gens dont la fortune
Est dans leurs bras, qui, la bèche à la main,
Le dos courbé, retournent ce jardin?
Enrôlons-nous parmi cette canaille;
Viens avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

EUPHEMON fils.

Hélas! dans leurs travaux,
Ces vils humains, moins hommes qu'animaux,
Goûtent des biens dont toujours mes caprices
M'avaient privé dans mes fausses délices;
Ils ont au moins, sans trouble, sans remords,
La paix de l'ame et la santé du corps.

SCENE II.

Mme CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.

Mme CROUPILLAC *dans l'enfoncement.*

QUE vois-je ici. Serais-je aveugle ou borgne?
C'est lui, ma foi; plus j'avise et je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'est lui.
(*elle le considère.*)
Mais ce n'est plus le même homme aujourd'hui,
Ce cavalier brillant dans Angoulême,
Jouant gros jeu, cousu d'or.... c'est lui-même.
(*elle s'approche d'Euphémon.*)
Mais l'autre était riche, heureux, beau, bien fait,
Et celui-ci me semble pauvre et laid.
La maladie altère un beau visage;
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce spectre féminin
Nous poursuit-il de son regard malin?

EUPHEMON fils.

Je la connais, hélas! ou je me trompe;
Elle m'a vu dans l'éclat, dans la pompe.

Il eſt affreux d'être ainſi dépouillé,
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé,
Sortons.

Mme CROUPILLAC, *s'avançant vers Euphémon fils.*

Mon fils, quelle étrange aventure
T'a donc réduit en ſi piètre poſture;

EUPHEMON fils.

Ma faute.

Mme CROUPILLAC.

Hélas! comme te voilà mis!

JASMIN.

C'eſt pour avoir eu d'excellens amis,
C'eſt pour avoir été volé, Madame.

Mme CROUPILLAC.

Volé! par qui? comment?

JASMIN.

Par bonté d'ame.
Nos voleurs ſont de très-honnêtes gens,
Gens du beau monde, aimables fainéans,
Buveurs, joueurs, et conteurs agréables,
Des gens d'eſprit, des femmes adorables.

Mme CROUPILLAC.

J'entends, j'entends, vous avez tout mangé.
Mais vous ferez cent fois plus affligé
Quand vous ſaurez les exceſſives pertes
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu ſouffertes.

EUPHEMON fils.

Adieu, Madame.

Mme CROUPILLAC *l'arrêtant.*

Adieu! non, tu ſauras
Mon accident; parbleu, tu me plaindras.

EUPHEMON fils.

Soit, je vous plains; adieu.

Mme CROUPILLAC.

Non, je te jure
Que tu sauras toute mon aventure.
Un Fierenfat, robin de son métier,
Vint avec moi connaissance lier,
(*elle court après lui.*)
Dans Angoulême, au temps où vous battîtes
Quatre huissiers, et la fuite vous prîtes.
Ce Fierenfat habite en ce canton
Avec son père, un seigneur Euphémon.

EUPHEMON fils *revenant.*

Euphémon!

Mme CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON fils.

Ciel! Madame, de grâce,
Cet Euphémon, cet honneur de sa race,
Que ses vertus ont rendu si fameux,
Serait. . .

Mme CROUPILLAC.

Eh oui.

EUPHEMON fils.

Quoi! dans ces mêmes lieux?

Mme CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON fils.

Puis-je au moins savoir. . . comme il se porte?

Mme CROUPILLAC.

Fort bien, je crois...que diable vous importe?

EUPHEMON fils.

Et que dit-on?

Mme CROUPILLAC.

De qui?

EUPHEMON fils.

D'un fils aîné
Qu'il eut jadis?

Mme CROUPILLAC.

Ah! c'eſt un fils mal né,
Un garnement, une tête légère,
Un fou fieffé, le fléau de ſon père,
Depuis long-temps de débauches perdu,
Et qui peut-être eſt à préſent pendu.

EUPHEMON fils.

En vérité.... je ſuis confus dans l'ame
De vous avoir interrompu, Madame.

Mme CROUPILLAC.

Pourſuivons donc. Fierenfat, ſon cadet,
Chez moi l'amour hautement me feſait;
Il me devait avoir par mariage.

EUPHEMON fils.

Eh bien, a-t-il ce bonheur en partage?
Eſt-il à vous?

Mme CROUPILLAC.

Non, ce fat engraiſſé
De tout le lot de ſon frère inſenſé,
Devenu riche et voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore.
Il veut ſaiſir la fille d'un Rondon,
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous? Quoi, Madame, il l'épouſe?

Mme CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouſe.

EUPHEMON fils.

Ce jeune objet aimable... dont Jaſmin
M'a tantôt fait un portrait ſi divin,
Se donnerait....

JASMIN.

Quelle rage eſt la vôtre!
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
Quel diable d'homme! il s'afflige de tout.

EUPHEMON fils, *à part.*

Ce coup a mis ma patience à bout.
(*à Mme Croupillac.*)
Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amèrement un ſi ſenſible outrage.
Si j'étais cru, cette Life aujourd'hui
Aſſurément ne ſerait pas pour lui.

Mme CROUPILLAC.

Oh! tu le prends du ton qu'il le faut prendre;
Tu plains mon ſort: un gueux eſt toujours tendre.
Tu paraiſſais bien moins compatiſſant,
Quand tu roulais ſur l'or et ſur l'argent.
Écoute; on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, Madame, je vous prie.

Mme CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHEMON fils.

Moi vous ſervir! Hélas, Madame, en quoi?

Mme CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure.
Un autre habit, quelque peu de parure,
Te pourraient rendre encore aſſez joli:
Ton eſprit eſt inſinuant, poli;
Tu connais l'art d'empaumer une fille:
Introduis-toi, mon cher, dans la famille;
Fais le flatteur auprès de Fierenfat;
Vante ſon bien, ſon eſprit, ſon rabat;
Sois en faveur; et lorſque je proteſte

Contre son vol, toi, mon cher, fais le reste.
Je veux gagner du temps en protestant.

EUPHEMON, *voyant son père.*

Que vois-je! ô Ciel!

(*il s'en fuit.*

Mme CROUPILLAC.

Cet homme est fou vraiment;
Pourquoi s'enfuir?

JASMIN.

C'est qu'il vous craint, sans doute.

Mme CROUPILLAC.

Poltron, demeure, arrête, écoute, écoute.

SCENE III.

EUPHEMON père, JASMIN.

EUPHEMON.

Je l'avoûrai, cet aspect imprévu,
D'un malheureux avec peine entrevu,
Porte à mon cœur je ne sais quelle atteinte
Qui me remplit d'amertume et de crainte.
Il a l'air noble, et même certains traits
Qui m'ont touché; las! je ne vois jamais
De malheureux à peu près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuse image
Ne vienne alors, par un retour cruel,
Persécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils est mort ou vit dans la misère,
Dans la débauche, et fait honte à son père.
De tous côtés je suis bien malheureux!
J'ai deux enfans, ils m'accablent tous deux:
L'un par sa perte, et par sa vie infame,

Fait mon supplice, et déchire mon ame;
L'autre en abuse; il sent trop que sur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.
Pour moi la vie est un poids qui m'accable.
(*apercevant Jasmin qui le salue.*)
Que me veux-tu, l'ami?

JASMIN.

Seigneur aimable,
Reconnaissez, digne et noble Euphémon,
Certain Jasmin élevé chez Rondon.

EUPHEMON.

Ah, ah! c'est toi? le temps change un visage,
Et mon front chauve en sent le long outrage.
Quand tu partis tu me vis encor frais,
Mais l'âge avance et le terme est bien près.
Tu reviens donc enfin dans ta patrie?

JASMIN.

Oui, je suis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant et damné comme un juif:
Le bonheur semble un être fugitif.
Le diable enfin, qui toujours me promène,
Me fit partir, le diable me ramène.

EUPHEMON.

Je t'aiderai: sois sage, si tu peux.
Mais quel était cet autre malheureux
Qui te parlait dans cette promenade,
Qui s'est enfui?

JASMIN.

Mais .. c'est mon camarade,
Un pauvre hère, affamé comme moi,
Qui n'ayant rien cherche aussi de l'emploi.

EUPHEMON.

On peut tous deux vous occuper peut-être.
A-t-il des mœurs? est-il sage?

JASMIN.

Il doit l'être:
Je lui connais d'assez bons sentimens:
Il a de plus de fort jolis talens;
Il sait écrire, il sait l'arithmétique,
Dessine un peu, sait un peu de musique:
Ce drôle-là fut très-bien élevé.

EUPHEMON.

S'il est ainsi, son poste est tout trouvé.
Jasmin, mon fils deviendra votre maître;
Il se marie, et dès ce soir peut-être:
Avec son bien son train doit augmenter.
Un de ses gens qui vient de le quitter
Vous laisse encore une place vacante;
Tous deux ce soir il faut qu'on vous présente;
Vous le verrez chez Rondon mon voisin:
J'en parlerai. J'y vais, adieu, Jasmin:
En attendant, tiens, voici de quoi boire.

SCENE IV.

JASMIN *seul.*

Ah! l'honnête homme! ô Ciel, pourrait-on croire
Qu'il soit encore, en ce siècle félon,
Un cœur si droit, un mortel aussi bon?
Cet air, ce port, cette ame bienfesante,
Du bon vieux temps est l'image parlante.

SCENE V.

EUPHEMON fils *revenant*, JASMIN.

JASMIN, *en l'embrassant.*

JE t'ai trouvé déjà condition,
Et nous serons laquais chez Euphémon.

EUPHEMON fils.

Ah !

JASMIN.

S'il te plaît, quel excès de surprise ?
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorcise,
Et ces sanglots coup sur coup redoublés,
Pressant tes mots au passage étranglés ?

EUPHEMON fils.

Ah ! je ne puis contenir ma tendresse ;
Je cède au trouble, au remords qui me presse.

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité ?

EUPHEMON fils.

Elle m'a dit.... Je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc ?

EUPHEMON fils.

Mon cœur ne peut se taire :
Cet Euphémon...

JASMIN.

Eh bien ?

EUPHEMON fils.

Ah ! . . . c'est mon père.

JASMIN.

Qui lui, Monsieur ?

EUPHEMON fils.

Oui, je ſuis cet aîné,
Ce criminel, et cet infortuné,
Qui déſola ſa famille éperdue.
Ah! que mon cœur palpitait à ſa vue!
Qu'il lui portait ſes vœux humiliés!
Que j'étais prêt de tomber à ſes pieds!

JASMIN.

Qui vous, ſon fils? Ah! pardonnez, de grâce,
Ma familière et ridicule audace.
Pardon, Monſieur.

EUPHEMON fils.

Va, mon cœur oppreſſé
Peut-il ſavoir ſi tu m'as offenſé?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique; et, s'il faut tout vous dire,
D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près ſi bon.

EUPHEMON fils.

Et c'eſt auſſi ce qui me déſeſpère.
Mais réponds-moi: que te diſait mon père?

JASMIN.

Moi, je diſais que nous étions tous deux
Prêts à ſervir, bien élevés, très-gueux;
Et lui, plaignant nos deſtins ſympathiques,
Nous recevait tous deux pour domeſtiques.
Il doit ce ſoir vous placer chez ce fils,
Ce préſident à Liſe tant promis,
Ce préſident votre fortuné frère,
De qui Rondon doit être le beau-père.

EUPHEMON fils.

Eh bien, il faut développer mon cœur;

Vois tous mes maux, connais leur profondeur.
S'être attiré, par un tissu de crimes,
D'un père aimé les fureurs légitimes,
Etre maudit, être déshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité,
A mon cadet voir passer ma fortune,
Etre exposé, dans ma honte importune,
A le servir, quand il m'a tout ôté,
Voilà mon sort; je l'ai bien mérité.
Mais croirais-tu qu'au sein de la souffrance,
Mort aux plaisirs, et mort à l'espérance,
Haï du monde, et mépriſé de tous,
N'attendant rien, j'ose être encor jaloux?

JASMIN.

Jaloux! de qui?

EUPHEMON fils.

De mon frère, de Lise.

JASMIN.

Vous sentiriez un peu de convoitise
Pour votre sœur? Mais vraiment c'est un trait
Digne de vous, ce péché vous manquait.

EUPHEMON fils.

Tu ne sais pas qu'au sortir de l'enfance,
(Car chez Rondon tu n'étais plus, je pense.)
Par nos parens l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étaient à leurs ordres soumis;
Tout nous liait, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voisinage.
Plantés exprès, deux jeunes arbrisseaux
Croissent ainsi pour unir leurs rameaux.
Le temps, l'amour, qui hâtait sa jeunesse,
La fit plus belle, augmenta sa tendresse;
Tout l'univers alors m'eût envié;

Mais jeune, aveugle, à des méchans lié,
Qui de mon cœur corrompaient l'innocence,
Ivre de tout dans mon extravagance,
Je me fesais un lâche point d'honneur
De mépriser, d'insulter son ardeur.
Le croirais-tu ? je l'accablai d'outrages.
Quel temps, hélas ! les violens orages
Des passions qui troublaient mon destin
A mes parens m'arrachèrent enfin.
Tu sais depuis quel fut mon sort funeste.
J'ai tout perdu ; mon amour seul me reste.
Le ciel, ce ciel qui doit nous désunir,
Me laisse un cœur, et c'est pour me punir.

JASMIN.

S'il est ainsi, si dans votre misère
Vous la r'aimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le conseil était bon,
De vous fourrer, s'il se peut, chez Rondon.
Le sort maudit épuisa votre bourse,
L'amour pourrait vous servir de ressource.

EUPHEMON fils.

Moi, l'oser voir ! moi, m'offrir à ses yeux,
Après mon crime, en cet état hideux !
Il me faut fuir un père, une maîtresse ;
J'ai de tous deux outragé la tendresse ;
Et je ne sais, ô regrets superflus !
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCENE VI.

EUPHEMON fils, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN.

VOILA, je crois, ce préſident ſi ſage.

EUPHEMON fils.

Lui ? je n'avais jamais vu ſon viſage.
Quoi ! c'eſt donc lui, mon frère, mon rival ?

FIERENFAT.

En vérité, cela ne va pas mal ;
J'ai tant preſſé, tant ſurmonté mon père,
Que malgré lui nous finiſſons l'affaire.
(*en voyant Jaſmin.*)
Où ſont ces gens qui voulaient me ſervir ?

JASMIN.

C'eſt nous, Monſieur, nous venions nous offrir
Très-humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux ſait lire ?

JASMIN.

C'eſt lui, Monſieur.

FIERENFAT.

Il ſait ſans doute écrire ?

JASMIN.

Oh oui, Monſieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT.

Mais il devrait ſavoir auſſi parler.

JASMIN.

Il eſt timide, et ſort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine aſſez hardie ;

Il me paraît qu'il sent assez son bien.
Combien veux-tu gagner de gages ?

EUPHEMON fils.

Rien.

JASMIN.

Oh, nous avons, Monsieur, l'ame héroïque.

FIERENFAT.

A ce prix-là, viens, sois mon domestique;
C'est un marché que je veux accepter:
Viens, à ma femme il faut te présenter.

EUPHEMON fils.

A votre femme ?

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

EUPHEMON fils.

Quand ?

FIERENFAT.

Dès ce soir.

EUPHEMON fils.

Ciel !... Monsieur, je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé ?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHEMON fils.

Monsieur !

FIERENFAT.

Hem !

EUPHEMON fils.

En seriez-vous aimé ?

FIERENFAT.

Oui. Vous semblez bien curieux, mon drole !

EUPHEMON fils.

Que je voudrais lui couper la parole,
Et le punir de son trop de bonheur !

FIERENFAT.

Qu'eſt-ce qu'il dit?

JASMIN.

Il dit que de grand cœur
Il voudrait bien vous reſſembler et plaire.

FIERENFAT.

Eh, je le crois; mon homme eſt téméraire.
Çà, qu'on me ſuive, et qu'on ſoit diligent,
Sobre, frugal, ſoigneux, adroit, prudent,
Reſpectueux; allons, la Fleur, la Brie,
Venez, faquins.

EUPHEMON fils.

Il me prend une envie,
C'eſt d'affubler ſa face de palais
A poing fermé de deux larges ſoufflets.

JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître.

EUPHEMON fils.

Ah! ſoyons ſage, il eſt bien temps de l'être.
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs eſt de ſavoir ſouffrir.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Mme CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.

Mme CROUPILLAC.

J'AI, mon très-cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux huiſſiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu ſervi de ton eſprit ?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit ?
Pourras-tu bien d'un air de prud'hommie
Dans la maiſon ſemer la zizanie ?
As-tu flatté le bon homme Euphémon ?
Parle : as-tu vu la future ?

EUPHEMON fils.

Hélas ! non.

Mme CROUPILLAC.

Comment ?

EUPHEMON fils.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ſes pieds.

Mme CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie,
Attaque-la pour me plaire, et rends-moi
Ce traître ingrat qui ſéduiſit ma foi.
Je vais pour toi procéder en juſtice,
Et tu feras l'amour pour mon ſervice.
Reprends cet air impoſant et vainqueur,
Si ſûr de ſoi, ſi puiſſant ſur un cœur,
Qui triomphait ſitôt de la ſageſſe.
Pour être heureux, reprends ta hardieſſe.

EUPHEMON fils.

Je l'ai perdue.

Mme CROUPILLAC.

Eh! quoi! quel embarras!

EUPHEMON fils.

J'étais hardi lorsque je n'aimais pas.

JASMIN.

D'autres raisons l'intimident peut-être;
Ce Fierenfat est, ma foi, notre maître;
Pour ses valets il nous retient tous deux.

Mme CROUPILLAC.

C'est fort bien fait, vous êtes trop heureux;
De sa maîtresse être le domestique,
Est un bonheur, un destin presque unique:
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais;
De chez Rondon, me semble, elle est sortie.

Mme CROUPILLAC.

Eh, fois donc vîte amoureux, je t'en prie:
Voici le temps, ose un peu lui parler.
Quoi! je te vois soupirer et trembler!
Tu l'aimes donc? ah! mon cher, ah! de grâce!

EUPHEMON fils.

Si vous saviez hélas! ce qui se passe
Dans mon esprit interdit et confus,
Ce tremblement ne vous surprendrait plus.

JASMIN, *en voyant Lise.*

L'aimable enfant! comme elle est embellie!

EUPHEMON fils.

C'est elle, ô Dieux! je meurs de jalousie,
De désespoir, de remords et d'amour.

Mme CROUPILLAC.

Adieu, je vais te servir à mon tour.

EUPHEMON fils.

Si vous pouvez, faites que l'on différe
Ce triste hymen.

Mme CROUPILLAC.

C'est ce que je vais faire.

EUPHEMON fils.

Je tremble hélas!

JASMIN.

Il faut tâcher du moins
Que vous puissiez lui parler sans témoins.
Retirons-nous.

EUPHEMON fils.

Oh! je te suis : j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore;
Je n'oserai jamais m'y présenter.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN *dans l'enfoncement*, *et* EUPHEMON fils *plus reculé.*

LISE.

J'AI beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, sortir, goûter la solitude,
Et de mon cœur faire en secret l'étude;
Plus j'y regarde, hélas! et plus je vois
Que le bonheur n'était pas fait pour moi.
Si quelque chose un moment me console,
C'est Croupillac, c'est cette vieille folle,
A mon hymen mettant empêchement.
Mais ce qui vient redoubler mon tourment,

C'eſt qu'en effet Fierenfat et mon père
En ſont plus vifs à preſſer ma miſère ;
Ils ont gagné le bon homme Euphémon.

MARTHE.

En vérité, ce vieillard eſt trop bon.
Ce Fierenfat eſt par trop tyrannique,
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique ;
Je lui pardonne ; accablé du premier,
Au moins ſur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'eſt pas ſûr que l'autre ſoit ſans vie.

LISE.

Hélas ! il faut (quel funeſte tourment !)
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

MARTHE.

De ſon danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettait quelque étincelle.

LISE.

Ah ! ſans l'aimer on peut plaindre ſon ſort.

MARTHE.

Mais n'être plus aimé, c'eſt être mort.
Vous allez donc être enfin à ſon frère.

LISE.

Ma chère enfant, ce mot me déſeſpère.
Pour Fierenfat tu connais ma froideur ;
L'averſion s'eſt changée en horreur :
C'eſt un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que dans l'excès du mal qui me conſume
Je me réſous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

JASMIN, *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en secret, ô gentille merveille!
Vous dire ici quatre mots à l'oreille?

MARTHE *à Jasmin.*

Très-volontiers.

LISE *à part.*

O sort! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu respectes le fil,
Lorsqu'un ingrat, un amant si coupable,
Rendit ma vie, hélas! si misérable.

MARTHE *venant à Lise.*

C'est un des gens de votre président;
Il est à lui, dit-il, nouvellement;
Il voudrait bien vous parler.

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE *à Jasmin.*

Mon cher ami, Madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi! toujours m'excéder!
Et même absent en tous lieux m'obséder!
De mon hymen que je suis déjà lasse!

JASMIN *à Marthe.*

Ma belle enfant, obtiens-nous cette grâce.

MARTHE *revenant.*

Absolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout-à-l'heure;
Il faut, dit-il, qu'il vous parle ou qu'il meure.

LISE.

Rentrons donc vîte, et courons me cacher.

SCENE III.

LISE, MARTHE, EUPHEMON fils, *s'appuyant sur* JASMIN.

EUPHEMON fils.

LA voix me manque, et je ne puis marcher;
Mes faibles yeux sont couverts d'un nuage.

JASMIN.

Donnez la main : venons sur son passage.

EUPHEMON fils.

Un froid mortel a passé dans mon cœur.
(*à Lise.*)
Souffrirez-vous?...

LISE *sans le regarder.*

Que voulez-vous, Monsieur?

EUPHEMON fils, *se jetant à genoux.*

Ce que je veux? la mort que je mérite.

LISE.

Que vois-je? ô Ciel!

MARTHE.

Quelle étrange visite!
C'est Euphémon! Grand Dieu! qu'il est changé!

EUPHEMON fils.

Oui, je le suis, votre cœur est vengé;
Oui, vous devez en tout me méconnaître:
Je ne suis plus ce furieux, ce traître,
Si détesté, si craint dans ce séjour,
Qui fit rougir la nature et l'amour.

Jeune, égaré, j'avais tous les caprices;
De mes amis j'avais pris tous les vices;
Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux fut de vous offenser.
J'ai reconnu, j'en jure par vous-même,
Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime,
J'ai reconnu ma détestable erreur;
Le vice était étranger dans mon cœur.
Ce cœur n'a plus les taches criminelles
Dont il couvrit ses clartés naturelles;
Mon feu pour vous, ce feu saint et sacré,
Y reste seul, il a tout épuré.
C'est cet amour, c'est lui qui me ramène,
Non pour briser votre nouvelle chaîne,
Non pour oser traverser vos destins;
Un malheureux n'a pas de tels desseins:
Mais quand les maux où mon esprit succombe
Dans mes beaux jours avaient creusé ma tombe,
A peine encore échappé du trépas,
Je suis venu, l'amour guidait mes pas.
Oui, je vous cherche à mon heure dernière.
Heureux cent fois en quittant la lumière,
Si, destiné pour être votre époux
Je meurs au moins sans être haï de vous!

LISE.

Je suis à peine en mon sens revenue.
C'est vous? ô Ciel! vous qui cherchez ma vue!
Dans quel état! quel jour!... Ah malheureux!
Que vous avez fait de tort à tous deux!

EUPHEMON fils.

Oui, je le sais: mes excès, que j'abhorre,
En vous voyant, semblent plus grands encore:
Ils sont affreux, et vous les connaissez;
J'en suis puni, mais point encore assez.

LISE.

Eſt-il bien vrai, malheureux que vous êtes!
Qu'enfin, domptant vos fougues indiſcrètes,
Dans votre cœur, en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu?

EUPHEMON fils.

Qu'importe, hélas! que la vertu m'éclaire?
Ah! j'ai trop tard aperçu ſa lumière;
Trop vainement mon cœur en eſt épris;
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais répondez, Euphémon, puis-je croire
Que vous avez gagné cette victoire?
Conſultez-vous, ne trompez point mes vœux;
Seriez-vous bien et ſage et vertueux?

EUPHEMON fils.

Oui, je le ſuis, car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphémon! vous m'aimeriez encore?

EUPHEMON fils.

Si je vous aime? hélas! je n'ai vécu
Que par l'amour, qui ſeul m'a ſoutenu.
J'ai tout ſouffert, tout juſqu'à l'infamie.
Ma main cent fois allait trancher ma vie;
Je reſpectai les maux qui m'accablaient;
J'aimai mes jours, ils vous appartenaient.
Oui, je vous dois mes ſentimens, mon être,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être,
De ma raiſon je vous dois le retour,
Si j'en conſerve avec autant d'amour.
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes
Ce front ſerein, brillant de nouveaux charmes:
Regardez-moi, tout changé que je ſuis,

Voyez l'effet de mes cruels ennui.
De longs remords, une horrible triſteſſe,
Sur mon viſage ont flétri la jeuneſſe.
Je fus peut-être autrefois moins affreux;
Mais voyez-moi, c'eſt tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois conſtant et raiſonnable,
C'en eſt aſſez, je vous vois trop aimable.

EUPHEMON fils.

Que dites vous? Juſte Ciel! vous pleurez!

LISE *à Marthe.*

Ah! ſoutiens-moi, mes ſens ſont égarés.
Moi, je ſerais l'épouſe de ſon frère?...
N'avez-vous point vu déjà votre père?

EUPHEMON fils.

Mon front rougit, il ne s'eſt point montré
A ce vieillard que j'ai déshonoré.
Haï de lui, proſcrit ſans eſpérance,
J'oſe l'aimer, mais je fuis ſa préſence.

LISE.

Eh, quel eſt donc votre projet enfin?

EUPHEMON fils.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre ſort vous attache à mon frère,
Je vais chercher le trépas à la guerre;
Changeant de nom, auſſi-bien que d'état,
Avec honneur je ſervirai ſoldat.
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, et m'obtiendra vos larmes.
Par ce métier l'honneur n'eſt point bleſſé;
Roſe et Fabert ont ainſi commencé.

LISE.

Ce déſeſpoir eſt d'une ame bien haute,

Il eſt d'un cœur au-deſſus de ſa faute;
Ces ſentimens me touchent encor plus
Que vos pleurs même à mes pieds répandus.
Non, Euphémon, ſi de moi je diſpoſe,
Si je peux fuir l'hymen qu'on me propoſe,
De votre ſort ſi je puis prendre ſoin,
Pour le changer vous n'irez pas ſi loin.

EUPHEMON fils.

O Ciel! mes maux ont attendri votre ame!

LISE.

Ils me touchaient: votre remords m'enflamme.

EUPHEMON fils.

Quoi! vos beaux yeux, ſi long-temps courroucés,
Avec amour ſur les miens ſont baiſſés!
Vous rallumez ces feux ſi légitimes,
Ces feux ſacrés qu'avaient éteint mes crimes.
Ah! ſi mon frère, aux tréſors attaché,
Garde mon bien à mon père arraché,
S'il engloutit à jamais l'héritage
Dont la nature avait fait mon partage;
Qu'il porte envie à ma félicité;
Je vous ſuis cher, il eſt déshérité.
Ah! je mourrai de l'excès de ma joie.

MARTHE.

Ma foi, c'eſt lui qu'ici le diable envoie.

LISE.

Contraignez donc ces ſoupirs enflammés,
Diſſimulez.

EUPHEMON fils.

Pourquoi, ſi vous m'aimez?

LISE.

Ah! redoutez mes parens, votre père;
Nous ne pouvons cacher à votre frère

Que vous avez embraſſé mes genoux ;
Laiſſez-le au moins ignorer que c'eſt vous.

MARTHE.

Je ris déjà de ſa grave colère.

SCENE IV.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE, JASMIN, FIERENFAT *dans le fond, pendant qu'Euphémon lui tourne le dos.*

FIERENFAT.

Ou quelque diable a troublé ma viſière,
Ou ſi mon œil eſt toujours clair et net,
Je ſuis .. j'ai vu... je le ſuis. .. j'ai mon fait.
(*en avançant vers Euphémon.*)
Ah! c'eſt donc toi, traître, impudent, fauſſaire.

EUPHEMON fils *en colère.*

Je....

JASMIN *ſe mettant entr'eux.*

C'eſt, Monſieur, une importante affaire,
Qui ſe traitait, et que vous dérangez;
Ce ſont deux cœurs en peu de temps changés;
C'eſt du reſpect, de la reconnaiſſance,
De la vertu... Je m'y perds quand j'y penſe.

FIERENFAT.

De la vertu? Quoi! lui baiſer la main!
De la vertu? ſcélérat!

EUPHEMON fils.

Ah! Jaſmin,
Que ſi j'oſais. ..

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'assomme :
Si c'eût été du moins un gentilhomme !
Mais un valet, un gueux contre lequel,
En intentant un procès criminel,
C'est de l'argent que je perdrai peut-être.

LISE *à Euphémon.*

Contraignez-vous, si vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah! traître!
Je te ferai pendre ici, sur ma foi.
(*à Marthe.*)
Tu ris, coquine ?

MARTHE.

Oui, Monsieur.

FIERENFAT.

Et pourquoi ?
De quoi ris-tu ?

MARTHE.

Mais, Monsieur, de la chose...

FIERENFAT.

Tu ne sais pas à quoi ceci t'expose,
Ma bonne amie, et ce qu'au nom du roi
On fait par fois aux filles comme toi.

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le sais à merveilles.

FIERENFAT *à Lise.*

Et vous semblez vous boucher les oreilles,
Vous, infidelle, avec votre air sucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré ;
De votre cœur l'inconstance est précoce.
Un jour d'hymen ! une heure avant la noce !
Voilà, ma foi, de votre probité !

LISE.

Calmez, Monsieur, votre esprit irrité:
Il ne faut pas sur la simple apparence
Légèrement condamner l'innocence.

FIERENFAT.

Quelle innocence!

LISE.

Oui, quand vous connaîtrez
Mes sentimens, vous les estimerez.

FIERENFAT.

Plaisant chemin pour avoir de l'estime!

EUPHEMON fils.

Oh! c'en est trop.

LISE *à Euphémon.*

Quel courroux vous anime?
Eh! réprimez...

EUPHEMON fils.

Non, je ne puis souffrir
Que d'un reproche il ose vous couvrir.

FIERENFAT.

Savez-vous bien que l'on perd son douaire,
Son bien, sa dot, quand...

EUPHEMON fils, *en colère, et mettant la main sur la garde de son épée.*

Savez-vous vous taire?

LISE.

Eh! modérez...

EUPHEMON fils.

Monsieur le président,
Prenez un air un peu moins imposant,
Moins fier, moins haut, moins juge; car Madame
N'a pas l'honneur d'être encor votre femme;
Elle n'est point votre maîtresse aussi.

Eh, pourquoi donc gronder de tout ceci?
Vos droits ſont nuls; il faut avoir ſu plaire
Pour obtenir le droit d'être en colère.
De tels appas n'étaient pas faits pour vous;
Il vous ſied mal d'oſer être jaloux.
Madame eſt bonne et fait grâce à mon zèle:
Imitez-la, ſoyez auſſi bon qu'elle.

FIERENFAT, *en poſture de ſe battre.*

Je n'y puis plus tenir. A moi, mes gens.

EUPHEMON fils.

Comment?

FIERENFAT.

Allez me chercher des ſergens.

LISE *à Euphémon fils.*

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connaître
Ce que l'on doit de reſpect à ſon maître,
A mon état, à ma robe.

EUPHEMON fils.

Obſervez
Ce qu'à Madame ici vous en devez;
Et quant à moi, quoi qu'il puiſſe en paraître,
C'eſt vous, Monſieur, qui m'en devez peut-être.

FIERENFAT.

Moi... moi?

EUPHEMON fils.

Vous... vous.

FIERENFAT.

Ce drôle eſt bien oſé.
C'eſt quelque amant en valet déguiſé.
Qui donc es-tu? réponds-moi.

EUPHEMON fils.

Je l'ignore;
Ma destinée est incertaine encore;
Mon sort, mon rang, mon état, mon bonheur,
Mon être enfin, tout dépend de son cœur,
De ses regards, de sa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bientôt de la justice,
Je t'en réponds; va, va, je cours hâter
Tous mes records, et vîte instrumenter.
Allez, perfide, et craignez ma colère;
J'amènerai vos parens, votre père;
Votre innocence en son jour paraîtra;
Et comme il faut on vous estimera.

SCENE V.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE.

LISE.

Eh, cachez-vous, de grâce, rentrons vîte;
De tout ceci je crains pour nous la suite.
Si votre père apprenait que c'est vous,
Rien ne pourrait appaiser son courroux;
Il penserait qu'une fureur nouvelle
Pour l'insulter en ces lieux vous rappelle,
Que vous venez entre nos deux maisons
Porter le trouble et les divisions;
Et l'on pourrait, pour ce nouvel esclandre,
Vous enfermer, hélas, sans vous entendre.

MARTHE.

Laissez-moi donc le soin de le cacher.
Soyez-en sûr, on aura beau chercher.

LISE.

Allez, croyez qu'il eſt très-néceſſaire
Que j'adouciſſe en ſecret votre père.
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il ſe peut, l'ouvrage de l'amour.
Cachez-vous bien...
(*à Marthe.*)
Prends ſoin qu'il ne paraiſſe.
Eh! va donc vîte.

SCENE VI.

RONDON, LISE

RONDON.

Eh bien, ma Liſe, qu'eſt-ce?
Je te cherchais et ton époux auſſi.

LISE.

Il ne l'eſt pas, que je crois, Dieu merci!

RONDON.

Où vas-tu donc?

LISE.

Monſieur, la bienſéance
M'oblige encor d'éviter ſa préſence.
(*elle ſort.*)

RONDON.

Ce préſident eſt donc bien dangereux!
Je voudrais être *incognito* près d'eux,
Là... voir un peu quelle plaiſante mine
Font deux amans qu'à l'hymen on deſtine.

SCENE VII.

FIERENFAT, RONDON, Sergens.

FIERENFAT.

AH! les fripons; ils ſont fins et ſubtils.
Où les trouver? où ſont-ils? où ſont-ils?
Où cachent-ils ma honte et leur fredaine?

RONDON.

Ta gravité me ſemble hors d'haleine.
Que prétends-tu? que cherches-tu? qu'as-tu?
Que t'a-t-on fait?

FIERENFAT.

J'ai... qu'on m'a fait cocu.

RONDON.

Cocu! tudieu! prends garde, arrête, obſerve.

FIERENFAT.

Oui, oui, ma femme. Allez, Dieu me préſerve
De lui donner le nom que je lui dois!
Je ſuis cocu, malgré toutes les lois.

RONDON.

Mon gendre!

FIERENFAT.

Hélas! il eſt trop vrai, beau-père.

RONDON.

Eh quoi! la choſe....

FIERENFAT.

Oh! la choſe eſt fort claire.

RONDON.

Vous me pouſſez.

FIERENFAT.

FIERENFAT.

C'eſt moi qu'on pouſſe à bout.

RONDON.

Si je croyais....

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

Mais plus j'entends, moins je comprends, mon gendre.

FIERENFAT.

Mon fait pourtant eſt facile à comprendre.

RONDON.

S'il était vrai, devant tous mes voiſins
J'étranglerais ma Liſe de mes mains.

FIERENFAT.

Etranglez donc, car la choſe eſt prouvée.

RONDON.

Mais en effet ici je l'ai trouvée
La voix éteinte et le regard baiſſé:
Elle avait l'air timide, embarraſſé.
Mon gendre, allons, ſurprenons la pendarde;
Voyons le cas, car l'honneur me poignarde.
Tudieu, l'honneur! Oh, voyez-vous? Rondon,
En fait d'honneur, n'entend jamais raiſon.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

LISE.

Ah! je me ſauve à peine entre tes bras.
Que de danger! quel horrible embarras!
Faut-il qu'une ame auſſi tendre, auſſi pure,
D'un tel ſoupçon ſouffre un moment l'injure!
Cher Euphémon, cher et funeſte amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment!
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expoſe à l'infamie.
(*à Marthe.*)
Prends garde au moins, car on cherche par-tout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout.
Nous braverons le greffe et l'écritoire;
Certains recoins, chez moi, dans mon armoire,
Pour mon uſage en ſecret pratiqués,
Par ces furets ne ſont point remarqués.
Là, votre amant ſe tapit, ſe dérobe
Aux yeux hagards des noirs pédans en robe;
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute eſt en défaut.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

Eh bien, Jasmin, qu'a-t-on fait?

JASMIN.

Avec gloire
J'ai soutenu mon interrogatoire;
Tel qu'un fripon, blanchi dans le métier,
J'ai répondu sans jamais m'effrayer.
L'un vous traînait sa voix de pédagogue,
L'autre braillait d'un ton cas, d'un air rogue,
Tandis qu'un autre, avec un ton flûté,
Disait, mon fils, sachons la vérité.
Moi toujours ferme, et toujours laconique,
Je rembarrais la troupe scolastique.

LISE.

On ne sait rien?

JASMIN.

Non, rien; mais dès demain
On saura tout; car tout se fait enfin.

LISE.

Ah! que du moins Fierenfat en colère
N'ait pas le temps de prévenir son père:
Je tremble encore, et tout accroît ma peur;
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur.
Dans mon amour j'ai mis mes espérances;
Il m'aidera....

MARTHE.

Moi, je suis dans des transes

Que tout ceci ne ſoit cruel pour vous ;
Car nous avons deux pères contre nous,
Un préſident, les bégueules, les prudes.
Si vous ſaviez quels airs hautains et rudes,
Quel ton ſévère, et quel ſourcil froncé,
De leur vertu le faſte rehauſſé
Prend contre vous, avec quelle inſolence
Leur âcreté pourſuit votre innocence,
Leurs cris, leur zèle et leur ſainte fureur,
Vous feraient rire, ou vous feraient horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vu du tintamarre ;
Je n'ai jamais vu ſemblable bagarre ;
Tout le logis eſt ſens-deſſus-deſſous.
Ah ! que les gens ſont ſots, méchans et fous !
On vous accuſe, on augmente, on murmure ;
En cent façons on conte l'aventure.
Les violons ſont déjà renvoyés,
Tout interdits, ſans boire et point payés.
Pour le feſtin ſix tables bien dreſſées
Dans ce tumulte ont été renverſées.
Le peuple accourt, le laquais boit et rit,
Et Rondon jure, et Fierenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphémon le père reſpectable,
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable ?

MARTHE.

Madame, on voit ſur ſon front éperdu
Cette douleur qui ſied à la vertu ;
Il lève au ciel les yeux ; il ne peut croire
Que vous ayez d'une tache ſi noire
Souillé l'honneur de vos jours innocens ;
Par des raiſons il combat vos parens.

Enfin, surpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, et dit que sur personne
Il ne faudra s'assurer désormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce vieillard m'inspire de tendresse!

MARTHE.

Voici Rondon, vieillard d'une autre espèce.
Fuyons, Madame.

LISE.

Ah! gardons nous en bien;
Mon cœur est pur, il ne doit craindre rien.

JASMIN.

Moi, je crains donc.

SCENE III.

LISE, MARTHE, RONDON.

RONDON.

MAtoise, mijaurée!
Fille pressée, ame dénaturée!
Ah! Lise, Lise, allons, je veux savoir
Tous les entours de ce procédé noir.
Çà, depuis quand connais-tu le corsaire?
Son nom, son rang; comment t'a-t-il pu plaire?
De ses méfaits je veux savoir le fil.
D'où nous vient-il? en quel endroit est-il?
Réponds, réponds: tu ris de ma colère,
Tu ne meurs pas de honte?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Encor des *non*? toujours ce chien de ton :
Et toujours *non*, quand on parle à Rondon!
La négative eſt pour moi trop ſuſpecte,
Quand on a tort il faut qu'on me reſpecte,
Que l'on me craigne, et qu'on ſache obéir.

LISE.

Oui, je ſuis prête à vous tout découvrir.

RONDON.

Ah! c'eſt parler cela; quand je menace,
On eſt petit....

LISE.

Je ne veux qu'une grace,
C'eſt qu'Euphémon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

RONDON.

Euphémon? bon! eh, que pourra-t-il faire?
C'eſt à moi ſeul qu'il faut parler.

LISE.

Mon père,
J'ai des ſecrets qu'il faut lui confier;
Pour votre honneur daignez me l'envoyer;
Daignez.... c'eſt tout ce que je puis vous dire.

RONDON.

A ſa demande encor faut-il ſouſcrire;
A ce bon homme elle veut s'expliquer;
On peut fort bien ſouffrir, ſans rien riſquer,
Qu'en confidence elle lui parle ſeule;
Puis ſur le champ je cloître ma bégueule.

SCENE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

DIGNE Euphémon, pourrai-je te toucher?
Mon cœur de moi semble se détacher.
J'attends ici mon trépas ou ma vie.
(*à Marthe.*)
Ecoute un peu. (*elle lui parle à l'oreille.*)

MARTHE.

Vous serez obéie.

SCENE V.

EUPHEMON père, LISE.

LISE.

UN siége... Hélas!... Monsieur, asseyez-vous,
Et permettez que je parle à genoux.
EUPHEMON, *l'empêchant de se mettre à genoux.*
Vous m'outragez.

LISE.

Non, mon cœur vous révère;
Je vous regarde à jamais comme un père.

EUPHEMON père.

Qui vous ma fille?

LISE.

Oui, j'ose me flatter
Que c'est un nom que j'ai su mériter.

EUPHEMON pére.

Après l'éclat et la triſte aventure
Qui de nos nœuds a cauſé la rupture!

LISE.

Soyez mon juge, et liſez dans mon cœur;
Mon juge enfin ſera mon protecteur.
Ecoutez-moi; vous allez reconnaître
Mes ſentimens, et les vôtres peut-être.
(*elle prend un ſiége à côté de lui.*)
Si votre cœur avait été lié,
Par la plus tendre et plus pure amitié,
A quelque objet, de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle eſpérance,
Et qui brilla dans ſon heureux printemps,
Croiſſant en grâce, en mérite, en talens;
Si quelque temps ſa jeuneſſe abuſée,
Des vains plaiſirs ſuivant la pente aiſée,
Au feu de l'âge avait ſacrifié
Tous ſes devoirs, et même l'amitié.

EUPHEMON père.

Eh bien?

LISE.

Monſieur, ſi ſon expérience
Eût reconnu la triſte jouiſſance
De ces faux biens, objets de ſes tranſports,
Nés de l'erreur, et ſuivis des remords,
Honteux enfin de ſa folle conduite;
Si ſa raiſon, par le malheur inſtruite,
De ſes vertus rallumant le flambeau,
Le ramenait avec un cœur nouveau;
Ou que plutôt, honnête homme et fidelle,
Il eût repris ſa forme naturelle;
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui?

EUPHEMON père.

De ce portrait que voulez-vous conclure?
Et quel rapport a-t il à mon injure?
Le malheureux qu'à vos pieds on a vu
Eſt un jeune homme en ces lieux inconnu;
Et cette veuve, ici, dit elle-même
Qu'elle l'a vu ſix mois dans Angoulême;
Un autre dit que c'eſt un effronté,
D'amours obſcurs follement entêté;
Et j'avoûrai que ce portrait redouble
L'étonnement et l'horreur qui me trouble.

LISE.

Hélas! Monſieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il eſt, vous ſerez plus ſurpris.
De grâce un mot; votre ame eſt noble et belle;
La cruauté n'eſt pas faite pour elle.
N'eſt-il pas vrai qu'Euphémon votre fils
Fut long-temps cher à vos yeux attendris?

EUPHEMON père.

Oui, je l'avoue, et ſ s lâches offenſes
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances:
J'ai plaint ſa mort, j'avais plaint ſes malheurs;
Mais la nature, au milieu de mes pleurs,
Aurait laiſſé ma raiſon ſaine et pure
De ſes excès punir ſur lui l'injure.

LISE.

Vous! vous pourriez à jamais le punir,
Sentir toujours le malheur de haïr,
Et repouſſer encore avec outrage
Ce fils changé, devenu votre image,
Qui de ſes pleurs arroſerait vos pieds?
Le pourriez-vous?

EUPHEMON père.

Hélas ! vous oubliez
Qu'il ne faut point, par de nouveaux supplices,
De ma bleſſure ouvrir les cicatrices.
Mon fils eſt mort, ou mon fils loin d'ici
Eſt dans le crime à jamais endurci.
De la vertu s'il eût repris la trace,
Viendrait-il pas me demander ſa grâce ?

LISE.

La demander ! ſans doute il y viendra ;
Vous l'entendrez ; il vous attendrira.

EUPHEMON père.

Que dites-vous ?

LISE.

Oui, ſi la mort trop prompte
N'a pas fini ſa douleur et ſa honte,
Peut-être ici vous le verrez mourir
A vos genoux d'excès de repentir.

EUPHEMON père.

Vous ſentez trop quel eſt mon trouble extrême.
Mon fils vivrait !

LISE.

S'il reſpire, il vous aime.

EUPHEMON père.

Ah ! s'il m'aimait ! mais quelle vaine erreur ?
Comment ? de qui l'apprendre ?

LISE.

De ſon cœur.

EUPHEMON père.

Mais ſauriez-vous....

LISE.

Sur tout ce qui le touche
La vérité vous parle par ma bouche.

EUPHEMON père.

Non, non, c'eſt trop me tenir en ſuſpens,
Ayez pitié du déclin de mes ans:
J'eſpère encore, et je ſuis plein d'alarmes.
J'aimai mon fils, jugez-en par mes larmes.
Ah! s'il vivait, s'il était vertueux!
Expliquez-vous; parlez moi.

LISE.

Je le veux.
Il en eſt temps, il faut vous ſatisfaire.
(*elle fait quelques pas et s'adreſſe à Euphémon fils, qui eſt dans la coulisſe.*)
Venez enfin.

SCENE VI.

EUPHEMON père, EUPHEMON fils, LISE.

EUPHEMON père.

QUE vois-je? ô Ciel!

EUPHEMON fils, (*aux pieds de ſon père*)

Mon père,
Connaiſſez-moi, décidez de mon ſort.
J'attends d'un mot, ou la vie, ou la mort.

EUPHEMON père.

Ah! qui t'amène en cette conjoncture?

EUPHEMON fils.

Le repentir, l'amour et la nature.

LISE, *ſe mettant auſſi à genoux.*

A vos genoux vous voyez vos enfans.
Oui, nous avons les mêmes ſentimens,
Le même cœur...

EUPHEMON fils, *en montrant Liſe.*

Hélas! ſon indulgence
De mes fureurs a pardonné l'offenſe;
Suivez, ſuivez, pour cet infortuné,
L'exemple heureux que l'amour a donné.
Je n'eſpérais, dans ma douleur mortelle,
Que d'expier aimé de vous et d'elle;
Et ſi je vis, ah! c'eſt pour mériter
Ces ſentimens dont j'oſe me flatter.
D'un malheureux vous détournez la vue!
De quels tranſports votre ame eſt-elle émue?
Eſt-ce la haine? Et ce fils condamné...

EUPHEMON père; *ſe levant et l'embraſſant.*

C'eſt la tendreſſe, et tout eſt pardonné,
Si la vertu règne enfin dans ton ame:
Je ſuis ton père.

LISE.

Et j'oſe être ſa femme,
J'étais à lui: permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds ſoient enfin renoués.
Non, ce n'eſt pas votre bien qu'il demande;
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande,
Il ne veut rien; et s'il eſt vertueux,
Tout ce que j'ai ſuffira pour nous deux.

SCENE VII et dernière.

Les Acteurs précédens, RONDON, Madame CROUPILLAC, FIERENFAT, Recors, Suite.

FIERENFAT.

Ah! le voici qui parle encore à Liſe.
Prenons notre homme hardiment par ſurpriſe;

Montrons un cœur au dessus du commun.

RONDON.

Soyons hardis, nous sommes six contre un.

LISE *à Rondon.*

Ouvrez les yeux, connaissez qui j'aime.

RONDON.

C'est lui.

FIERENFAT.

Qui donc.

LISE.

Votre frère.

EUPHEMON père.

Lui-même.

FIERENFAT.

Vous vous moquez, ce fripon? mon frère?

LISE.

Oui.

Mme CROUPILLAC.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

RONDON.

Quel changement! quoi? c'est donc là mon drôle?

FIERENFAT.

Oh, oh! je joue un fort singulier rôle:
Tudieu, quel frère!

EUPHEMON père.

Oui, je l'avais perdu;
Le repentir, le ciel me l'a rendu.

Mme CROUPILLAC.

Bien à propos pour moi.

FIERENFAT.

La vilaine ame!
Il ne revient que pour m'ôter ma femme!

EUPHEMON fils *à Fierenfat.*

Il faut enfin que vous me connaiſſiez;
C'eſt vous, Monſieur, qui me la raviſſiez.
Dans d'autres temps j'avais eu ſa tendreſſe.
L'emportement d'une folle jeuneſſe
M'ôta ce bien, dont on doit être épris,
Et dont j'avais trop mal connu le prix.
J'ai retrouvé, dans ce jour ſalutaire,
Ma probité, ma maîtreſſe, mon père.
M'envirez-vous l'inopiné retour
Des droits du ſang, et des droits de l'amour?
Gardez mes biens, je vous les abandonne,
Vous les aimez... moi j'aime ſa perſonne;
Chacun de nous aura ſon vrai bonheur,
Vous dans mes biens, moi, Monſieur, dans ſon cœur.

EUPHEMON père.

Non, ſa bonté ſi déſintéreſſée
Ne ſera pas ſi mal récompenſée:
Non, Euphémon, ton père ne veut pas
T'offrir ſans bien, ſans dot, à ſes appas.

RONDON.

Oh! bon cela.

Mme CROUPILLAC.

Je ſuis émerveillée,
Toute ébaubie, et toute conſolée.
Ce gentilhomme eſt venu tout exprès,
En vérité, pour veng r mes attraits.
(*à Euphémon fils.*)
Vite, épouſez: le ciel vous favoriſe;
Car tout exprès pour vous il a fait Liſe;
Et je pourrai, par ce bel accident,
Si l'on voulait, ravoir mon préſident.

LISE *à Rondon.*

De tout mon cœur. Et vous, souffrez, mon père,
Souffrez qu'une ame et fidelle et sincère,
Qui ne pouvait se donner qu'une fois,
Soit ramenée à ses premières lois.

RONDON.

Si sa cervelle est enfin moins volage....

LISE.

Oh! j'en réponds.

RONDON.

S'il t'aime, s'il est sage....

LISE.

N'en doutez pas.

RONDON.

Si sur-tout Euphémon
D'une ample dot lui fait un large don,
J'en suis d'accord.

FIERENFAT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup, sans doute, en trouvant un mien frère:
Mais cependant je perds en moins de rien
Mes frais de noce, une femme et du bien.

Mme CROUPILLAC.

Eh! fi vilain! quel cœur sordide et chiche!
Faut-il toujours courtiser la plus riche?
N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux,
Assez pour vivre, et plus que tu ne vaux?
Ne suis-je pas en date la première?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs sermens, tous couchés par écrit,
Des madrigaux, des chansons sans esprit?
Entre les mains j'ai toutes tes promesses;
Nous plaiderons; je montrerai les pièces.

Le parlement doit en ſemblable cas
Rendre un arrêt contre tous les ingrats.

RONDON.

Ma foi, l'ami, crains ſa juſte colère;
Epouſe-la, crois-moi, pour t'en défaire.

EUPHEMON père *à Mme Croupillac.*

Je ſuis confus du vif empreſſement
Dont vous flattez mon fils le préſident;
Votre procès lui devrait plaire encore;
C'eſt un dépit dont la cauſe l'honore;
Mais permettez que mes ſoins réunis
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
Vous, mes enfans, dans ces momens proſpères,
Soyez unis, embraſſez-vous en frères.
Vous, mon ami, rendons grâces aux cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non, il ne faut, et mon cœur le confeſſe,
Déſeſpérer jamais de la jeuneſſe.

Fin du cinquième et dernier acte.

LA

LA PRUDE,

COMEDIE.

Représentée en 1747.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51560/fragment/page=0149

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

CETTE pièce eſt bien moins une traduction qu'une eſquiſſe légère de la fameuſe comédie de *Wicherley*, (*) intitulée : *Plain-dealer*, *l'homme au franc procédé*. Cette pièce a encore en Angleterre la même réputation que le Miſanthrope en France. L'intrigue eſt infiniment plus compliquée, plus intéreſſante, plus chargée d'incidens ; la ſatire y eſt beaucoup plus forte et plus inſultante ; les mœurs y ſont d'une telle hardieſſe qu'on pourrait placer la ſcène dans un mauvais lieu, attenant un corps de garde. Il ſemble que les Anglais prennent trop de liberté, et que les Français n'en prennent pas aſſez.

Wicherley ne fit aucune difficulté de dédier ſon *Plain-dealer* à la plus fameuſe appareilleuſe de Londres. On peut juger, par la protectrice, du caractère des protégés. La licence du temps de *Charles II* était auſſi débordée que le fanatiſme avait été ſombre et barbare du temps de l'infortuné *Charles I.*

Croira-t-on que chez les nations polies les termes de gueuſe, de p... de bor... de rufien,

(*) Voyez ce que M. *de Voltaire* dit de *Wicherley* et de ſes ouvrages dans les *Mélanges en proſe*.

de m... de v... et tous leurs accompagnemens ſont prodigués dans une comédie où toute une cour très-ſpirituelle allait en foule ?

Croira-t-on que la connaiſſance la plus approfondie du cœur humain, les peintures les plus vraies et les plus brillantes, les traits d'eſprit les plus fins ſe trouvent dans le même ouvrage ?

Rien n'eſt cependant plus vrai. Je ne connais point de comédie chez les anciens ni chez les modernes où il y ait autant d'eſprit. Mais c'eſt une ſorte d'eſprit qui s'évapore dès qu'il paſſe chez l'étranger.

Nos bienſéances, qui ſont quelquefois un peu fades, ne m'ont pas permis d'imiter cette pièce dans toutes ſes parties ; il a fallu en retrancher des rôles tout entiers.

Je n'ai donc donné ici qu'une très-légère idée de la hardieſſe anglaiſe ; et cette imitation, quoique par-tout voilée de gaze, eſt encore ſi forte qu'on n'oſerait pas la repréſenter ſur la ſcène de Paris.

Nous ſommes entre deux théâtres bien différens l'un de l'autre : l'eſpagnol et l'anglais. Dans le premier, on repréſente JESUS-CHRIST, des poſſédés et des diables ; dans le ſecond, des cabarets et quelque choſe de pis.

PROLOGUE. (*)

MADAME DU TOUR, VOLTAIRE.

Mme DU TOUR.

NON, je ne jouerai pas le bel emploi vraiment;
La belle farce qu'on apprête !
Le plaisant divertissement
Pour le jour de LOUIS, pour cette auguste fête,
Pour la fille des rois, pour le sang des héros,
Pour le juge éclairé de nos meilleurs ouvrages,
Vanté des beaux-esprits, consulté par les sages,
Et pour la baronne de Sceaux !

VOLTAIRE.

Mais pour être baronne est-on si difficile ?
Je sais que sa cour est l'asile
Du goût que les Français savaient jadis aimer;
Mais elle est le séjour de la douce indulgence.
On a vu son suffrage enseigner à la France
Ce que l'on devait estimer :
On la voit garder le silence,
Et ne décider point alors qu'il faut blâmer.

Mme DU TOUR.

Elle se taira donc, Monsieur, à votre farce.

VOLTAIRE.

Eh pourquoi, s'il vous plaît?

Mme DU TOUR.

Oh ! parce
Que l'on hait les mauvais plaisans.

(*) *La Prude* fut représentée sur le théâtre d'Anet pour Madame la duchesse *du Maine*. M. *de Voltaire* y joua, et fit ce Prologue pour annoncer la pièce.

VOLTAIRE.

Mais que voulez-vous donc pour vos amuſemens?

Mme DU TOUR.

Tout autre choſe.

VOLTAIRE.

Eh quoi? des tragédies
Qui du théâtre anglais ſoient d'horribles copies?

Mme DU TOUR.

Non, ce n'eſt pas ce qu'il nous faut;
La pitié, non l'horreur doit régner ſur la ſcène.
Des ſauvages anglais la triſte Melpomène
Prit pour théâtre un échafaud.

VOLTAIRE.

Aimez-vous mieux la ſage et grave comédie
Où l'on inſtruit toujours, où jamais on ne rit,
Où Sénèque et Montagne étalent leur eſprit,
Où le public enfin bat des mains et s'ennuie?

Mme DU TOUR.

Non, j'aimerais mieux Arlequin
Qu'un comique de cette eſpèce;
Je ne puis ſouffrir la ſageſſe,
Quand elle prêche en brodequin.

VOLTAIRE.

Oh! que voulez-vous donc?

Mme DU TOUR.

De la ſimple nature,
Un ridicule fin, des portraits délicats,
De la nobleſſe ſans enflûre;
Point de moralités; une morale pure
Qui naiſſe du ſujet et ne ſe montre pas.
Je veux qu'on ſoit plaiſant ſans vouloir faire rire;
Qu'on ait un ſtyle aiſé, gai, vif et gracieux:
Je veux enfin que vous ſachiez écrire
Comme on parle en ces lieux.

VOLTAIRE.

Je vous baise les mains; je renonce à vous plaire.
Vous m'en demandez trop : je m'en tirerais mal;
Allez vous adresser à Madame de Staal; (*)
Vous trouverez-là votre affaire.

Mme DU TOUR.

Oh ! que je voudrais bien qu'elle nous eût donné
Quelque bonne plaisanterie.

VOLTAIRE.

Je le voudrais aussi; j'étais déterminé
A ne vous point lâcher ma vieille rapsodie,
Indigne du séjour aux Grâces destiné.

Mme DU TOUR.

Eh, qui l'a donc voulu?

VOLTAIRE.

Qui l'a voulu? Thérèse....
C'est une étrange femme : il faut, ne vous déplaise,
Quitter tout dès qu'elle a parlé.
Dût-on être berné, sifflé,
Elle veut à la fois le bal, et comédie,
Jeu, toilette, opéra, promenade, soupé,
Des pompons, des magots, de la géométrie.
Son esprit en tout temps est de tout occupé;
Et jugeant des autres par elle,
Elle croit que pour plaire on n'a qu'à le vouloir;
Que tous les arts, ornés d'une grâce nouvelle,
De briller dans Anet se feront un devoir,
Dès que du Maine les appelle.
Passe pour les beaux-arts : ils sont faits pour ses yeux;
Mais non les farces insipides :

(*) On connaît Madame *de Staal* par ses Mémoires, quoiqu'elle ait eu l'intention *de ne s'y peindre qu'en buste.* Elle a fait aussi quelques comédies où il y a du naturel, de la gaieté et du bon ton.

Gilles doit disparaître auprès des Euripides.
Je conçois vos raisons, et vous m'ouvrez les yeux.
On ne me jouera point.

Mme DU TOUR.

Quoi? que voulez-vous dire?
On ne vous jouera point?... on vous jouera, morbleu!
Je vous trouve plaisant de vouloir nous prescrire
Vos volontés pour règle... Oh! nous verrons beau jeu.
Nous verrons si pour rien j'aurai pris tant de peine,
Que d'apprendre un plat rôle, et de le répéter...

VOLTAIRE.

Mais....

Mme DU TOUR.

Mais je crois qu'ici vous voulez disputer?

VOLTAIRE.

Vous-même m'avez dit qu'il fallait sur la scène
Plus d'esprit, plus de sens, des mœurs, un meilleur ton...
Un ouvrage en un mot....

Mme DU TOUR.

Oui, vous avez raison;
Mais je veux qu'on vous siffle, et j'en fais mon envie.
Si vous n'êtes plaisant, vous serez plaisanté:
Et ce plaisir en vérité
Vaut celui de la comédie.
Allons, et qu'on commence.

VOLTAIRE.

Oh, mais... vous m'avez dit...

Mme DU TOUR.

J'aurai mon dit, et mon dédit.

VOLTAIRE.

De berner un pauvre homme ayez plus de scrupule.

Mme DU TOUR.

Vous voilà bien malade: il faut servir les grands.

On

On amuſe ſouvent plus par ſon ridicule
Que l'on ne plaît par ſes talens.

VOLTAIRE.

Allons, ſoumettons-nous : la réſiſtance eſt vaine.
Il faut bien s'immoler pour les plaiſirs d'Anet.
Vous n'êtes dans ces lieux, Meſſieurs, qu'une centaine :
Vous me garderez le ſecret.

AUTRE PROLOGUE,

Récité par M. DE VOLTAIRE, *sur le théâtre de Sceaux, devant Madame* LA DUCHESSE DU MAINE, *avant la représentation de la comédie de la Prude.*

Le 15 décembre 1747.

O vous ! en tous les temps par Minerve inspirée,
Des plaisirs de l'esprit protectrice éclairée,
Vous avez vu finir ce siècle glorieux,
Ce siècle des talens accordé par les dieux.
Vainement on se dissimule
Qu'on fait pour l'égaler des efforts superflus ;
Favorisez au moins ce faible crépuscule
Du beau jour qui ne brille plus.
Ranimez les accens des filles de mémoire,
De la France à jamais éclairez les esprits ;
Et lorsque vos enfans combattent pour sa gloire,
Soutenez-la dans nos écrits.
Vous n'avez point ici de ces pompeux spectacles
Où les chants et la danse étalent leurs miracles ;
Daignez vous abaisser à de moindres sujets ;
L'esprit aime à changer de plaisirs et d'objets :
Nous possédons bien peu ; c'est ce peu qu'on vous donne ;
A peine en nos écrits verrez-vous quelques traits
D'un comique oublié que Paris abandonne.
Puissent tant de beautés, dont les brillans attraits
Valent mieux, à mon sens, que les vers les mieux faits,
S'amuser avec vous d'une Prude friponne,

Qu'elles n'imiteront jamais !
On peut bien ſans effronterie
Aux yeux de la raiſon jouer la pruderie ;
Tout défaut dans les mœurs à Sceaux eſt combattu :
Quand on fait devant vous la ſatire d'un vice,
C'eſt un nouvel hommage, un nouveau ſacrifice
Que l'on préſente à la vertu.

PERSONNAGES.

Mme DORFISE, veuve.

Mme BURLET, sa cousine.

COLETTE, suivante de *Dorfise.*

BLANFORD, capitaine de vaisseau.

DARMIN, son ami.

BARTOLIN, caissier.

Le Chevalier MONDOR.

ADINE, nièce de *Darmin*, déguisée en jeune turc.

La scène est à Marseille.

LA PRUDE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DARMIN, ADINE.

ADINE *habillée en Turc.* (*)

Ah, mon cher oncle ! ah, quel cruel voyage !
Que de dangers ! quel étrange équipage !
Il faut encor cacher ſous un turban
Mon nom, mon cœur, mon ſexe et mon tourment.

DARMIN.

Nous arrivons : je te plains ; mais, ma nièce,
Lorſque ton père eſt mort conſul en Gréce,
Quand nous étions tous deux après ſa mort
Privés d'amis, de biens et de ſupport,
Que ta beauté, tes grâces, ton jeune âge,
N'étaient pour toi qu'un funeſte avantage ;
Pour comble enfin, quand un maudit bacha
Si vivement de toi s'amouracha,
Que faire alors ? ne fus-tu pas réduite
A te cacher, te maſquer, partir vîte ?

ADINE.

D'autres dangers ſont préparés pour moi.

(*) Dans la pièce anglaiſe, cette jeune perſonne s'appelle *Fidelia*. Elle s'eſt déguiſée en garçon, et a ſervi de page à *Manly*, capitaine de vaiſſeau.

DARMIN.

Ne rougis point, ma nièce, calme-toi;
Car à la hâte avec nous embarquée,
Vêtue en homme, en jeune turc masquée,
Tu ne pouvais, ma nièce, honnêtement
Te dépêtrer de cet accoutrement,
Prendre du sexe et l'habit et la mine,
Devant les yeux de vingt gardes-marine,
Qui tous étaient plus dangereux pour toi
Qu'un vieux bacha n'ayant ni foi, ni loi.
Mais par bonheur, tout s'arrange à merveille,
Et nous voici débarqués dans Marseille,
Loin des bachas, et près de tes parens,
Chez des Français, tous fort honnêtes gens.

ADINE.

Ah! Blanford est honnête homme sans doute;
Mais que de maux tant de vertu me coûte!
Fallait-il donc avec lui revenir?

DARMIN.

Ton défunt père à lui devait t'unir;
Et cet hymen, dans ta plus tendre enfance,
Fit autrefois sa plus douce espérance.

ADINE.

Qu'il se trompait!

DARMIN.

Blanford à tes beaux yeux
Rendra justice, en te connaissant mieux.
Peut-il long-temps se coiffer d'une prude,
Qui de tromper fait son unique étude?

ADINE.

On la dit belle; il l'aimera toujours;
Il est constant.

DARMIN.

Bon ! qui l'eſt en amours ?

ADINE.

Je crains Dorfiſe.

DARMIN.

Elle eſt trop intrigante ;
Sa pruderie eſt, dit-on, trop galante ;
Son cœur eſt faux, ſes propos médiſans.
Ne crains rien d'elle, on ne trompe qu'un temps.

ADINE.

Ce temps eſt long, ce temps me déſeſpère.
Dorfiſe trompe ! et Dorfiſe a ſu plaire !

DARMIN.

Mais, après tout, Blanford t'eſt-il ſi cher ?

ADINE.

Oui ; dès ce jour, où deux vaiſſeaux d'Alger (*)
Si vivement ſur les flots l'attaquèrent,
Ah ! que pour lui tous mes ſens ſe troublèrent !
Dans mes frayeurs, un ſentiment bien doux
M'intéreſſait pour lui comme pour vous ;
Et courageuſe, en devenant ſi tendre,
Je ſouhaitais être homme, et le défendre.
Songez-vous bien que lui ſeul me ſauva,
Quand ſur les eaux notre vaiſſeau brûla ?
Ciel ! que j'aimai ſes vertus, ſon courage,
Qui dans mon cœur ont gravé ſon image !

DARMIN.

Oui, je conçois qu'un cœur reconnaiſſant
Pour la vertu peut avoir du penchant.
Trente ans à peine, une taille légère,
Beaux yeux, air noble, oui, ſa vertu peut plaire ;

(*) Dans l'anglais, ce n'eſt pas contre des vaiſſeaux d'Alger que le capitaine a combattu, mais contre des Hollandais.

Mais ſon humeur, et ſon auſtérité,
Ont-ils pu plaire à ta ſimplicité ?

ADINE.

Mon caractère eſt ſérieux ; et j'aime
Peut-être en lui juſqu'à mes défauts même.

DARMIN.

Il hait le monde.

ADINE.

Il a, dit-on, raiſon.

DARMIN.

Il eſt ſouvent trop confiant, trop bon ;
Et ſon humeur gâte encor ſa franchiſe.

ADINE.

De ſes défauts le plus grand c'eſt Dorfiſe.

DARMIN.

Il eſt trop vrai. Pourquoi donc refuſer
D'ouvrir ſes yeux, de les déſabuſer,
Et de briller dans ton vrai caractère ?

ADINE.

Peut-on briller lorſqu'on ne ſaurait plaire ?
Hélas ! du jour que par un ſort heureux
Deſſus ſon bord il nous reçut tous deux,
J'ai bien tremblé qu'il n'aperçût ma feinte :
En arrivant je ſens la même crainte.

DARMIN.

Je prétendais te découvrir à lui.

ADINE.

Gardez-vous-en, ménagez mon ennui ;
Sacrifiée à Dorfiſe adorée,
Dans mon malheur, je veux être ignorée ;
Je ne veux pas qu'il connaiſſe en ce jour
Quelle victime il immole à l'amour.

DARMIN.

Que veux-tu donc ?

ADINE

Je veux, dès ce soir même,
Dans un couvent fuir un ingrat que j'aime.

DARMIN.

Lorsque si vîte on se met en couvent,
Tout à loisir, ma nièce, on s'en repent.
Avec le temps tout se fera, te dis-je.
Un soin plus triste à présent nous afflige ;
Car dans l'instant, où ce du Gué (*) nouveau
Si noblement fit sauter son vaisseau,
Je vis sauter ses biens et ma fortune ;
A tous les deux la misère est commune.
Et cependant à Marseille arrivés,
Remplis d'espoir, d'argent comptant privés,
Il faut chercher un secours nécessaire.
L'amour n'est pas toujours la seule affaire.

ADINE.

Quoi ! lorsqu'on aime, on pourrait faire mieux?
Je n'en crois rien.

DARMIN.

Le temps ouvre les yeux.
L'amour, ma nièce, est aveugle à ton âge,
Non pas au mien. L'amour sans héritage,
Triste et confus, n'a pas l'art de charmer.
Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer.

ADINE.

Vous pensez donc que dans votre détresse,
Pour vous, mon oncle, il n'est plus de maîtresse,

(*) Allusion au célèbre *du Gué-Trouin*, l'un des grands hommes de mer qu'ait eus la France.

Et que d'abord votre veuve Burlet
En vous voyant vous quittera tout net?

DARMIN.

Mon triste état lui servirait d'excuse.
Souvent, hélas! c'est ainsi qu'on en use.
Mais d'autres soins je suis embarrassé;
L'argent me manque, et c'est le plus pressé.

SCENE II.

BLANFORD, DARMIN, ADINE.

BLANFORD.

Bon, de l'argent! dans le siècle où nous sommes,
C'est bien cela que l'on obtient des hommes!
Vive embrassade, et fades complimens,
Propos joyeux, vains baisers, faux-sermens,
J'en ai reçu de cette ville entière;
Mais aussitôt qu'on a su ma misère,
D'auprès de moi la foule a disparu;
Voilà le monde.

DARMIN.

Il est très-corrompu;
Mais vos amis vous ont cherché peut-être?

BLANFORD.

Oui, des amis! en as-tu pu connaître?
J'en ai cherché; j'ai vu force fripons,
De tous les rangs, de toutes les façons,
D'honnêtes gens, dont la molle indolence
Tranquillement nage dans l'opulence,

Blasés en tout, aussi durs que polis,
Toujours hors d'eux, ou d'eux seuls tout remplis:
Mais des cœurs droits, des ames élevées,
Que les destins n'ont jamais captivées,
Et qui se font un plaisir généreux
De rechercher un ami malheureux,
J'en connais peu; par-tout le vice abonde.
Un coffre-fort est le dieu de ce monde;
Et je voudrais qu'ainsi que mon vaisseau,
Le genre humain fût abymé dans l'eau.

DARMIN.

Exceptez-nous du moins de la sentence.

ADINE.

Le monde est faux, je le crois; mais je pense
Qu'il est encore un cœur digne de vous,
Fier, mais sensible, et ferme, quoique doux:
De vos destins bravant l'indigne outrage,
Vous en aimant, s'il se peut, davantage;
Tendre en ses vœux, et constant dans sa foi.

BLANFORD.

Le beau présent! où le trouver?

ADINE.

Dans moi.

BLANFORD.

Dans vous! allez, jeune homme que vous êtes;
Suis-je en état d'entendre vos fornettes?
Pour plaisanter prenez mieux votre temps.
Oui, dans ce monde, et parmi les méchans,
Je sais qu'il est encor des ames pures,
Qui chériront mes tristes aventures.
Je suis heureux, dans mon sort abattu;
Dorfise au moins sait aimer la vertu.

ADINE.

Ainſi, Monſieur, c'eſt de cette Dorſiſe
Que pour toujours je vois votre ame épriſe ?

BLANFORD.

Aſſurément.

ADINE.

Et vous avez trouvé
En ſa conduite un mérite éprouvé ?

BLANFORD.

Oui.

DARMIN.

Feu mon frère, avant d'aller en Gréce,
S'il m'en ſouvient, vous deſtinait ma nièce.

BLANFORD.

Feu votre frère a très-mal deſtiné ;
J'ai mieux choiſi ; je ſuis déterminé
Pour la vertu qui du monde exilée
Chez ma Dorſiſe eſt ici rappelée.

ADINE.

Un tel mérite eſt rare ; il me ſurprend ;
Mais ſon bonheur me ſemble encor plus grand.

BLANFORD.

Ce jeune enfant a du bon, et je l'aime ;
Il prend parti pour moi contre vous-même.

DARMIN.

Pas tant, peut-être. Après tout, dites-moi
Comment Dorſiſe, avec ſa bonne foi,
Avec ce goût, qui pour vous ſeul l'attire,
Depuis un an ceſſa de vous écrire ?

BLANFORD.

Voudriez-vous qu'on m'écrivît par l'air,
Et que la poſte allât en pleine mer ?
Avant ce temps, j'ai vingt fois reçu d'elle

De gros paquets, mais écrits d'un modèle...:
D'un air si vrai, d'un esprit si sensé....
Rien d'affecté, d'obscur, d'embarrassé;
Point d'esprit faux; la nature elle-même,
Le cœur y parle; et voilà comme on aime.

DARMIN *à Adine.*

Vous pâlissez.

BLANFORD, *avec empressement à Adine.*

Qu'avez-vous?

ADINE.

Moi, Monsieur?
Un mal cruel qui me perce le cœur.

BLANFORD *à Darmin.*

Le cœur! quel ton! une fille à son âge
Serait plus forte, aurait plus de courage.
Je l'aime fort, mais je suis étonné
Qu'à cet excès il soit efféminé.
Etait-il fait pour un pareil voyage?
Il craint la mer, les ennemis, l'orage.
Je l'ai trouvé près d'un miroir assis;
Il était né pour aller à Paris
Nous étaler sur les bancs du théâtre
Son beau minois, dont il est idolâtre.
C'est un Narcisse.

DARMIN.

Il en a la beauté.

BLANFORD.

Oui, mais il faut en fuir la vanité.

ADINE.

Ne craignez rien, ce n'est pas moi que j'aime.
Je suis plus près de me haïr moi-même;
Je n'aime rien qui me ressemble.

BLANFORD.

Enfin
C'eſt à Dorfiſe à régler mon deſtin.
Bien convaincu de ſa haute ſageſſe,
De l'épouſer je lui paſſai promeſſe;
Je lui laiſſai mon bien même en partant,
Joyaux, billets, contrats, argent comptant.
J'ai, grâce au ciel, par ma juſte franchiſe,
Confié tout à ma chère Dorfiſe.
J'ai confié Dorfiſe et ſon deſtin
A la vertu de Monſieur Bartolin.

DARMIN.

De Bartolin, le caiſſier?

BLANFORD.

De lui-même,
D'un bon ami, qui me chérit, que j'aime.

DARMIN, *d'un ton ironique.*

Ah! vous avez ſans doute bien choiſi;
Toujours heureux en maîtreſſe, en ami,
Point prévenu.

BLANFORD.

Sans doute; et leur abſence
Me fait ici ſécher d'impatience.

ADINE.

Je n'en puis plus, je ſors.

BLANFORD.

Mais qu'avez-vous?

ADINE.

De ſes malheurs chacun reſſent les coups.
Les miens ſont grands; leurs traits s'appeſantiſſent;
Ils ceſſeront.... ſi les vôtres finiſſent.

(*elle ſort.*)

BLANFORD.

Je ne sais... mais son chagrin m'a touché.

DARMIN.

Il est aimable, il vous est attaché.

BLANFORD.

J'ai le cœur bon et la moindre fortune
Qui me viendra sera pour lui commune.
Dès que Dorsise avec sa bonne foi
M'aura remis l'argent qu'elle a de moi,
J'en ferai part à votre jeune Adine.
Je lui voudrais la voix moins féminine,
Un air plus fait; mais les soins et le temps
Forment le cœur et l'air des jeunes gens:
Il a des mœurs, il est modeste, sage.
J'ai remarqué toujours, dans le voyage,
Qu'il rougissait aux propos indécens,
Que sur mon bord tenaient nos jeunes gens.
Je vous promets de lui servir de père.

DARMIN.

Ce n'est pas là pourtant ce qu'il espère.
Mais, allons donc chez Dorsise à l'instant,
Et recevez d'elle au moins votre argent.

BLANFORD.

Bon! le démon, qui toujours m'accompagne,
La fait rester encore à la campagne.

DARMIN.

Et le caissier?

BLANFORD.

Et le caissier aussi.
Tous deux viendront, puisque je suis ici.

DARMIN.

Vous pensez donc que Madame Dorsise
Vous est toujours très-humblement soumise?

BLANFORD.

Et pourquoi non? si je garde ma foi,
Elle peut bien en faire autant pour moi.
Je n'ai pas eu comme vous la folie
De courtiser une franche étourdie.

DARMIN.

Il se pourra que j'en sois méprisé;
Et c'est à quoi tout homme est exposé.
Et j'avoûrai qu'en son humeur badine,
Elle est bien loin de sa sage cousine.

BLANFORD.

Mais de son cœur ainsi désemparé,
Que ferez-vous?

DARMIN.

Moi? rien: je me tairai,
En attendant qu'à Marseille se rendent
Les deux beautés de qui nos cœurs dépendent.
Fort à propos je vois venir vers nous
L'ami Mondor.

BLANFORD.

Notre ami! dites-vous?
Lui? notre ami?

DARMIN.

Sa tête est fort légère;
Mais dans le fond c'est un bon caractère.

BLANFORD.

Détrompez-vous, cher Darmin, soyez sûr
Que l'amitié veut un esprit plus mûr;
Allez, les fous n'aiment rien.

DARMIN.

Mais le sage
Aime-t-il tant?... Tirons quelque avantage
De ce fou-ci. Dans notre cas urgent,
On peut sans honte emprunter son argent.

SCENE

SCENE III.

BLANFORD, DARMIN, le chevalier MONDOR.

Le chevalier MONDOR.

Bon jour, très-chers; vous voilà donc en vie?
C'eſt fort bien fait, j'en ai l'ame ravie.
Bon jour! dis-moi, quel eſt ce bel enfant,
Que j'ai vu là dans cet appartement?
D'où vous vient-il? était-il du voyage?
Eſt-il grec, turc? eſt-il ton fils, ton page?
Qu'en faites-vous? Où ſoupez-vous ce ſoir?
A quels appas jetez-vous le mouchoir?
N'allez-vous pas vîte en poſte à Verſailles,
Faire aux commis des récits de batailles?
Dans ce pays avez-vous un patron?

BLANFORD.

Non.

Le chevalier MONDOR.

Quoi! tu n'as jamais fait ta cour?

BLANFORD.

Non.

J'ai fait ma cour ſur mer; et mes ſervices
Sont mes patrons, ſont mes ſeuls artifices;
Dans l'antichambre on ne m'a jamais vu.

Le chevalier MONDOR.

Tu n'as auſſi jamais rien obtenu.

BLANFORD.

Rien demandé. J'attends que l'œil du maître
Sache en ſon temps tout voir, tout reconnaître.

Le chevalier MONDOR.
Va, dans son temps ces nobles sentimens
A l'hôpital mènent tout droit les gens.
DARMIN.
Nous en sommes fort près; et notre gloire
N'a pas le sou.
Le chevalier MONDOR.
Je suis prêt à t'en croire.
DARMIN.
Cher Chevalier, il te faut avouer...
Le chevalier MONDOR.
En quatre mots je dois vous confier....
DARMIN.
Que notre ami vient de faire une perte,
Le chevalier MONDOR.
Que j'ai, mon cher, fait une découverte
DARMIN.
De tout le bien
Le chevalier MONDOR.
D'une honnête beauté,
DARMIN.
Que sur la mer
Le chevalier MONDOR.
A qui sans vanité,
DARMIN.
Il rapportait
Le chevalier MONDOR.
Après bien du mystère,
DARMIN.
Dans son vaisseau.
Le chevalier MONDOR.
J'ai le bonheur de plaire.

DARMIN.

C'eſt un malheur.

Le chevalier MONDOR.

C'eſt un plaiſir bien vif
De ſubjuguer ce ſcrupule exceſſif,
Cette pudeur ſi fière et ſi pure,
Ce précepteur, qui gronde la nature.
J'avais du goût pour la dame Burlet,
Pour ſa gaîté, ſon air bruſque et follet;
Mais c'eſt un goût plus léger qu'elle-même.

DARMIN.

J'en ſuis ravi.

Le chevalier MONDOR.

C'eſt la prude que j'aime.
Encouragé par la difficulté,
J'ai préſenté la pomme à la fierté.

DARMIN.

La prude enfin, dont votre ame eſt épriſe,
Cette beauté ſi fière?

Le chevalier MONDOR.

C'eſt Dorfiſe.

BLANFORD, *en riant.*

Dorfiſe.... ah... bon. Sais-tu bien devant qui
Tu parles là?

Le chevalier MONDOR.

Devant toi, mon ami.

BLANFORD.

Va, j'ai pitié de ton extravagance;
Cette beauté n'aura plus l'indulgence,
Je t'en réponds, de recevoir chez ſoi
Des chevaliers éventés comme toi.

Le chevalier MONDOR.

Si fait, mon cher: la femme la moins folle
Ne ſe plaint point lorſqu'un fou la cajole.

BLANFORD.

Cajolez moins, mon très-cher, apprenez
Qu'à ses vertus mes jours sont destinés,
Qu'elle est à moi, que sa juste tendresse
De m'épouser m'avait passé promesse,
Qu'elle m'attend pour m'unir à son sort.

Le chevalier MONDOR, *en riant.*

Le beau billet qu'a là l'ami Blanford!
(*à Darmin.*)
Il a, dis-tu, besoin dans sa détresse
D'autres billets payables en espèce.
Tiens, cher Darmin.
(*il veut lui donner un porte-feuille.*)

BLANFORD, *l'arrêtant.*

Non, gardez-vous-en bien.

DARMIN.

Quoi! vous voulez?...

BLANFORD.

De lui je ne veux rien.
Quand d'emprunter on fait la grâce insigne,
C'est à quelqu'un qu'on daigne en croire digne:
C'est d'un ami qu'on emprunte l'argent.

Le chevalier MONDOR.

Ne suis-je pas ton ami?

BLANFORD.

Non vraiment.
Plaisant ami, dont la frivole flamme,
S'il se pouvait, m'enlèverait ma femme;
Qui dès ce soir, avec vingt fainéans,
Va s'égayer à table à mes dépens!
Je les connais ces beaux amis du monde.

Le chevalier MONDOR.

Ce monde-là, que ton rare esprit fronde,

Crois-moi, vaut mieux que ta mauvaise humeur.
Adieu. Je vais, du meilleur de mon cœur,
Dans le moment chez la belle Dorfise,
Aux grands éclats rire de ta sottise.

(*il veut s'en aller.*)

BLANFORD, *l'arrêtant.*

Que dis-tu là? mon cher Darmin! comment?
Elle est ici, Dorfise?

Le chevalier MONDOR.

Assurément.

BLANFORD.

Ô juste Ciel!

Le chevalier MONDOR.

Eh bien, quelle merveille?

BLANFORD.

Dans sa maison?

Le chevalier MONDOR.

Oui, te dis-je, à Marseille.
Je l'ai trouvée à l'instant qui rentrait,
Et qui des champs avec hâte accourait.

BLANFORD, *à part.*

Pour me revoir! ô Ciel! je te rends grâce;
A ce seul trait tout mon malheur s'efface.
Entrons chez elle.

Le chevalier MONDOR.

Entrons, c'est fort bien dit;
Car plus on est de fous, et plus on rit.

BLANFORD. (*il va à la porte.*)

Heurtons.

Le chevalier MONDOR.

Frappons.

COLETTE, *en dedans de la maison.*

Qui va là?

BLANFORD.

Moi.

Le chevalier MONDOR.

Moi-même.

SCENE IV.

BLANFORD, DARMIN, COLETTE, le chevalier MONDOR.

COLETTE, *sortant de la maison.*

BLANFORD ! Darmin ! quelle surprise extrême ! Monsieur !

BLANFORD.

Colette !

COLETTE.

Hélas ! je vous ai cru
Noyé cent fois. Soyez le bien venu.

BLANFORD.

Le juste ciel, propice à ma tendresse,
M'a conservé pour revoir ta maîtresse.

COLETTE.

Elle sortait tout à l'instant d'ici.

DARMIN.

Et sa cousine ?

COLETTE.

Et sa cousine aussi.

BLANFORD.

Eh ! mais, de grâce, où donc est-elle allée ?
Où la trouver ?

COLETTE, *faisant une révérence de prude.*

Elle est à l'assemblée.

BLANFORD.

Quelle assemblée?

COLETTE.

Eh! vous ne savez rien?
Apprenez donc que vingt femmes de bien
Sont dans Marseille étroitement unies,
Pour corriger nos jeunes étourdies,
Pour réformer tout le train d'aujourd'hui,
Mettre à sa place un noble et digne ennui,
Et noblement par de sages cabales,
De leur prochain réprimer les scandales,
Et Dorsise est en tête du parti.

BLANFORD *à Darmin.*

Mais comment donc un si grand étourdi
Est-il souffert d'une beauté sévère?

DARMIN.

Chez une prude un étourdi peut plaire.

BLANFORD.

De l'assemblée où va-t-elle?

COLETTE.

On ne sait,
Faire du bien sourdement.

BLANFORD.

En secret!
C'est-là le comble. Eh! puis-je en sa demeure,
Pour lui parler, avoir aussi mon heure?

Le chevalier MONDOR.

Va, c'est à moi qu'il le faut demander;
Sans risquer rien je puis te l'accorder.
Tu la verras tout comme à l'ordinaire.

BLANFORD.

Reſpectez-la ; c'eſt ce qu'il vous faut faire ;
Et gardez-vous de la déſapprouver.

DARMIN.

Et ſa couſine, où peut-on la trouver ?
On m'avait dit qu'elles vivaient enſemble.

COLETTE.

Oui, mais leur goût rarement les aſſemble ;
Et la couſine, avec dix jeunes gens,
Et dix beautés, ſe donne du bon temps ;
Et d'une table, et propre, et bien ſervie,
Preſque toujours vole à la comédie.
Enſuite on danſe, ou l'on ſe met au jeu :
Toujours chez elle et grand'chère, et beau feu,
De longs ſoupers et des chanſons nouvelles,
Et des bons mots, encor plus plaiſans qu'elles ;
Glaces, liqueurs, vins vieux, gris, rouges, blancs,
Amas nouveaux de boîtes, de rubans,
Magots de Saxe, et riches bagatelles,
Qu'Hébert (*) invente à Paris pour les belles,
Le jour, la nuit, cent plaiſirs renaiſſans,
Et de médire à peine a-t-on le temps.

Le chevalier MONDOR.

Oui, notre ami, c'eſt ainſi qu'il faut vivre.

DARMIN.

Mais pour la voir, où faudra-t-il la ſuivre ?

COLETTE.

Par-tout, Monſieur, car du matin au ſoir,
Dès qu'elle ſort, elle court, veut tout voir.
Il lui faudrait que le ciel par miracle
Exprès pour elle aſſemblât un ſpectacle,

(*) Fameux marchand de curioſités.

Jeu,

Jeu, bal, toilette, et muſique et ſoupé;
Son cœur toujours eſt de tout occupé.
Vous la verrez, et ſa joyeuſe troupe
Fort tard chez elle, et vers l'heure où l'on ſoupe.

BLANFORD.

Si vous l'aimez, après ce que j'entends,
Moins qu'elle encor vous avez de bon ſens.
Peut-on chérir ce bruyant aſſemblage
De tous les goûts, qu'eut le ſexe en partage?
Il vous ſied bien, dans vos triſtes ſoupirs,
De ſuivre en pleurs le char de ſes plaiſirs,
Et d'étaler les regrets d'une dupe,
Qu'un fol amour dans ſa miſère occupe.

DARMIN.

Je crois encor, duſſé-je être en erreur,
Qu'on peut unir les plaiſirs et l'honneur:
Je crois auſſi, ſoit dit ſans vous déplaire,
Que femme prude, en ſa vertu ſévère,
Peut en public faire beaucoup de bien,
Mais en ſecret ſouvent ne valoir rien.

BLANFORD.

Eh bien, tantôt nous viendrons l'un et l'autre,
Et vous verrez mon choix, et moi le vôtre.

Le chevalier MONDOR.

Oui, revenez, et vous verrez, ma foi,
La place priſe.

BLANFORD.

Et par qui donc?

Le chevalier MONDOR.

Par moi.

BLANFORD.

Par toi!

Le chevalier MONDOR.

J'ai mis à profit ton abſence,
Et je n'ai pas à craindre ta préſence.
Va, tu verras... Adieu.

SCENE V.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

Ça' penſez-vous
Que d'un tel homme on puiſſe être jaloux?

DARMIN.

Le ridicule, et la bonne fortune,
Vont bien enſemble, et la choſe eſt commune.

BLANFORD.

Quoi? vous penſez....

DARMIN.

Oui, ces femmes de bien
Aiment par fois les grands diſeurs de rien.
Mais permettez que j'aille un peu moi-même
Chercher mon ſort et ſavoir ſi l'on m'aime.

(*il ſort.*)

BLANFORD *ſeul.*

Oui, hâtez-vous d'être congédié.
Hom! le pauvre homme! il me fait grand pitié.
Que je te loue, ô deſtin favorable,
Qui me fais prendre une femme eſtimable!
Que dans mes maux je bénis mon retour!
Que ma raiſon augmente mon amour!
Oh! je fuirai, je l'ai mis dans ma tête,
Le monde entier pour une femme honnête.

C'eſt trop long-temps courir, craindre, eſpérer:
Voilà le port où je veux demeurer.
Près d'un tel bien qu'eſt-ce que tout le reſte?
Le monde eſt fou, ridicule, ou funeſte;
Ai-je grand tort d'en être l'ennemi?
Non, dans ce monde il n'eſt pas un ami;
Perſonne au fond à nous ne s'intéreſſe;
On eſt aimé, mais c'eſt de ſa maîtreſſe:
Tout le ſecret eſt de ſavoir choiſir.
Une coquette eſt un vrai monſtre à fuir;
Mais une femme, et tendre, et belle, et ſage,
De la nature eſt le plus digne ouvrage.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, Madame BURLET, le chevalier MONDOR.

DORFISE.

ADOUCISSEZ, Monsieur le Chevalier,
De vos discours l'excès trop familier :
La pureté de mes chastes oreilles
Ne peut souffrir des libertés pareilles.

Le chevalier MONDOR, *en riant.*

Vous les aimez pourtant ces libertés ;
Vous me grondez ; mais vous les écoutez ;
Et vous n'avez, comme je puis comprendre,
Cheveux si courts, que pour les mieux entendre.

DORFISE.

Encore !

Mme BURLET.

Eh bien, je suis de son côté ;
Vous affectez trop de sévérité.
La liberté n'est pas toujours licence.
On peut, je crois, entendre avec décence
De la gaîté les innocens éclats,
Ou bien sembler ne les entendre pas.
Votre vertu, toujours un peu farouche,
Veut nous fermer et l'oreille et la bouche.

DORFISE.

Oui, l'une et l'autre ; et fermez, croyez-moi,
Votre maison à tous ceux que j'y voi.

Je vous l'ai dit, ils vous perdront, cousine.
Comment souffrir leur troupe libertine,
Le beau Cléon qui, brillant sans esprit,
Rit des bons mots qu'il prétend avoir dit ?
Damon qui fait pour vingt beautés qu'il aime,
Vingt madrigaux plus fades que lui-même ?
Et ce Robin parlant toujours de lui ?
Et ce pédant portant par-tout l'ennui ?
Et mon cousin, qui....

Le chevalier MONDOR.

C'en est trop, Madame;
Chacun son tour; et si votre belle ame
Parle du monde avec tant de bonté,
J'aurai du moins autant de charité.
Je veux ici vous tracer de mon style
En quatre mots un portrait de la ville,
A commencer par.....

DORFISE.

Ah! n'en faites rien:
Il n'appartient qu'aux personnes de bien
De châtier, de gourmander le vice.
C'est à mes yeux une horrible injustice
Qu'un libertin satirise aujourd'hui
D'autres mondains moins vicieux que lui.
Lorsque j'en veux à l'humaine nature,
C'est zèle, honneur et vertu toute pure,
Dégoût du monde. Ah Dieu! que je le hais,
Ce monde infame!

Mme BURLET.

Il a quelques attraits.

DORFISE.

Pour vous, hélas! et pour votre ruine.

Mme BURLET.

N'en a-t-il point un peu pour vous, cousine?
Haïssez-vous ce monde?

DORFISE.

Horriblement.

Le chevalier MONDOR.

Tous les plaisirs?

DORFISE.

Epouvantablement.

Mme BURLET.

Le jeu? le bal?

Le chevalier MONDOR.

La musique? la table?

DORFISE.

Ce sont, ma chère, inventions du diable.

Mme BURLET.

Mais la parure et les ajustemens?
Vous m'avoûrez.....

DORFISE.

Ah! quels vains ornemens!
Si vous saviez à quel point je regrette
Tous les instans perdus à ma toilette!
Je fuis toujours le plaisir de me voir;
Mon œil blessé craint l'aspect d'un miroir.

Mme BURLET.

Mais cependant ma sévère Dorfise,
Vous me semblez bien coiffée et bien mise.

DORFISE.

Bien?

Le chevalier MONDOR.

Du grand bien.

DORFISE.

Avec simplicité.

Le chevalier MONDOR.

Mais avec goût.

Mme BURLET.

Votre sage beauté,
Quoi qu'elle en dise, est fort aise de plaire.

DORFISE.

Moi? juste Ciel!

Mme BURLET.

Parle-moi sans mystère.
Je crois, ma foi, que ta sévérité
A quelque goût pour ce jeune éventé.
Il n'est pas mal fait.

(*en montrant Mondor.*)

Le chevalier MONDOR.

Ah!

Mme BURLET.

C'est un jeune homme
Fort beau, fort riche.

Le chevalier MONDOR.

Ah!

DORFISE.

Ce discours m'assomme.
Vous proposez l'abomination!
Un beau jeune homme est mon aversion;
Un beau jeune homme! ah! fi!

Le chevalier MONDOR.

Ma foi, Madame,
Pour vous et moi j'en suis fâché dans l'ame.
Mais ce Blanford, qui revient sans vaisseau,
Est-il si riche, et si jeune, et si beau?

DORFISE.

Il est ici? quoi, Blanford?

Le chevalier MONDOR.

Oui, sans doute.

COLETTE, *en entrant avec précipitation.*

Hélas! je viens pour vous apprendre....

DORFISE *à Colette à l'oreille.*

Ecoute.

Mme BURLET.

Comment?

DORFISE *au chevalier Mondor.*

Depuis qu'il prit de moi congé,
De ses défauts je l'ai cru corrigé,
Je l'ai cru mort.

Le chevalier MONDOR.

Il vit; et le corsaire
Veut me couler à fond, et croit vous plaire.

DORFISE, *en se retournant vers Colette.*

Colette, hélas!

COLETTE.

Hélas!

DORFISE.

Ah, Chevalier,
Pourriez-vous point sur mer le renvoyer?

Le chevalier MONDOR.

De tout mon cœur.

Mme BURLET.

Sait-on quelque nouvelle
De ce Darmin, son ami si fidelle?
Viendra-t-il point?

Le chevalier MONDOR.

Il est venu; Blanford
L'a raccroché dans je ne sais quel port.
Ils ont sur mer donné, je crois, bataille,
Et sont ici n'ayant ni sou ni maille.

Mais avec lui Blanford a ramené
Un petit Grec plus joli, mieux tourné...

DORFISE.

Eh, oui, vraiment. Je penſe tout à l'heure
Que je l'ai vu tout près de ma demeure :
De grands yeux noirs ?

Le chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE.

Doux, tendres, touchans ?
Un teint de roſe ?

Le chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE, *en s'animant un peu plus.*

Des cheveux, des dents,
L'air noble, fin ?

Le chevalier MONDOR.

C'eſt une créature
Qu'à ſon plaiſir façonna la nature.

DORFISE.

S'il a des mœurs, s'il eſt ſage, bien né,
Je veux par vous qu'il me ſoit amené...
Quoi qu'il ſoit jeune.

Mme BURLET.

Et moi, je veux ſur l'heure,
Que de Darmin l'on cherche la demeure.
Allez, la Fleur, trouvez-le, et lui portez
Trois cents louis, que je crois bien comptés ;
(*elle donne une bourſe à la Fleur qui eſt derrière elle.*)
Et qu'à ſouper Blanford et lui ſe rendent.
Depuis long-temps tous nos amis l'attendent,
Et moi plus qu'eux. Je n'ai jamais connu
De naturel plus doux, plus ingénu :

J'aime sur-tout sa complaisance aimable,
Et sa vertu liante et sociable.

DORFISE.

Eh bien, Blanford n'est pas de cette humeur;
Il est si sérieux!

Le chevalier MONDOR.

Si plein d'aigreur!

DORFISE.

Oui, si jaloux..

Le chevalier MONDOR, *interrompant brusquement.*

Caustique.

DORFISE.

Il est...

Le chevalier MONDOR.

Sans doute.

DORFISE.

Laissez-moi donc parler; il est....

Le chevalier MONDOR.

J'écoute.

DORFISE.

Il est enfin fort dangereux pour moi.

Mme BURLET.

On dit qu'il a très-bien servi le roi,
Qu'il s'est sur mer distingué dans la guerre.

DORFISE.

Oui, mais qu'il est incommode sur terre! (*)

Le chevalier MONDOR.

Il est encore....

(*) Il y a dans l'anglais: Vous m'avouerez qu'il a une belle physionomie, un air mâle; oui, il ressemble à un Sarrazin peint sur l'enseigne d'un cabaret, il a du courage comme le bourreau, il tuera un homme qui aura les mains liées, et il n'a que de la cruauté; ce qui ne ressemble pas plus au courage que la médisance continuelle ne ressemble à de l'esprit.

DORFISE.

Oui.

Le chevalier MONDOR.

Ces marins d'ailleurs
Ont presque tous de si vilaines mœurs.

DORFISE.

Oui.

Mme BURLET.

Mais on dit qu'autrefois vos promesses
De quelque espoir ont flatté ses tendresses ?

DORFISE.

Depuis ce temps j'ai par excès d'ennui
Quitté le monde, à commencer par lui :
Le monde et lui me rendent si craintive.

SCENE II.

DORFISE, Mme BURLET, le chevalier MONDOR, COLETTE.

COLETTE.

MADAME !

DORFISE.

Eh bien ?

COLETTE.

Monsieur Blanford arrive.

DORFISE.

Ciel !....

Mme BURLET.

Darmin est avec lui ?

COLETTE.

Madame, oui.

Mme BURLET.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

DORFISE.

Et moi, je sens une douleur profonde;
Je me retire, et je veux fuir le monde.

Le chevalier MONDOR.

Avec moi donc?

DORFISE.

Non, s'il vous plaît, sans vous.

(*elle sort.*)

SCENE III.

Mme BURLET, BLANFORD, DARMIN, le chevalier MONDOR, ADINE.

DARMIN *à Mme Burlet.*

MADAME, enfin, souffrez qu'à vos genoux...

Mme BURLET, *courant au-devant de Darmin.*

Mon cher Darmin, venez, j'ai fait partie
D'aller au bal après la comédie;
Nous causerons; mon carrosse est là-bas.
(*à Blanford.*)
Et vous, rigris, y viendrez-vous?

BLANFORD.

Non pas.
Je viens ici pour chose sérieuse.
Allez, courez, troupe folle et joyeuse,
Faites semblant d'avoir bien du plaisir,
Fatiguez bien votre inquiet loisir.
(*au jeune Adine.*)
Et nous, jeune homme, allons trouver Dorsise.

(*Mme Burlet sort avec le chevalier et Darmin, qui lui donnent chacun la main, et Blanford continue.*)

SCENE IV.

BLANFORD, ADINE, COLETTE.

BLANFORD.

Voyons une ame au seul devoir soumise,
Qui pour moi seul, par un sage retour,
Renonce au monde en faveur de l'amour;
Et qui sait joindre à cette ardeur flatteuse
Une vertu modeste et scrupuleuse.
Méritez bien de lui plaire.

ADINE.

Avec soin
De sa vertu je veux être témoin;
En la voyant je puis beaucoup m'instruire.

BLANFORD.

C'est très-bien dit; je prétends vous conduire.
En vous voyant du monde abandonné,
Je trouve un fils que le sort m'a donné.
Sans vous aimer on ne peut vous connaître.
Vous êtes né trop flexible peut-être;
Rien ne sera plus utile pour vous
Que de hanter un esprit sage et doux,
Dont le commerce en votre ame affermisse
L'honnêteté, l'amour de la justice,
Sans vous ôter certain charme flatteur,
Que je sens bien qui manque à mon humeur.
Une beauté, qui n'a rien de frivole,
Est pour votre âge une excellente école;
L'esprit s'y forme, on y règle son cœur;
Sa maison est le temple de l'honneur.

ADINE.

Eh bien, allons avec vous dans ce temple:
Mais je suivrai bien mal son rare exemple,
Soyez-en sûr.

BLANFORD.

Et pourquoi?

ADINE.

J'aurais pu
Auprès de vous mieux goûter la vertu;
Quoique la forme en soit un peu sévère,
Le fond m'en charme, et vous m'avez su plaire;
Mais pour Dorfise....

BLANFORD, *en allant à la porte de Dorfise.*

Ah! c'est trop se flatter
Que de vouloir tout d'un coup l'imiter;
Mais croyez-moi, si l'honneur vous domine,
Voyez Dorfise, et fuyez sa cousine.

(*il veut entrer.*)

COLETTE *sortant de la maison, et refermant la porte.*
(*il heurte.*)

On n'entre point, Monsieur.

BLANFORD.

Moi!

COLETTE.

Non.

BLANFORD.

Comment?
Moi refusé?

COLETTE.

Dans son appartement
Pour quelque temps Madame est en retraite.

BLANFORD.

J'admire fort cette vertu parfaite;
Mais j'entrerai.

COLETTE.

Mais, Monsieur, écoutez.

BLANFORD.

Sans écouter, entrons vîte.

(*il entre.*)

COLETTE.

Arrêtez.

ADINE.

Hélas! suivons, et voyons quelle issue
Aura pour moi cette étrange entrevue.

SCENE V.

COLETTE *seule.*

Il va la voir, il va découvrir tout.
Je meurs de peur; ma maîtresse est à bout.
Ah! ma maîtresse, avoir eu le courage
De stipuler ce secret mariage!
De vous donner au caissier Bartolin!
Eh, que dira notre public malin?
Oh, que la femme est d'une étrange espèce!
Et l'homme aussi... Quel excès de faiblesse!
Madame est folle, avec son air malin;
Elle se trompe, et trompe son prochain,
Passe son temps, après mille méprises,
A réparer avec art ses sottises.
Le goût l'emporte, et puis on voudrait bien
Ménager tout, et l'on ne garde rien.
Maudit retour, et maudite aventure!
Comment Blanford prendra-t-il son injure?
Dans la maison voici donc trois maris;
Deux sont promis, et l'autre est, je crois, pris;
Femme en tel cas ne sait auquel entendre.

SCENE VI.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

MADAME, eh bien, quel parti faut-il prendre?

DORFISE.

Va, ne crains rien, on sait l'art d'éblouir,
De différer pour se faire chérir.
L'homme se mène aisément; ses faiblesses
Font notre force, et servent nos adresses.
On s'est tiré de pas plus dangereux.
J'ai fait finir cet entretien fâcheux.
Adroitement je fais à la campagne
Courir notre homme (et le ciel l'accompagne!)
Chez Bartolin son ancien confident,
Qui pourra bien lui compter quelque argent.
J'aurai du temps, il suffit.

COLETTE.

Ah! le diable
Vous fit signer ce contrat détestable!
Qui, vous, Madame, avoir un Bartolin!

DORFISE.

Eh, mon enfant! le diable est bien malin.
Ce gros caissier m'a tant persécutée.
Le cœur se gagne; on tente, on est tentée.
Tu sais qu'un jour on nous dit que Blanford
Ne viendrait plus.

COLETTE.

Parce qu'il était mort.

Je

DORFISE.

Je me voyais sans appui, sans richesse,
Faible sur-tout; car tout vient de faiblesse.
L'étoile est forte, et c'est souvent le lot
De la beauté, d'épouser un magot.
Mon cœur était à des épreuves rudes.

COLETTE.

Il est des temps dangereux pour les prudes.
Mais à l'amour devant sacrifier,
Vous auriez dû prendre le chevalier:
Il est joli.

DORFISE.

Je voulais du mystère:
Je n'aime pas d'ailleurs son caractère;
Je le ménage, il est mon complaisant,
Mon émissaire, et c'est lui qui répand,
Par son babil et sa folie utile,
Les bruits qu'il faut qu'on sème par la ville.

COLETTE.

Mais Bartolin est si vilain.

DORFISE.

Oui, mais...

COLETTE.

Et son esprit n'a guère plus d'attraits.

DORFISE.

Oui, mais....

COLETTE.

Quoi, mais?

DORFISE.

Le destin, le caprice,
Mon triste état, quelque peu d'avarice,
L'occasion, je... je me résignai,
Je devins folle; en un mot je signai.

Du bon Blanford je gardais la cassette.
D'un peu d'argent mon amitié discrète
Fit quelques dons par charité pour lui.
Eh, qui croyait que Blanford aujourd'hui,
Après deux ans gardant sa vieille flamme,
Viendrait chercher sa cassette et sa femme?

COLETTE.

Chacun disait ici qu'il était mort;
Il ne l'est point; lui seul est dans son tort.

DORFISE, *reprenant l'air de prude.*

Ah! puisqu'il vit, je lui rendrai sans peine
Tous ses bijoux, hélas! qu'il les reprenne:
Mais Bartolin, qui les croyait à moi,
Me les garda, les prit de bonne foi,
Les croit à lui, les conserve, les aime,
En est jaloux autant que de moi-même.

COLETTE.

Je le crois bien.

DORFISE.

Maris, vertu, bijoux,
J'ai dans l'esprit de vous accorder tous.

SCENE VII.

Le chevalier MONDOR, ADINE, DORFISE.

Le chevalier MONDOR.

Chasserons nous ce rival plein de gloire,
Qui me méprise, et s'en fait tant accroire?

ADINE, *arrivant dans le fond à pas lents, tandis que le chevalier entrait brusquement.*

Ecoutons bien.

Le chevalier MONDOR.

Il faut me rendre heureux;
Il faut punir son air avantageux.
Je suis à vous, avec plaisir je laisse
Au vieux Darmin sa petite maîtresse.
A le troubler on n'a que de l'ennui;
On perd sa peine à se moquer de lui.
C'est ce Blanford, c'est sa vertu sévère,
Sa gravité, qu'il faut qu'on désespère.
Il croit qu'on doit ne lui refuser rien,
Par la raison qu'il est homme de bien.
Ces gens de bien me mettent à la gêne.
Ils vous feront périr d'ennui, ma reine.

DORFISE, *d'un air modeste et sévère, après avoir regardé Adine.*

Vous vous moquez! j'ai pour Monsieur Blanford
Un vrai respect, et je l'estime fort.

Le chevalier MONDOR.

Il est de ceux qu'on estime et qu'on berne,
Est-il pas vrai?

ADINE *à part.*

Que ceci me consterne!
Elle est constante, elle a de la vertu!
Tout me confond; elle aime; ah, qui l'eût cru!

DORFISE.

Que dit-il là?

ADINE *à part.*

Quoi! Dorfise est fidelle?
Et pour combler mon malheur, elle est belle.

DORFISE *au chevalier, après avoir regardé Adine.*

Il dit que je suis belle.

Le chevalier MONDOR.

Il n'a pas tort.

Mais il commence à m'importuner fort.
Allez, l'enfant, j'ai des secrets à dire
A cette dame.

ADINE.

Hélas ! je me retire.

DORFISE *au chevalier.*

Vous vous moquez.

(*à Adine.*)

Restez, restez ici.

(*au chevalier.*)

Osez-vous bien le renvoyer ainsi ?

(*à Adine.*)

Approchez-vous : peu s'en faut qu'il ne pleure :
L'aimable enfant ! je prétends qu'il demeure.
Avec Blanford il est chez moi venu :
Dès ce moment son naturel m'a plu.

Le chevalier MONDOR.

Eh ! laissez-là son naturel, Madame.
De ce Blanford vous haïssez la flamme ;
Vous m'avez dit qu'il est brutal, jaloux.

DORFISE *fièrement.*

Je n'ai rien dit.

(*à Adine.*)

Çà, quel âge avez-vous ?

ADINE.

J'ai dix-huit ans.

DORFISE.

Cette tendre jeunesse
A grand besoin du frein de la sagesse.
L'exemple entraîne ; et le vice est charmant ;
L'occasion s'offre si fréquemment !
Un seul coup d'œil perd de si belles ames !
Défiez-vous de vous-même, et des femmes ;

Prenez bien garde au souffle empoisonneur,
Qui des vertus flétrit l'aimable fleur.

Le chevalier MONDOR.

Que sa fleur soit, ou ne soit pas flétrie,
Mêlez-vous moins de sa fleur, je vous prie;
Et m'écoutez.

DORFISE.

Mon Dieu! point de courroux;
Son innocence a des charmes si doux!

Le chevalier MONDOR.

C'est un enfant.

DORFISE *s'approchant d'Adine.*

Çà, dites-moi, jeune homme,
D'où vous venez, et comment on vous nomme?

ADINE.

J'ai nom Adine; en Gréce je suis né;
Avec Darmin Blanford m'a ramené.

DORFISE.

Qu'il a bien fait!

Le chevalier MONDOR.

Quelle humeur curieuse!
Quoi! je vous peins mon ardeur amoureuse,
Et vous parlez encore à cet enfant?
Vous m'oubliez pour lui.

DORFISE *doucement.*

Paix, imprudent.

SCENE VIII.

DORFISE, le chevalier MONDOR, ADINE, COLETTE.

COLETTE.

MADAME!

DORFISE.

Eh bien?

COLETTE.

Vous êtes attendue
A l'assemblée.

DORFISE.

Oui, jy serai rendue
Dans peu de temps.

Le chevalier MONDOR.

Quel message ennuyeux!
Quand nous serons assemblés tous les deux,
Nous casserons pour jamais, je vous prie,
Ces rendez-vous de fade pruderie,
Ces comités, ces conspirations
Contre les goûts, contre les passions.
Il vous sied mal jeune encor, belle et fraîche,
D'aller crier d'un ton de pigrièche,
Contre les ris, les jeux et les amours,
De blasphémer ces dieux de vos beaux jours.
Dans des réduits peuplés de vieilles ombres,
Que vous voyez, dans leurs cabales sombres,
Se lamenter, sans gosier et sans dents,
Dans leurs tombeaux, des plaisirs des vivans.
Je vais, je vais de ces sempiternelles
Tout de ce pas égayer les cervelles,
Et leur donnant à toutes leur paquet,
Par cent bons mots étouffer leur caquet.

DORFISE.

Gardez-vous bien d'aller me compromettre,
Cher chevalier, je ne puis le permettre.
N'allez point là.

Le chevalier MONDOR.

Mais j'y cours à l'instant,
Vous annoncer.

(*il sort.*)

DORFISE.

Ah quel extravagant!
(*au jeune Adine.*)
Allez, mon fils, gardez-vous, à votre âge,
D'un pareil fou; soyez discret et sage.
Mes complimens à Blanford.... l'œil touchant!

ADINE, *se retournant.*

Quoi?

DORFISE.

Le beau teint! l'air ingénu, charmant!
Et vertueux!... Je veux que par la suite
Dans mon loisir vous me rendiez visite.

ADINE.

Je vous ferai ma cour assidument.
Adieu, Madame.

DORFISE.

Adieu, mon bel enfant.

ADINE.

Hélas! j'éprouve un embarras extrême.
Le trahit-on? je l'ignore, mais j'aime.

SCENE IX.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE *revenant, conduisant de l'œil Adine qui la regarde.*

J'AIME, dit-il; quel mot! Ce beau garçon?
Déjà pour moi sent de la passion?
Il parle seul, me regarde, s'arrête;
Et je crains fort d'avoir tourné sa tête.

COLETTE.

Avec tendresse il lorgne vos appas.

DORFISE.

Est-ce ma faute? ah! je n'y consens pas.

COLETTE.

Je le crois bien: le péril est trop proche;
Du bon Blanford je crains pour vous l'approche;
Je crains sur-tout le courroux impoli
De Bartolin.

DORFISE, *en soupirant.*

Que ce turc est joli!
Le crois-tu turc? crois-tu qu'un infidelle
Ait l'air si doux, la figure si belle?
Je crois pour moi qu'il se convertira.

COLETTE.

Je crois pour moi que dès qu'on apprendra
Qu'à Bartolin vous êtes mariée,
Votre vertu sera fort décriée:
Ce petit turc de peu vous servira;
Terriblement Blanford éclatera.

DORFISE.

Va, ne crains rien.

COLETTE.

COLETTE.

J'ai dans votre prudence
Depuis long-temps entière confiance :
Mais Bartolin eſt un brutal jaloux ;
Et c'eſt bien pis, Madame, il eſt époux.
Le cas eſt triſte, il a peu de ſemblables.
Ces deux rivaux ſeraient fort intraitables.

DORFISE.

Je prétends bien les éviter tous deux.
J'aime la paix, c'eſt l'objet de mes vœux,
C'eſt mon devoir ; il faut en conſcience
Prévoir le mal, fuir toute violence,
Et prévenir le mal qui ſurviendrait,
Si mon état trop tôt ſe découvrait.
J'ai des amis, gens de bien, de mérite.

COLETTE.

Prenez conſeil d'eux.

DORFISE.

Ah, oui, prenons vîte.

COLETTE.

Eh bien, de qui ?

DORFISE.

Mais de cet étranger,
De ce petit.... là.... tu m'y fais ſonger.

COLETTE.

Lui, des conſeils ? lui, Madame, à ſon âge ?
Sans barbe encore ?

DORFISE.

Il me paraît fort ſage,
Et s'il eſt tel, il le faut écouter.
Les jeunes gens ſont bons à conſulter ;
Il me pourrait procurer des lumières
Qui donneraient du jour à mes affaires.

Et tu sens bien qu'il faut parler d'abord
Au jeune ami du bon Monsieur Blanford.

COLETTE.

Oui, lui parler paraît fort nécessaire.

DORFISE, *tendrement et d'un air embarrassé.*

Et comme à table on parle mieux d'affaire,
Conviendrait-il qu'avec discrétion
Il vînt dîner avec moi?

COLETTE.

Tout de bon!
Vous, qui craignez si fort la médisance?

DORFISE, *d'un air fier.*

Je ne crains rien; je fais comme je pense:
Quand on a fait sa réputation,
On est tranquille à l'abri de son nom.
Tout le parti prend en main notre cause,
Crie avec nous.

COLETTE.

Oui, mais le monde cause.

DORFISE.

Eh bien, cédons à ce monde méchant,
Sacrifions un dîner innocent,
N'aiguisons point leur langue libertine.
Je ne veux plus parler au jeune Adine:
Je ne veux point le revoir.... Cependant
Que peut-on dire, après tout, d'un enfant?
A la sagesse ajoutons l'apparence,
Le décorum, l'exacte bienséance.
De ma cousine il faut prendre le nom,
Et le prier de sa part....

COLETTE.

Pourquoi non?
C'est très-bien dit; une femme mondaine

N'a rien à perdre ; on peut, ſans être en peine,
Deſſous ſon nom mettre dix billets doux,
Autant d'amans, autant de rendez-vous.
Quand on la cite, on n'offenſe perſonne ;
Nul n'en rougit, et nul ne s'en étonne :
Mais par haſard, quand des dames de bien
Font une chute, il faut la cacher bien.

DORFISE.

Des chutes ! moi ! Je n'ai dans cette affaire,
Grâces au ciel, nul reproche à me faire.
J'ai ſigné ; mais je ne ſuis point enfin
Abſolument Madame Bartolin.
On a des droits ; et c'eſt tout : et peut-être
On va bientôt ſe délivrer d'un maître.
J'ai dans ma tête un deſſein très-prudent.
Si ce beau turc a pour moi du penchant,
C'en eſt aſſez ; tout ira bien s'il m'aime.
Je ſuis encor maîtreſſe de moi-même ;
Heureuſement, je puis tout terminer.
Va-t-en prier ce jeune homme à dîner.
Eſt-ce un grand mal que d'avoir à ſa table
Avec décence un jeune homme eſtimable,
Un cœur tout neuf, un air frais et vermeil,
Et qui nous peut donner un bon conſeil ?

COLETTE.

Un bon conſeil ! ah rien n'eſt plus louable :
Accompliſſons cette œuvre charitable.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Est-ce point lui? Que je suis inquiète!
On frappe, il vient. Colette, holà! Colette;
C'est lui, c'est lui.

COLETTE.

Non, c'est le chevalier,
Que loin d'ici je viens de renvoyer;
Cet étourdi, qui court, saute, semille,
Sort, rentre, va, vient, rit, parle, fretille;
Il veut dîner tête à tête avec vous;
Je l'ai chassé d'un air entre aigre et doux.

DORFISE.

A ma cousine il faut qu'on le renvoie.
Ah! que je hais leur insipide joie!
Que leur babil est un trouble importun!
Chassez-les-moi.

COLETTE.

Chut, chut, j'entends quelqu'un.

DORFISE.

Ah! c'est mon grec.

COLETTE.

Oui, c'est lui, ce me semble.

SCENE II.

DORFISE, ADINE.

DORFISE.

ENTREZ, Monsieur, bon jour, Monsieur... je tremble.
Asseyez-vous....

ADINE.

Je suis tout interdit....
Pardonnez-moi, Madame, on m'avait dit
Qu'une autre...

DORFISE, *tendrement.*

Eh bien, c'est moi, qui suis cette autre.
Rassurez-vous; quelle peur est la vôtre;
Avec Blanford ma cousine aujourd'hui
Dîne dehors: tenez-moi lieu de lui.
(*elle le fait asseoir.*)

ADINE.

Ah, qui pourrait en tenir lieu, Madame?
Est-il un feu comparable à sa flamme?
Et quel mortel égalerait son cœur
En grandeur d'ame, en amour, en valeur?

DORFISE.

Vous en parlez, mon fils, avec grand zèle;
Votre amitié paraît vive et fidelle:
J'admire en vous un si beau naturel.

ADINE.

C'est un penchant bien doux, mais bien cruel.

DORFISE.

Que dites-vous? La charmante jeunesse
Doit éprouver une honnête tendresse:

Par de saints nœuds il faut qu'on soit lié ;
Et la vertu n'est rien sans l'amitié.

ADINE.

Ah ! s'il est vrai qu'un naturel sensible
De la vertu soit la marque infaillible,
J'ose vous dire ici sans vanité
Que je me pique un peu de probité.

DORFISE.

Mon bel enfant, je me crois destinée
A cultiver une ame si bien née.
Plus d'une femme a cherché vainement
Un ami tendre, aussi vif que prudent,
Qui possédât les grâces du jeune âge,
Sans en avoir l'empressement volage ;
Et je me trompe, à votre air tendre et doux,
Ou tout cela paraît uni dans vous.
Par quel bonheur une telle merveille
Se trouve-t-elle aujourd'hui dans Marseille ?
(*elle approche son fauteuil.*)

ADINE.

J'étais en Gréce, et le brave Blanford
En ce pays me passa sur son bord.
Je vous l'ai dit deux fois.

DORFISE.

Une troisième
A mon oreille est un plaisir extrême.
Mais, dites-moi pourquoi ce front charmant
Et si français est coiffé d'un turban ?
Seriez-vous turc ?

ADINE.

La Gréce est ma patrie.

DORFISE.

Qui l'aurait cru ? la Gréce est en Turquie ?

Que votre accent, que ce ton grec eſt doux!
Que je voudrais parler grec avec vous!
Que vous avez la mine aimable et vive
D'un vrai français, et ſa grâce naïve!
Que la nature entre nous ſe méprit
Quand par malheur un grec elle vous fit!
Que je bénis, Monſieur, la Providence
Qui vous a fait aborder en Provence!

ADINE.

Hélas! j'y ſuis, et c'eſt pour mon malheur.

DORFISE.

Vous, malheureux!

ADINE.

Je le ſuis par mon cœur.

DORFISE.

Ah! c'eſt le cœur qui fait tout dans le monde;
Le bien, le mal, ſur le cœur tout ſe fonde;
Et c'eſt auſſi ce qui fait mon tourment.
Vous avez donc pris quelque engagement?

ADINE.

Eh, oui, Madame. Une femme intrigante
A déſolé ma jeuneſſe imprudente;
Comme ſon teint, ſon cœur eſt plein de fard!
Elle eſt hardie, et pourtant pleine d'art;
Et j'ai ſenti d'autant plus ſes malices.
Que la vertu ſert de maſque à ſes vices.
Ah! que je ſouffre, et qu'il me ſemble dur
Qu'un cœur ſi faux gouverne un cœur trop pur!

DORFISE.

Voyez la maſque! une femme infidelle!
Puniſſons-là, mon fils: çà, quelle eſt-elle?
De quel pays? quel eſt ſon rang? ſon nom?

ADINE.

Ah ! je ne puis le dire.

DORFISE.

Comment donc ?
Vous poſſédez auſſi l'art de vous taire !
Ah ! vous avez tous les talens de plaire.
Jeune et diſcret ! je vais moi m'expliquer.
Si quelque jour, pour vous bien dépiquer
De la guenon qui fit votre conquête,
On vous offrait une perſonne honnête,
Riche, eſtimée, et ſur-tout poſſédant
Un cœur tout neuf, mais ſolide et conſtant,
Tel qu'il en eſt très-peu dans la Turquie,
Et moins encor, je crois, dans ma patrie ;
Que diriez-vous ? que vous en ſemblerait ?

ADINE.

Mais.... ; je dirais que l'on me tromperait.

DORFISE.

Ah ! c'eſt trop loin pouſſer la défiance :
Ayez, mon fils, un peu plus d'aſſurance.

ADINE.

Pardonnez-moi ; mais les cœurs malheureux,
Vous le ſavez, ſont un peu ſoupçonneux.

DORFISE.

Eh, quels ſoupçons avez-vous, par exemple,
Quand je vous parle, et que je vous contemple ?

ADINE.

J'ai des ſoupçons que vous avez deſſein
De m'éprouver.

DORFISE, *en s'écriant.*

Ah le petit malin !
Qu'il eſt ruſé ſous cet air d'innocence !
C'eſt l'amour même au ſortir de l'enfance.

Allez-vous-en : le danger eſt trop grand ;
Je ne veux plus vous voir abſolument.

ADINE.

Vous me chaſſez ; il faut que je vous quitte.

DORFISE.

C'eſt obéir à mon ordre un peu vîte.
Là, revenez. Mon eſtime eſt au point
Que contre vous je ne me fâche point.
N'abuſez pas de mon eſtime extrême.

ADINE.

Vous eſtimez Monſieur Blanford de même :
Eſtime-t-on deux hommes à la fois?

DORFISE.

Oh! non, jamais ; et les aimables lois
De la raiſon, de la tendreſſe ſage,
Font qu'on ſuccède, et non pas qu'on partage.
Vous apprendrez à vivre auprès de moi.

ADINE.

J'apprends beaucoup par tout ce que je voi.

DORFISE.

Lorſque le ciel, mon fils, forme une belle,
Il fait d'abord un homme exprès pour elle ;
Nous le cherchons long-temps avec raiſon.
On fait vingt choix avant d'en faire un bon ;
On ſuit une ombre ; au haſard on s'éprouve ;
Toujours on cherche, et rarement on trouve :
L'inſtinct ſecret vole après le vrai bien....
(*vivement et tendrement.*)
Quand on vous trouve, il ne faut chercher rien.

ADINE.

Si vous ſaviez ce que j'ai l'honneur d'être,
Vous changeriez d'opinion peut-être.

DORFISE.

Eh! point du tout.

ADINE.

Peu digne de vos soins,
Connu de vous, vous m'estimeriez moins,
Et nous serions attrapés l'un et l'autre.

DORFISE

Attrapés ! vous ! quelle idée est la vôtre ?
Mon bel enfant, je prétends... Ah ! pourquoi
Venir sitôt m'interrompre ? ... Eh, c'est toi !

SCENE III.

COLETTE, DORFISE, ADINE.

COLETTE, *avec empressement.*

TRÈS-IMPORTUNE, et très-triste de l'être ;
Mais un quidam, plus importun peut-être,
S'en va venir ; c'est Monsieur Bartolin.

DORFISE.

Le prétendu ? je l'attendais demain ;
Il m'a trompée, il revient, le barbare !

COLETTE.

Le contre-temps est encor plus bizarre.
Ce chevalier, le roi des étourdis,
Méconnaissant le patron du logis,
Cause avec lui, plaisante, s'évertue,
Et le retient malgré lui dans la rue.

DORFISE.

Tant mieux, ô Ciel !

COLETTE.

Point, Madame ; tant pis ;
Car l'indiscret, comme je vous le dis,
Ne sachant pas quel est le personnage,
Crie hautement, lui riant au visage,

Que nul chez vous n'entrera d'aujourd'hui,
Que tout le monde eſt exclus comme lui ;
Que Bartolin n'eſt rien qu'un trouble-fête,
Et qu'à préſent, dans un doux tête à tête,
Madame au fond de ſon appartement,
Loin du grand monde, eſt vertueuſement.
Le Bartolin, que le dépit tranſporte,
Prétend qu'il va faire enfoncer la porte.
Le chevalier, toujours d'un ton railleur,
Crève de rire, et l'autre de douleur.

DORFISE.

Et moi de crainte. Ah ! Colette, que faire ?
Où nous fourrer ?

ADINE.

Quel eſt donc ce myſtère ?

DORFISE.

Ce myſtère eſt que vous êtes perdu,
Que je ſuis morte. Eh ! Colette, où vas-tu ?

ADINE.

Que deviendrai-je ?

DORFISE *à Colette.*

Ecoute, toi, demeure.
Quel temps il prend ! revenir à cette heure !
(*à Adine.*)
Dans ce réduit cachez-vous tout le ſoir,
Vous trouverez un ample manteau noir,
Fourrez-vous-y. Mon Dieu ! c'eſt lui ſans doute.

ADINE, *allant dans le cabinet.*

Hélas ! voilà ce que l'amour me coûte !

DORFISE.

Ce pauvre enfant, qu'il m'aime !

COLETTE.

Eh ! taiſez-vous.
On vient ; hélas ! c'eſt le futur époux.

SCENE IV.

BARTOLIN, DORFISE, COLETTE.

DORFISE, *allant au-devant de Bartolin.*

Mon cher Monſieur, le ciel vous accompagne!...
Vous revenez bien tard de la campagne!...
Vous m'avez fait un ſi grand déplaiſir
Que je ſuis prête à m'en évanouir.

BARTOLIN.

Le chevalier diſait tout au contraire.

DORFISE.

Tout ce qu'il dit eſt faux; je ſuis ſincère;
Il faut me croire; il m'aime à la fureur;
Il eſt au vif piqué de ma rigueur;
Son vain caquet m'étourdit et m'aſſomme;
Et je ne veux jamais revoir cet homme.

BARTOLIN.

Mais cependant de bon ſens il parlait.

DORFISE.

Ne croyez rien de tout ce qu'il diſait.

BARTOLIN.

Soit, mais il faut, pour finir nos affaires,
Prendre en ce lieu les choſes néceſſaires.

DORFISE, *d'un ton careſſant.*

Que faites-vous? arrêtez-vous; holà!
N'entrez donc point dans ce cabinet-là.

BARTOLIN.

Comment? pourquoi?

DORFISE, *après avoir rêvé.*

Du même eſprit pouſſée,
J'ai comme vous, eu, mon cher, en penſée....

De mettre ici nos papiers en état....
J'ai fait venir notre vieil avocat....
Nous consultions; une grande faibleſſe
L'a pris ſoudain.

BARTOLIN.

C'eſt excès de vieilleſſe.

COLETTE.

On va donner au bon petit vieillard
Un....

BARTOLIN.

Oui, j'entends.

DORFISE.

On l'a mis à l'écart;
De mon ſirop il a pris une doſe,
Et maintenant je penſe qu'il repoſe.

BARTOLIN.

Il ne repoſe point, car je l'entends
Qui marche encore, et touſſe là-dedans.

COLETTE.

Eh bien, faut-il, lorſqu'un avocat touſſe,
L'importuner?

BARTOLIN.

Tout cela me courrouce;
Je veux entrer.

(*il entre dans le cabinet.*)

DORFISE.

O Ciel! fais donc ſi bien
Qu'il cherche tout ſans pouvoir trouver rien.
Hélas! qu'entends-je? on s'écrie, il dit: tue;
Mon avocat eſt mort, je ſuis perdue.
Où ſuis-je? hélas! de quel côté courir?
Dans quel couvent m'aller enſevelir?
Où me noyer?

BARTOLIN, *revenant et tenant Adine par le bras.*

Ah, ah! notre future,
Vos avocats sont d'aimable figure!
Dans le barreau vous choisissez très-bien.
Venez, venez, notre vieux praticien,
D'ici sans bruit il vous faut disparaître,
Et vous irez plaider par la fenêtre;
Allons, et vîte.

DORFISE.

Ecoutez-moi; pardon,
Mon cher mari.

ADINE.

Lui, son mari!

BARTOLIN *à Adine.*

Fripon!
Il faut d'abord commencer ma vengeance,
Par l'étriller à ses yeux d'importance.

ADINE.

Hélas! Monsieur, je tombe à vos genoux,
Je ne saurais mériter ce courroux.
Vous me plaindrez si je me fais connaître;
Je ne suis point ce que je peux paraître.

BARTOLIN.

Tu me parais un vaurien, mon ami,
Fort dangereux, et tu seras puni.
Viens çà, viens çà!

ADINE.

Ciel! au secours, à l'aide!
De grâce! hélas!

DORFISE.

La rage le possède.
A mon secours, tous mes voisins!

BARTOLIN.

Tais-toi.

DORFISE, COLETTE, ADINE.

A mon secours !

BARTOLIN, *emmenant Adine.*

Allons, sors de chez moi.

SCENE V.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Il va tuer ce pauvre enfant, Colette!
En quel état cet accident me jette!
Il me tûra moi-même.

COLETTE.

Le malin
Vous fit signer avec ce Bartolin.

DORFISE, *en criant.*

Ah, l'indigne homme! ah! comment s'en défaire?
Va-t-en chercher, Colette, un commissaire;
Va l'accuser.

COLETTE.

De quoi?

DORFISE.

De tout.

COLETTE.

Fort bien.
Où courez-vous?

DORFISE.

Hélas! je n'en sais rien.

SCENE VI.

Mme BURLET, DORFISE, COLETTE.

Mme BURLET.

EH bien, qu'eſt-ce, couſine?

DORFISE.

Ah ma couſine!

Mme BURLET.

Il ſemblerait que l'on vous aſſaſſine,
Ou qu'on vous vole, ou qu'on vous bat un peu...
Ou qu'au logis vous avez mis le feu.
Mon Dieu! quels cris! quel bruit! quel train, ma chère!

DORFISE.

Couſine, hélas! apprenez mon affaire;
Mais gardez-moi le ſecret pour jamais.

Mme BURLET, *toujours gaîment et avec vivacité.*

Je n'ai pas l'air de garder des ſecrets;
Je ſuis pourtant diſcrète comme une autre.
Couſine, eh bien, quelle affaire eſt la vôtre?

DORFISE.

Mon affaire eſt terrible; c'eſt d'abord
Que je ſuis....

Mme BURLET.

Quoi?

DORFISE.

Fiancée.

Mme BURLET.

A Blanford?
Eh bien, tant mieux, c'eſt bien fait; et j'approuve
Cet hymen-là, ſi le bonheur s'y trouve.
Je veux danſer à votre noce.

DORFISE.

DORFISE.

Hélas!
Ce Bartolin, qui jure tant là-bas,
Qui de ſes cris ſcandaliſe le monde,
C'eſt le futur.

Mme BURLET.

Eh bien, tant pis! je fronde
Ce mariage avec cet homme-là;
Mais s'il eſt fait, le public s'y fera.
Eſt-il mari tout-à-fait?

DORFISE, *d'un ton modeſte.*

Pas encore;
C'eſt un ſecret que tout le monde ignore:
Notre contrat eſt dreſſé dès long-temps.

Mme BURLET.

Fais-moi caſſer ce contrat.

DORFISE.

Les méchans
Vont tous parler. Je ſuis... je ſuis outrée.
Ce maudit homme ici m'a rencontrée
Avec un jeune turc, qui s'enfermait
En tout honneur dedans ce cabinet.

Mme BURLET.

En tout honneur! là, là, ta prud'hommie
S'eſt donc enfin quelque peu démentie?

DORFISE.

Oh point du tout! c'eſt un petit faux pas,
Une faibleſſe, et c'eſt la ſeule, hélas!

Mme BURLET.

Bon! une faute eſt quelquefois utile;
Ce faux pas-là t'adoucira la bile;
Tu ſeras moins ſévère.

DORFISE.

Ah! tirez-moi,
Sévère ou non, du gouffre où je me voi;
Délivrez-moi des langues médisantes,
De Bartolin, de ses mains violentes;
Et délivrez de ces périls pressans
Mon sage ami, qui n'a pas dix-huit ans.
(*en élevant la voix et en pleurant.*)
Ah! voilà l'homme au contrat.

SCENE VII.

BARTOLIN, DORFISE, Mme BURLET.

Mme BURLET *à Bartolin.*

Quel vacarme!
Quoi! pour un rien votre esprit se gendarme?
Faut-il ainsi sur un petit soupçon
Faire pleurer ses amis?

BARTOLIN.

Ah! pardon.
Je l'avoûrai, je suis honteux, Mesdames,
D'avoir conçu de ces soupçons infames;
Mais l'apparence enfin dut m'alarmer.
En vérité, pouvais-je présumer
Que ce jeune homme, à ma vue abusée,
Fût une fille en garçon déguisée? (*)

(*) Dans la pièce anglaise le mari prend les tetons de cette fille déguisée en garçon: Bon, dit-il, c'était moi qui allais être cocu, et c'est ma femme qui va l'être.
On peut juger s'il eût été décent de traduire exactement la pièce que les Comédiens comptaient jouer alors.

DORFISE *à part.*

En voici bien d'une autre.

Mme BURLET.

Tout de bon?

Madame a pris fille pour un garçon?

BARTOLIN.

La pauvre enfant eſt encor toute en larmes:
En vérité, j'ai pitié de ſes charmes.
Mais pourquoi donc ne me pas avertir
De ce qu'elle eſt? pourquoi prendre plaiſir
A m'éprouver, à me mettre en colère?

DORFISE, *à part.*

Oh! oh! le drôle a-t-il pu ſi bien faire,
Qu'à Bartolin il ait perſuadé
Qu'il était fille, et ſe ſoit évadé?
Le tour eſt bon. Mon Dieu, l'enfant aimable!
(*à Bartolin.*)
Que l'amour a d'eſprit! Homme haïſſable,
Eh bien, méchant, réponds, oſeras-tu
Faire un affront encore à la vertu?
La pauvre fille, avec pleine aſſurance,
Me confiait ſon aimable innocence;
Madame ſait avec combien d'ardeur
Je me chargeais du ſoin de ſon honneur.
Il te faudrait une franche coquette,
Je te l'avoue, et je te la ſouhaite.
J'éclaterai, je me perds, je le ſai;
Mais mon contrat ſera, ma, foi caſſé.

BARTOLIN.

Je ſais qu'il faut qu'en cas pareil on crie.
(*à Dorfiſe.*)
Mais criez donc un peu moins, je vous prie.

(*à Mme Burlet.*)

Accordons-nous.... Et vous, par charité,
Que tout ceci ne ſoit point éventé.
J'ai cent raiſons pour cacher ce myſtère.

DORFISE *à Mme Burlet.*

Vous me ſauvez, ſi vous ſavez vous taire;
N'en parlez pas au bon Monſieur Blanford.

Mme BURLET.

Moi? volontiers.

BARTOLIN.

Vous m'obligerez fort.

SCENE VIII.

DORFISE, Mme BURLET, BARTOLIN, COLETTE.

COLETTE.

BLANFORD eſt là qui dit qu'il faut qu'il monte.

DORFISE.

O contre-temps, qui toujours me démonte!
(*à Bartolin.*)
Laiſſez-moi ſeule, allez le recevoir.

BARTOLIN.

Mais....

DORFISE.

Mais après ce que l'on vient de voir,
Après l'éclat d'une telle injuſtice,
Il vous ſied bien de montrer du caprice.
Obéiſſez, faites-vous cet effort.

SCENE IX.

DORFISE, Mme BURLET.

Mme BURLET.

En vérité, je me réjouis fort
De voir qu'ainsi la chose soit tournée.
Du prétendu la visière est bornée.
Je m'étonnais, ma cousine, entre nous,
Que ta cervelle eût choisi cet époux;
Mais ce cas-ci me surprend davantage.
Prendre pour fille un garçon! à son âge!
Ah! les maris seront toujours bernés,
Jaloux et sots, et conduits par le nez.

DORFISE.

Je n'entends rien, Madame, à ce langage;
Je n'avais pas mérité cet outrage.
Quoi, vous pensez qu'un jeune homme en effet
Se soit caché là, dans ce cabinet?

Mme BURLET.

Assurément, je le pense, ma chère.

DORFISE.

Quand mon mari vous a dit le contraire?

Mme BURLET.

Apparemment que ton mari futur
A cru la chose, et n'a pas l'œil bien sûr:
N'avez-vous pas ici conté vous-même
Qu'un beau garçon....

DORFISE.

L'extravagance extrême!
Qui? moi? jamais; moi, je vous aurais dit...

A ce point-là j'aurais perdu l'esprit ?
Ah ! ma cousine, écoutez, prenez garde ;
Quand follement la langue se hasarde
A débiter des discours médisans,
Calomnieux, inventés, outrageans,
On s'en repent bien souvent dans la vie.

Mme BURLET.

Il est bon là ! moi je te calomnie ?

DORFISE.

Assurément, et je vous jure ici . . .

Mme BURLET.

Ne jure pas.

DORFISE.

Si fait, je jure.

Mme BURLET.

Eh fi !
Va, mon enfant, de toute cette histoire
Je ne croirai que ce qu'il faudra croire.
Prends un mari, deux même si tu veux,
Et trompe-les, bien ou mal, tous les deux ;
Fais-moi passer des garçons pour des filles ;
Avec cela gouverne vingt familles,
Et donne-toi pour personne de bien ;
Tiens, tout cela ne m'embarrasse en rien.
J'admire fort ta sagesse profonde :
Tu mets ta gloire à tromper tout le monde ;
Je mets la mienne à m'en bien divertir ;
Et sans tromper, je vis pour mon plaisir.
Adieu, mon cœur, ma mondaine faiblesse
Baise les mains à ta haute sagesse.

SCENE X.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

La folle va me décrier par-tout.
Ah! mon honneur, mon esprit sont à bout.
A mes dépens les libertins vont rire.
Je vois Dorfise un plastron de satire.
Mon nom, niché dans cent couplets malins,
Aux chansonniers va fournir des refrains.
Monsieur Blanford croira la médisance;
L'autre futur en va prendre vengeance.
Comment plâtrer ce scandale affligeant?
En un seul jour deux époux, un amant!
Ah que de trouble, et que d'inquiétude!
Qu'il faut souffrir quand on veut être prude!
Et que sans craindre, et sans affecter rien,
Il vaudrait mieux être femme de bien!
Allons; un jour nous tâcherons de l'être.

COLETTE.

Allons; tâchons du moins de le paraître.
C'est bien assez, quand on fait ce qu'on peut.
N'est pas toujours femme de bien qui veut.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

SANS doute on a conjuré ma ruine.
Si je pouvais revoir ce jeune Adine !
Il eſt ſi doux, ſi ſage, ſi diſcret!
Il me dirait ce qu'on dit, ce qu'on fait:
On pourrait prendre avec lui des meſures
Qui rendraient bien mes affaires plus ſûres.
Hélas! que faire?

COLETTE.

Eh bien, il le faut voir,
Honnêtement lui parler.

DORFISE.

Vers le ſoir.
Chère Colette, ah, s'il ſe pouvait faire
Qu'un bon ſuccès couronnât ce myſtère!
Si je pouvais conſerver prudemment
Toute ma gloire, et garder mon amant!
Hélas! qu'au moins un des deux me demeure.

COLETTE.

Un d'eux ſuffit.

DORFISE.

Mais as-tu tout-à-l'heure
Recommandé qu'ici le chevalier
Avec grand bruit vînt en particulier?

COLETTE

COLETTE.

Il va venir; il eſt toujours le même,
Et prêt à tout; car il croit qu'il vous aime.

DORFISE.

Il peut m'aider; le ſage en ſes deſſeins
Se ſert des fous pour aller à ſes fins.

SCENE II.

DORFISE, le chevalier MONDOR, COLETTE.

DORFISE.

VENEZ, venez; j'ai deux mots à vous dire.

Le chevalier MONDOR.

Je ſuis ſoumis, Madame, à votre empire;
Votre captif, et votre chevalier.
Faut-il pour vous batailler, ferrailler?
Malgré votre ame à mes déſirs revêche,
Me voilà prêt, parlez, je me dépêche.

DORFISE.

Eſt-il bien vrai que j'ai ſu vous charmer?
Et m'aimez-vous, là, comme il faut aimer?

Le chevalier MONDOR.

Oui, mais ceſſez d'être ſi reſpectable.
La beauté plaît, mais je la veux traitable.
Trop de vertu ſert à faire enrager;
Et mon plaiſir c'eſt de vous corriger.

DORFISE.

Que penſez-vous de notre jeune Adine?

Le chevalier MONDOR.

Moi! rien: je ſuis raſſuré par ſa mine.
Hercule et Mars n'ont jamais à trente ans
Pu redouter des Adonis enfans.

DORFISE.

Vous me plaisez par cette confiance;
Vous en aurez la juste récompense.
Peut-être on dit qu'en un secret lien
Je suis entrée: il faut n'en croire rien.
De cent amans lorgnée et fatiguée,
Vous seul enfin, vous m'avez subjuguée.

Le chevalier MONDOR.

Je m'en doutais.

DORFISE.

Je veux, par de saints nœuds,
Vous rendre sage, et, qui plus est, heureux.

Le chevalier MONDOR.

Heureux! allons, c'est assez; la sagesse
Ne me va pas; mais notre bonheur presse.

DORFISE.

D'abord j'exige un service de vous.

Le chevalier MONDOR.

Fort bien, parlez tout franc à votre époux.

DORFISE.

Il faut ce soir, mon très-cher, faire en sorte
Que la cohue aille ailleurs qu'à ma porte;
Que ce Blanford, si fier et si chagrin,
Et ma cousine, et son fat de Darmin,
Et leurs parens, et leur folle sequelle,
De tout le soir ne troublent ma cervelle.
Puis à minuit un notaire sera
Dans mon alcove, et notre hymen fera:
Vous y viendrez par une fausse porte,
Mais point avant.

Le chevalier MONDOR.

Le plaisir me transporte.
Du sieur Blanford que je me moquerai!

Qu'il fera sot! que je l'atterrerai!
Que de brocards!

DORFISE.

Au moins sous ma fenêtre
Avant minuit gardez-vous de paraître.
Allez-vous-en, partez, soyez discret.

Le chevalier MONDOR.

Ah, si Blanford savait ce grand secret!

DORFISE.

Mon Dieu! sortez, on pourrait nous surprendre.

Le chevalier MONDOR.

Adieu, ma femme.

DORFISE.

Adieu.

Le chevalier MONDOR.

Je vais attendre
L'heure de voir, par un charmant retour,
La pruderie immolée à l'amour.

SCENE III.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

A vos desseins je ne puis rien comprendre,
C'est une énigme.

DORFISE.

Eh bien, tu vas l'entendre.
J'ai fait promettre à ce beau chevalier
De taire tout; il va tout publier.
C'en est assez; sa voix me justifie.
Blanford croira que tout est calomnie;

Il ne verra rien de la vérité ;
Ce jour au moins, je suis en sureté ;
Et dès demain, si le succès couronne
Mes bons desseins, je ne craindrai personne.

COLETTE.

Vous m'enchantez, mais vous m'épouvantez ;
Ces piéges-là sont-ils bien ajustés ?
Craignez-vous point de vous laisser surprendre
Dans les filets que vos mains savent tendre ?
Prenez-y garde.

DORFISE.

Hélas ! Colette ! hélas !
Qu'un seul faux pas entraîne de faux pas !
De faute en faute on se fourvoie, on glisse,
On se raccroche, on tombe au précipice ;
La tête tourne ; on ne sait où l'on va.
Mais j'ai toujours le jeune Adine là.
Pour l'obtenir, et pour que tout s'accorde,
Il reste encore à mon arc une corde.
Le chevalier à minuit croit venir,
Mon jeune amant le saura prévenir.
Il faut qu'il vienne à neuf heures, Colette ;
Entends-tu bien ?

COLETTE.

Vous serez satisfaite.

DORFISE.

On le croit fille, à son air, à son ton,
A son menton doux, lisse et sans coton.
Dis-lui qu'en fille il est bon qu'il s'habille,
Que décemment il s'introduise en fille.

COLETTE.

Puisse le ciel bénir vos bons desseins !

DORFISE.

Cet enfant-là calmerait mes chagrins;
Mais le grand point, c'eſt que l'on imagine
Que tout le mal vient de notre couſine;
C'eſt que Blanford ſoit par lui convaincu
Qu'Adine ici pour un autre eſt venu;
Qu'il ſoit toujours dupe de l'apparence.

COLETTE.

Oh! qu'il eſt bon à tromper! car il penſe
Tout le mal d'elle, et de vous tout le bien.
Il croit tout voir bien clair, et ne voit rien.
J'ai confirmé que c'eſt notre rieuſe
Qui du jeune homme eſt tombée amoureuſe.

DORFISE.

Ah! c'eſt mentir tant ſoit peu, j'en conviens;
C'eſt un grand mal; mais il produit un bien.

SCENE IV.

BLANFORD, DORFISE.

BLANFORD.

O Mœurs! ô temps! corruption maudite!
Elle s'eſt fait rendre déjà viſite
Par cet enfant ſimple, ingénu, charmant;
Elle voulait en faire ſon amant;
Elle employait l'art des ſubtiles trames
De ces filets, où l'amour prend les ames.
Hom! la coquette!

DORFISE.

Ecoutez; après tout,
Je ne crois pas qu'elle ait juſques au bout

Osé pousser cette tendre aventure;
Je ne veux point lui faire cette injure;
Il ne faut pas mal penser du prochain.
Mais on était, me semble, en fort bon train.
Vous connaissez nos coquettes de France?

BLANFORD.

Tant!

DORFISE.

Un jeune homme, avec l'air d'innocence,
Paraît à peine; on vous le court par-tout.

BLANFORD.

Oui, la vertu plaît au vice sur-tout.
Mais dites-moi comment vous pouvez faire
Pour supporter gens d'un tel caractère?

DORFISE.

Je prends la chose assez patiemment.
Ce n'est pas tout.

BLANFORD.

Comment donc?

DORFISE.

Oh! vraiment,
Vous allez bien apprendre une autre histoire;
Ces étourdis prétendent faire accroire
Qu'en tapinois j'ai, moi, de mon côté,
De cet enfant convoité la beauté.

BLANFORD.

Vous?

DORFISE.

Moi; l'on dit que je veux le séduire!

BLANFORD.

Je suis charmé; voilà bien de quoi rire.
Qui, vous?

DORFISE.

Moi-même, et que ce beau garçon...

BLANFORD.

Bien inventé ; le tour me ſemble bon.

DORFISE.

Plus qu'on ne penſe : on m'en donne bien d'autres !
Si vous ſaviez quels malheurs ſont les nôtres !
On dit encor que je dois me lier
En mariage au fou de chevalier,
Cette nuit même.

BLANFORD.

Ah, ma chère Dorfiſe !
Plus contre vous la calomnie épuiſe
L'acier tranchant de ſes traits empeſtés,
Et plus mon cœur, épris de vos beautés,
Saura défendre une vertu ſi pure.

DORFISE.

Vous vous trompez bien fort, je vous le jure.

BLANFORD.

Non : croyez-moi, je m'y connais un peu ;
Et j'aurais mis ces quatre doigts au feu,
J'aurais juré qu'aujourd'hui la couſine
Aurait lorgné notre petit Adine.
Pour être honnête, il faut de la raiſon ;
Quand on eſt fou, le cœur n'eſt jamais bon ;
Et la vertu n'eſt que le bon ſens même.
Je plains Darmin, je l'eſtime, je l'aime ;
Mais il eſt fait pour être un peu moqué :
C'eſt malgré moi qu'il s'était embarqué
Sur un vaiſſeau ſi frêle et ſi fragile.

SCENE V.

BLANFORD, DORFISE, DARMIN, Mme BURLET.

Mme BURLET.

Quoi! toujours noir, sombre, pétri de bile,
Moralisant, grondant dans ton dépit
Le genre humain, qui l'ignore, ou s'en rit?
Vertueux fou, finis tes soliloques.
Suis-moi: je viens d'acheter vingt breloques;
J'en ai pour toi. Viens chez le chevalier;
Il nous attend, il doit nous fêtoyer.
J'ai demandé quelque peu de musique,
Pour dérider ton front mélancolique.
Après cela, te prenant par la main,
Nous danserons jusques au lendemain.
(*à Dorfise.*)
Tu danseras, Madame la sucrée.

DORFISE.

Modérez-vous, cervelle évaporée;
Un tel propos ne peut me convenir;
Et de tantôt il faut vous souvenir.

Mme BURLET.

Bon! laisse-là ton tantôt; tout s'oublie.
Point de mémoire est ma philosophie.

DORFISE *à Blanford.*

Vous l'entendez, vous voyez si j'ai tort.
Adieu, Monsieur, le scandale est trop fort.
Je me retire.

BLANFORD.

Eh, demeurez, Madame!

DORFISE.

Non: voyez-vous? tout cela perce l'ame.
L'honneur...

Mme BURLET.

Mon Dieu! parle-nous moins d'honneur,
Et sois honnête.

(*Dorfise sort.*)

DARMIN *à Mme Burlet.*

Elle a de la douleur.
L'ami Blanford sait déjà quelque chose.

Mme BURLET.

Oh, comme il faut que tout le monde cause!
Darmin et moi nous n'en avons dit rien;
Nous nous taisions.

BLANFORD.

Vraiment, je le crois bien.
Oseriez-vous me faire confidence
De tels excès, de telle extravagance?

DARMIN.

Non, ce serait vous navrer de douleur.

Mme BURLET.

Nous connaissons trop bien ta belle humeur,
Sans en vouloir épaissir les nuages,
En te bridant le nez de tes outrages.

BLANFORD.

Mourez de honte, allez, et cachez-vous.

Mme BURLET.

Comment? pourquoi? fallait-il, entre nous,
Venir troubler le repos de ta vie,
Couvrir tout haut Dorfise d'infamie,
Et présenter aux railleurs dangereux

De ton affront le plaiſir ſcandaleux ?
Tiens ; je ſuis vive, et franche et familière,
Mais je ſuis bonne, et jamais tracaſſière.
Je te verrais par ton ami trompé,
Et comme il faut par ta femme dupé,
Je t'entendrais chanſonner par la ville,
J'aurais cent fois chanté ton vaudeville,
Que rien par moi tu n'apprendrais jamais.
J'ai deux grands buts, le plaiſir et la paix.
Je fuis, je hais, preſque autant que je m'aime,
Les faux rapports, et les vrais, tout de même.
Vivons pour nous ; va, bien ſot eſt celui
Qui fait ſon mal des ſottiſes d'autrui.

BLANFORD.

Et ce n'eſt pas d'autrui, tête légère,
Dont il s'agit, c'eſt votre propre affaire ;
C'eſt vous.

Mme BURLET.

Moi ?

BLANFORD.

Vous, qui ſans reſpecter rien.
Avez ſéduit un jeune homme de bien ;
Vous, qui voulez mettre encor ſur Dorſiſe
Cette effroyable et honteuſe ſottiſe.

Mme BURLET.

Le trait eſt bon ; je ne m'attendais pas,
Je te l'avoue, à de pareils éclats.
Quoi ! c'eſt donc moi, qui tantôt....

BLANFORD.

Oui, vous-même.

Mme BURLET.

Avec Adine ?...

BLANFORD.

Oui.

Mme BURLET.

C'eſt donc moi qui l'aime?

BLANFORD.

Aſſurément.

Mme BURLET.

Qui dans mon cabinet

L'avais caché?

BLANFORD.

Certes, le fait eſt net.

Mme BURLET.

Fort bien! voilà de très-belles penſées;
Je les admire; elles ſont fort ſenſées.
Ma foi, tu joins, mon cher homme entêté,
Le ridicule avec la probité.
Il me paraît que ta triſte cervelle
De dom Quichotte a ſuivi le modèle;
Très-honnête homme, inſtruit, brave, ſavant,
Mais dans un point toujours extravagant.
Garde-toi bien de devenir plus ſage;
On y perdrait; ce ſerait grand dommage:
L'extravagance a ſon mérite. Adieu.
Venez, Darmin.

SCENE VI.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

NON, demeurez, morbleu?
J'ai votre honneur à cœur, et j'en enrage.
Il faut quitter cette fourbe volage,
De ſes filets retirer votre foi,
La mépriſer, ou bien rompre avec moi.

DARMIN.

Le choix eſt triſte ; et mon cœur vous confeſſe
Qu'il aime fort ſon ami, ſa maîtreſſe.
Mais ſe peut-il que votre eſprit chagrin
Juge toujours ſi mal du cœur humain?
Voyez-vous pas qu'une femme hardie
Tiſſut le fil de cette perfidie.
Qu'elle vous trompe, et de ſon propre affront
Veut à vos yeux flétrir un autre front?

BLANFORD.

Voyez-vous pas, homme à cervelle creuſe,
Qu'une inſenſée, et fauſſe, et ſcandaleuſe,
Vous a choiſi pour être ſon plaſtron;
Que vous gobez comme un ſot l'hameçon;
Qu'elle veut voir juſqu'où ſa tyrannie
Peut s'exercer ſur votre plat génie?

DARMIN.

Tout plat qu'il eſt, daignez interroger
Le ſeul témoin par qui l'on peut juger.
J'ai fait venir ici le jeune Adine,
Il vous dira le fait.

BLANFORD.

Bon, je devine
Que la friponne aura par ſon caquet
Très-bien fifflé ſon jeune perroquet.
Qu'il vienne un peu, qu'il vienne me ſéduire!
Je ne croirai rien de ce qu'il va dire.
Je vois de loin, je vois que vous cherchez,
Avec le jeu de cent reſſorts cachés,
A dénigrer, à perdre ma maîtreſſe,
Pour me donner je ne ſais quelle nièce,
Dont vous m'avez tant vanté les attraits;
Mais touchez-là, j'y renonce à jamais.

DARMIN.

Soit, mais je plains votre excès d'imprudence.
D'une perfide essuyer l'inconstance,
N'est pas sans doute un cas bien affligeant ;
Mais c'est un mal de perdre son argent.
C'est-là le point. Bartolin, ce brave homme,
A-t-il enfin restitué la somme ?

BLANFORD.

Que vous importe ?

DARMIN.

Ah ! pardon, je croyais
Qu'il m'importait : j'ai tort, je me trompais.
Adine vient ; pour moi je me retire ;
Par lui du moins tâchez de vous instruire.
Si c'est de lui que vous vous défiez,
Vous avez tort plus que vous ne croyez ;
C'est un cœur noble, et vous pourrez connaître
Qu'il n'était pas ce qu'il a pu paraître.

SCENE VII.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

OUAIS ! les voilà fortement acharnés
A me vouloir conduire par le nez.
Oh que Dorfise est bien d'une autre espèce !
Elle se tait, en proie à sa tristesse,
Sans affecter un air trop empressé,
Trop confiant, et trop embarrassé ;
Elle me fuit, elle est dans sa retraite ;
Et c'est ainsi que l'innocence est faite.

Or çà, jeune homme, avec ſincérité,
De point en point dites la vérité:
Vous m'êtes cher, et la belle nature
Paraît en vous incorruptible et pure.
Mes vœux ne vont qu'à vous rendre parfait;
N'abuſez point de ce penchant ſecret.
Si vous m'aimez, ſongez bien, je vous prie,
Qu'il s'agit là du bonheur de ma vie.

ADINE.

Oui, je vous aime, oui, oui, je vous promets
Que je ne veux vous abuſer jamais.

BLANFORD.

J'en ſuis charmé. Mais dites-moi, de grâce,
Ce qui s'eſt fait, et tout ce qui ſe paſſe.

ADINE.

D'abord Dorſiſe...

BLANFORD.

Halte-là, mon mignon,
C'eſt ſa couſine; avouez-le-moi.

ADINE.

Non.

BLANFORD.

Eh bien, voyons.

ADINE.

Dorſiſe à ſa toilette
M'a fait venir par la porte ſecrette.

BLANFORD.

Mais ce n'eſt pas pour Dorſiſe.

ADINE.

Si fait.

BLANFORD.

C'eſt de la part de Madame Burlet.

ADINE.

Eh non, Monſieur; je vous dis que Dorſiſe
S'était pour moi de bienveillance épriſe.

BLANFORD.

Petit fripon!

ADINE.

L'excès de ſes bontés
Etait tout neuf à mes ſens agités.
Un tel amour n'eſt pas fait pour me plaire.
Je ne ſentais qu'une juſte colère;
Je m'indignais, Monſieur, avec raiſon,
Et de ſa flamme et de ſa trahiſon;
Et je diſais que ſi j'étais comme elle,
Aſſurément je ſerais plus fidelle.

BLANFORD.

Ah le pendard! comme on a préparé
De ſes diſcours le poiſon trop ſucré!
Eh bien, après?

ADINE.

Eh bien, ſon éloquence
Déjà prenait un peu de véhémence.
Soudain, Monſieur, elle jette un grand cri:
On heurte, on entre, et c'était ſon mari.

BLANFORD.

Son mari? bon! quels ſots contes j'écoute!
C'était ce fou de chevalier ſans doute.

ADINE.

Oh non, c'était un véritable époux;
Car il était bien brutal, bien jaloux;
Il menaçait d'aſſaſſiner ſa femme;
Il la nommait fauſſe, perfide, infame.
Il prétendait me tuer auſſi, moi,
Sans que je fuſſe hélas! trop bien pourquoi.

Il m'a fallu conjurer sa furie
A deux genoux de me sauver la vie :
J'en tremble encor de peur.

BLANFORD.

Eh le poltron !
Et ce mari, voyons quel est son nom ?

ADINE.

Oh ! je l'ignore.

BLANFORD.

Oh, la bonne imposture !
Çà, peignez-moi, s'il se peut, sa figure.

ADINE.

Mais il me semble, autant que l'a permis
L'horrible effroi qui troublait mes esprits,
Que c'est un homme à fort méchante mine,
Gros, court, basset, nez camard, large échine,
Le dos en voûte, un teint jaune et tanné,
Un sourcil gris, un œil de vrai damné.

BLANFORD.

Le beau portrait ! qui puis-je y reconnaître ?
Jaune, tanné, gris, gros, court, qui peut-ce être ?
En vérité, vous vous moquez de moi.

ADINE.

Eprouvez donc, Monsieur, ma bonne foi.
Je vous apprends que la même personne
Ce soir chez elle un rendez-vous me donne.

BLANFORD.

Un rendez-vous chez Madame Burlet ?

ADINE.

Eh non ; jamais ne serez-vous au fait ?

BLANFORD.

Quoi, chez Madame ?

ADINE.

ADINE.

Oui.

BLANFORD.

Chez elle?

ADINE.

Oui, vous dis-je.

BLANFORD.

Que cette intrigue, et m'étonne et m'afflige!
Un rendez-vous? Dorfise, vous, ce soir?

ADINE.

Si vous voulez, vous y pourrez me voir,
Ce même soir sous un habit de fille,
Qu'elle m'envoie, et duquel je m'habille.
Par l'huis secret je dois être introduit
Chez cet objet, dont l'amour vous séduit,
Chez cet objet si fidelle et si sage.

BLANFORD.

Ceci commence à me remplir de rage;
Et j'aperçois d'un ou d'autre côté
Toute l'horreur de la déloyauté.
Ne mens-tu point?

ADINE.

Mon ame mal connue
Pour vous, Monsieur, se sent trop prévenue
Pour s'écarter de la sincérité.
Votre cœur noble aime la vérité,
Je l'aime en vous, et je lui suis fidelle.

BLANFORD.

Ah le flatteur!

ADINE.

Doutez-vous de mon zèle?

BLANFORD.

Ouf.....

SCENE VIII.

BLANFORD, ADINE, le chevalier MONDOR.

Le chevalier MONDOR.

ALLONS donc; peux-tu faire languir
Nos conviés, et l'heure du plaisir?
Tu n'eus jamais, dans ta mélancolie,
Plus de besoin de bonne compagnie.
Console-toi; tes affaires vont mal;
Tu n'es pas fait pour être mon rival.
Je t'ai bien dit que j'aurais la victoire;
Je l'ai, mon cher, et sans beaucoup de gloire.

BLANFORD.

Que penses-tu m'apprendre?

Le chevalier MONDOR.

Oh, presque rien:
Nous épousons ta maîtresse.

BLANFORD.

Ah fort bien!
Nous le savions.

Le chevalier MONDOR.

Quoi, tu sais qu'un notaire...

BLANFORD.

Oui, je le sais. Il ne m'importe guère.
Je connais tout le complot. Se peut-il
Qu'on en ait pu si mal ourdir le fil?
(*au petit Adine.*)
Ce rendez-vous, quand il serait possible,
Avec le vôtre est tout incompatible.
Ai-je raison? parle, en es-tu frappé?
Tu me trompais, ou l'on t'avait trompé.

Je te crois bon; ton cœur sans artifice
Est apprentif dans l'école du vice.
Un esprit simple, un cœur neuf et trop bon,
Est un outil dont se sert un fripon.
N'es-tu venu, cruel, que pour me nuire?

ADINE.

Ah! c'en est trop; gardez vous de détruire,
Par votre humeur, et votre vain courroux,
Cette pitié qui parle encor pour vous.
C'est elle seule à présent qui m'arrête;
N'écoutez rien, faites à votre tête.
Dans vos chagrins noblement affermi,
Soupçonnez bien quiconque est votre ami,
Croyez sur-tout quiconque vous abuse;
Que votre humeur et m'outrage, et m'accuse:
Mais apprenez à respecter un cœur,
Qui n'est pour vous ni trompé ni trompeur.

Le chevalier MONDOR.

En tiens-tu? là, le dépit te suffoque;
Jusqu'aux enfans, chacun de toi se moque.
Deviens plus sage; il faut tout oublier
Dans le vin grec où je vais te noyer.
Viens, bel enfant!

SCENE IX.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

DEMEURE encor, Adine;
Tu m'as ému, ta douleur me chagrine.
Je sais que j'ai souvent un peu d'humeur,
Mais tu connais tout le fond de mon cœur.

Il eſt né juſte, il n'eſt que trop ſenſible.
Tu vois quel eſt mon embarras horrible.
Aurais- tu bien le plaiſir malfeſant
De t'égayer à croître mon tourment ?
Parle-moi vrai, mon fils, je t'en conjure.

ADINE.

Vous êtes bon, mon ame eſt auſſi pure.
Je n'ai jamais connu juſqu'à préſent,
Je l'avoûrai, qu'un ſeul déguiſement;
Mais ſi mon cœur en un point ſe déguiſe,
Je ne mens pas ſur vous, et ſur Dorſiſe;
Je plains l'amour qui ſur vos yeux diſtraits
Mit dès long-temps un bandeau trop épais;
Et je ſens bien que l'amour peut ſéduire.
Sur tout ceci tâchez de vous inſtruire;
C'eſt l'amour ſeul qui doit tout réparer;
Il vous aveugle, il doit vous éclairer.

(*elle ſort.*)

BLANFORD *ſeul.*

Que veut-il dire, et quel eſt ce myſtère ?
Il faut, dit-il, que l'amour ſeul m'éclaire;
Il ſe déguiſe, il ne ment point; ma foi,
C'eſt un complot pour ſe moquer de moi.
Le chevalier, Darmin, et la couſine,
Et Bartolin, et le petit Adine,
Dorſiſe enfin, et Colette, et mon cœur,
Le monde entier redouble mon humeur.
Monde maudit, qu'à bon droit je mépriſe,
Ramas confus de fourbe et de ſottiſe,
S'il faut opter, ſi dans ce tourbillon
Il faut choiſir d'être dupe ou fripon,
Mon choix eſt fait, je bénis mon partage;
Ciel, rends-moi dupe, et rends-moi juſte et ſage.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BLANFORD *seul.*

QUE devenir ? où ſera mon aſile ?
Tous les chagrins m'arrivent à la file.
Je vais ſur mer, un pirate maudit
Livre combat, et mon vaiſſeau périt ;
Je viens ſur terre, on me dit qu'une ingrate,
Que j'adorais, eſt cent fois plus pirate :
Une caſſette eſt mon unique eſpoir ;
Un Bartolin doit la rendre ce ſoir.
Ce Bartolin promet, remet, diffère ;
Serait-ce encore un troiſième corſaire ?
J'attends Adine, afin de ſavoir tout ;
Il ne vient point. Chacun me pouſſe à bout,
Chacun me fuit ; voilà le fruit, peut-être,
De cette humeur dont je ne fus pas maître,
Qui me rendait difficile en amis,
Et confiant pour mes ſeuls ennemis.
S'il eſt ainſi, j'ai bien tort, je l'avoue ;
Bien juſtement la fortune me joue :
A quoi me ſert ma triſte probité,
Qu'à mieux ſentir que j'ai tout mérité ?
Quoi, cet enfant ne vient point ?

SCENE II.

BLANFORD, Mme BURLET, *passant sur le théâtre.*

BLANFORD, *l'arrêtant.*

Ah ! Madame
Daignez calmer l'orage de mon ame ;
Un mot, de grâce, un moment de loisir.
Où courez-vous ?

Mme BURLET.

Souper, me réjouir ;
Je suis pressée.

BLANFORD.

Ah ! j'ai dû vous déplaire ;
Mais oubliez votre juste colère.
Pardonnez.

Mme BURLET, *en riant.*

Bon ! loin de me courroucer,
J'ai pardonné déjà sans y penser.

BLANFORD.

Elle est trop bonne. Eh bien, qu'à ma tristesse
Votre humeur gaie un moment s'intéresse.

Mme BURLET.

Va, j'ai gaîment pour toi de l'amitié,
Beaucoup d'estime et beaucoup de pitié.

BLANFORD.

Vous plaindriez le destin qui m'outrage !

Mme BURLET.

Ton destin, oui ; ton humeur davantage.

BLANFORD.

Vous êtes vraie, au moins : la bonne foi,
Vous le savez, a des charmes pour moi.

Parlez : Darmin, n'aurait-il qu'un faux zèle ?
Me trompe-t-il ? eſt-il ami fidelle ?

Mme BURLET.

Tiens, Darmin t'aime, et Darmin dans ſon cœur
A tes vertus avec plus de douceur.

BLANFORD.

Et Bartolin ?

Mme BURLET.

Tu veux que je réponde
De Bartolin, du cœur de tout le monde ?
Il eſt, je penſe, un honnête caiſſier.
Pourquoi de lui veux-tu te défier ?
C'eſt ton ami, c'eſt l'ami de Dorfiſe.

BLANFORD.

Dorfiſe ! mais parlez avec franchiſe ;
Se pourrait-il que Dorfiſe en un jour
Pour un enfant eût trahi tant d'amour ?
Et que veut dire encore en cette affaire
Ce chevalier qui parle de notaire ?
Le bruit public eſt qu'il va l'épouſer.

Mme BURLET.

Les bruits publics doivent ſe mépriſer.

BLANFORD.

Je ſors encore à l'inſtant de chez elle ;
Elle m'a fait ſerment d'être fidelle.
Elle a pleuré....l'amour et la douleur
Sont dans ſes yeux : démentent-ils ſon cœur?
Eſt-elle fauſſe ? et notre jeune Adine....
Quoi, vous riez ?

Mme BURLET.

Oui, je ris de ta mine ;
Raſſure-toi. Va, pour cet enfant là,
Crois que jamais on ne te quittera ;
Sois-en très-ſûr, la choſe eſt impoſſible.

BLANFORD.

Ah! vous calmez mon ame trop ſenſible;
Le chevalier n'en trouble point la paix:
Dorſiſe m'aime, et je l'aime à jamais.

Mme BURLET.

A jamais! c'eſt beaucoup.

BLANFORD.

Mais ſi l'on m'aime,
Adine eſt donc d'une impudence extrême.
Il calomnie, et le petit fripon
A donc le cœur le plus gâté.

Mme BURLET.

Lui? non.
Il a le cœur charmant, et la nature
A mis dans lui la candeur la plus pure;
Compte ſur lui.

BLANFORD

Quels diſcours ſont-ce là?
Vous vous moquez.

Mme BURLET.

Je dis vrai.

BLANFORD.

Me voilà
Plus enfoncé dans mon incertitude;
Vous vous jouez de mon inquiétude,
Vous vous plaiſez à déchirer mon cœur.
Dorſiſe ou lui m'outrage avec noirceur;
Convenez-en: l'un des deux eſt un traître;
Répondez donc.

Mme BURLET, *en riant.*

Cela pourrait bien être.

BLANFORD.

S'il eſt ainſi, vous voyez quels éclats....

Mme BURLET.

Mme BURLET.

Oh ! mais aussi cela peut n'être pas ;
Je n'accuse personne.

BLANFORD.

Hom ! que j'enrage !

Mme BURLET.

N'enrage point, sois moins triste et plus sage.
Tiens, veux-tu prendre un parti qui soit sûr ?

BLANFORD.

Oui.

Mme BURLET.

Laisse-là tout ce complot obscur ;
Point d'examen, point de tracasserie ;
Tourne avec moi tout en plaisanterie ;
Prends ton argent chez Monsieur Bartolin,
Vis avec nous uniment, sans chagrin.
N'approfondis jamais rien dans la vie,
Et glisse-moi sur la superficie ;
Connais le monde, et sais le tolérer ;
Pour en jouir il le faut effleurer.
Tu me traitais de cervelle légère ;
Mais souviens-toi que la solide affaire,
La seule ici qu'on doive approfondir,
C'est d'être heureux, et d'avoir du plaisir.

SCENE III.

BLANFORD *seul.*

ETRE heureux ! moi ! le conseil est utile ;
Dirait-on pas que la chose est facile ?
Ce n'est qu'un rien, et l'on n'a qu'à vouloir.
Ah ! si la chose était en mon pouvoir !

Et pourquoi non ? dans quelle gêne extrême
Je me suis mis pour m'outrager moi-même !
Quoi ! cet enfant, Darmin, le Chevalier,
Par leurs discours auront pu m'effrayer ?
Non, non, suivons le conseil que me donne
Cette cousine ; elle est folle, mais bonne ;
Elle a rendu gloire à la vérité.
Dorfise m'aime, on est en sureté.
Je ne veux plus rien voir, ni rien entendre.
Par cet Adine on voulait me surprendre,
Pour m'éblouir, et pour me gouverner :
Dans ces filets je ne veux point donner.
Darmin toujours est coiffé de sa nièce :
Que je la hais ! mais quelle étrange espèce....
(*Adine paraît dans le fond du théâtre.*)
Le voici donc ce malheureux enfant,
Qui cause ici tant de déchaînement !
On le prendrait, je crois, pour une fille.
Sous ces habits que sa mine est gentille !
Jamais, ma foi, je ne m'étais douté
Qu'il pût avoir cette fleur de beauté !
Il n'a point l'air gêné dans sa parure,
Et son visage est fait pour sa coiffure.

SCENE IV.

BLANFORD, ADINE.

ADINE, *en habit de fille.*

Eh bien, Monsieur, je suis tout ajusté,
Et vous saurez bientôt la vérité.

BLANFORD.

Je ne veux plus rien savoir de ma vie.

C'en eſt aſſez. Laiſſez-moi, je vous prie.
J'ai depuis peu changé de ſentiment;
Je n'aime point tout ce déguiſement.
Ne vous mêlez jamais de cette affaire,
Et reprenez votre habit ordinaire.

ADINE.

Qu'entends-je, hélas! je m'aperçois enfin
Que je ne puis changer votre deſtin
Ni votre cœur; votre ame inaltérable
Ne connaît point la douleur qui m'accable;
Vous en ſaurez les funeſtes effets;
Je me retire. Adieu donc pour jamais.

BLANFORD.

Mais quels accens! d'où viennent tes alarmes?
Il eſt outré: je vois couler ſes larmes.
Que prétend-il? Parlez: quel intérêt
Avez-vous donc à ce qui me déplaît?

ADINE.

Mon intérêt, Monſieur, était le vôtre;
Juſqu'à préſent je n'en connus point d'autre;
Je vois quel eſt tout l'excès de mon tort.
Pour vous ſervir je feſais un effort;
Mais ce n'eſt pas le premier.

BLANFORD.

L'innocence
De ſon maintien, ſa modeſte aſſurance,
Son ton, ſa voix, ſon ingénuité,
Me font pencher preſque de ſon côté.
Mais cependant, tu vois, l'heure ſe paſſe,
Où ce projet plein de fourbe et d'audace
Devait, dis-tu, ſous mes yeux s'accomplir.

ADINE.

Auſſi j'entends une porte s'ouvrir.

Voici l'endroit, voici le moment même,
Où vous auriez pu savoir qui vous aime.

BLANFORD.

Est-il possible ? est-il vrai ? juste Dieu !

ADINE, *finement.*

Il me paraît très-possible.

BLANFORD.

En ce lieu
Demeurez donc. Quoi tant de fourberie !
Dorfise ! non....

ADINE.

Taisez-vous, je vous prie.
Paix, attendez; j'entends un peu de bruit;
On vient vers nous; j'ai peur, car il fait nuit.

BLANFORD.

N'ayez point peur.

ADINE.

Gardez donc le silence;
Voici quelqu'un surement qui s'avance.

SCENE V.

ADINE, BLANFORD *d'un côté*, DORFISE *de l'autre à tâtons.*

(*Le théâtre représente une nuit.*)

DORFISE.

J'ENTENDS, je crois, la voix de mon amant.
Qu'il est exact ! Ah ! quel enfant charmant !

ADINE.

Chut.

DORFISE.

Chut ? c'est vous ?

ADINE.

Oui, c'eſt moi dont le zèle
Pour ce que j'aime eſt à jamais fidelle ;
C'eſt moi qui veux lui prouver en ce jour
Qu'il me devait un plus tendre retour.

DORFISE.

Ah ! je ne puis en donner un plus tendre ;
Pardonnez-moi, ſi je vous fais attendre ;
Mais Bartolin, que je n'attendais pas,
Dans le logis ſe promène à grands pas.
Il ſemble encor que quelque jalouſie,
Malgré mes ſoins, trouble ſa fantaiſie.

ADINE.

Peut-être il craint de voir ici Blanford ;
C'eſt un rival bien dangereux.

DORFISE.

D'accord.
Hélas ! mon fils, je me vois bien à plaindre.
Tout à la fois il me faut ici craindre
Monſieur Blanford et mon maudit mari.
Lequel des deux eſt de moi le plus haï ?
Mon cœur l'ignore ; et dans mon trouble extrême,
Je ne ſais rien, ſinon que je vous aime.

ADINE.

Vous haïſſez Blanford, là, tout de bon ?

DORFISE.

La crainte enfin produit l'averſion.

ADINE, *finement.*

Et l'autre époux ?

DORFISE.

A lui rien ne m'engage.

BLANFORD.

Que je voudrais ! . . .

ADINE, *bas, allant vers lui.*

Paix donc!

DORFISE.

En femme sage
J'ai consulté sur le contrat dressé:
Il est cassable; ah qu'il sera cassé!
Qu'un autre hymen flatte mon espérance!

ADINE.

Quoi m'épouser?

DORFISE.

Je veux qu'avec prudence
Secrétement nous partions tous les deux,
Pour éviter un éclat scandaleux;
Et que bientôt, quand d'ici je m'éloigne,
Un lien sûr et bien serré nous joigne,
Un nœud sacré durable autant que doux.

ADINE.

Durable! allons. Mais de quoi vivrons-nous?

DORFISE.

Vous me charmez par cette prévoyance;
Ce qui me plaît en vous c'est la prudence.
Apprenez donc que ce guerrier Blanford,
Héros en mer, en affaire un butor,
Quand de Marseille il quitta les pénates
Pour attaquer de Maroc les pirates,
M'a mis en main très-cordialement
Son cœur, sa foi, ses bijoux, son argent:
Comme je suis non moins neuve en affaire,
L'autre mari s'en fit dépositaire.
Je vais reprendre et les bijoux et l'or;
Nous en allons aider Monsieur Blanford:
C'est un bon homme, il est juste qu'il vive;
Partageons vîte, et gardons qu'on nous suive.

ADINE.

Et que dira le monde ?

DORFISE.

Ah ! ſes éclats
M'ont fait trembler lorſque je n'aimais pas.
Je l'ai trop craint ; à préſent je le brave ;
C'eſt de vous ſeul que je veux être eſclave.

ADINE.

Hélas ! de moi ?

DORFISE.

Je m'en vais ſourdement
Chercher ce coffre à tous deux important.
Attends ici ; je revole ſur l'heure.

SCENE VI.

BLANFORD, ADINE.

ADINE.

Qu'en dites-vous ? eh bien, là ?

BLANFORD.

Que je meure
S'il fut jamais un tour plus déloyal,
Plus enragé, plus noir, plus infernal ;
Et cependant admirez, jeune Adine,
Comme à jamais dans nos ames domine
Ce vif inſtinct, ce cri de la vertu,
Qui parle encor dans un cœur corrompu.

ADINE.

Comment ?

BLANFORD.

Tu vois que la perfide n'oſe
Me voler tout, et me rend quelque choſe.

ADINE, *avec un ton ironique.*

Oui, vous devez bien l'en remercier.
N'avez-vous pas encore à confier
Quelque caſſette à cette honnête prude ?

BLANFORD.

Ah ! prends pitié d'une peine ſi rude ;
Ne tourne point le poignard dans mon cœur.

ADINE.

Je ne voulais que le guérir, Monſieur.
Mais à vos yeux eſt-elle encor jolie ?

BLANFORD.

Ah ! qu'elle eſt laide après ſa perfidie !

ADINE.

Si tout ceci peut pour vous proſpérer,
De ſes filets ſi je puis vous tirer,
Puis-je eſpérer qu'en déteſtant ſes vices,
Votre vertu chérira mes ſervices ?

BLANFORD.

Aimable enfant, ſoyez ſûr que mon cœur
Croit voir ſon fils et ſon libérateur.
Je vous admire, et le ciel qui m'éclaire
Semble m'offrir mon ange tutélaire.
Ah ! de mon bien la moitié, pour le moins,
N'eſt qu'un vil prix, au-deſſous de vos ſoins.

ADINE.

Vous ne pouvez à préſent trop entendre
Quel eſt le prix auquel je dois prétendre :
Mais votre cœur pourra-t-il refuſer
Ce que Darmin viendra vous propoſer ?

BLANFORD.

Ce que j'entends ſemble éclairer mon ame,
Et la percer avec des traits de flamme.
Ah ! de quel nom dois-je vous appeler ?
Quoi, votre ſort ainſi s'eſt pu voiler ?

Quoi, j'aurais pu toujours vous méconnaître?
Et vous seriez ce que vous semblez être?

ADINE, *en riant.*

Qui que je sois, de grâce, taisez-vous;
J'entends Dorfise, elle revient à nous.

DORFISE, *revenant avec la cassette.*

J'ai la cassette. Enfin l'amour propice
A secondé mon petit artifice.
Tiens, mon enfant, prends vîte, et détalons.
Tiens-tu bien?

BLANFORD, *à la place d'Adine qui lui donne la cassette.*

Oui.

DORFISE.

Le temps nous presse, allons.

SCENE VII.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN, *l'épée à la main, dans l'obscurité, courant à Adine.*

BARTOLIN.

Ah! c'en est trop, arrête, arrête, infâme;
C'est bien assez de m'enlever ma femme;
Mais pour l'argent!

ADINE *à Blanford.*

Eh! Monsieur, je me meurs.

BLANFORD *en se battant d'une main, et en remettant la cassette à Adine de l'autre.*

Tiens la cassette.

SCENE VIII et dernière.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN, DARMIN, Mme BURLET, COLETTE, le chevalier MONDOR *une ſerviette et une bouteille à la main, des flambeaux.*

Mme BURLET.

Ah! ah! quelles elameurs!
Dieu me pardonne! on ſe bat.

Le chevalier MONDOR.

Gare, gare;
Voyons un peu, d'où vient ce tintamarre?

ADINE *à Blanford.*

Hélas! Monſieur, ſeriez-vous point bleſſé?

DORFISE, *toute étonnée.*

Ah!

Mme BURLET.

Qu'eſt-ce donc, qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé?

BLANFORD *à Bartolin qu'il a déſarmé.*

Rien: c'eſt Monſieur, homme à vertu parfaite,
Bon tréſorier, grand gardeur de caſſette,
Qui me prenait, ſans me manquer en rien,
Tout doucement ma maîtreſſe et mon bien.
Grâce aux vertus de cet enfant aimable,
J'ai découvert ce complot déteſtable;
Il a remis ma caſſette en mes mains.
(*à Bartolin.*)
Va, je te laiſſe à tes mauvais deſtins;
Pour dire plus, je te laiſſe à Madame.
Mes chers amis, j'ai démaſqué leur ame;
Et ce coquin....

BARTOLIN, *s'en allant.*

Adieu.

Le chevalier MONDOR.

Mon rendez-vous,
Que devient-il ?

BLANFORD.

On se moquait de vous.

Le chevalier MONDOR *à Blanford.*

De vous aussi, m'est avis ?

BLANFORD.

De moi-même.
J'en suis encor dans un dépit extrême.

Le chevalier MONDOR.

On te trompait comme un sot.

BLANFORD.

Que d'horreur !
O pruderie ! ô comble de noirceur !

Le chevalier MONDOR.

Eh, laisse là toute la pruderie,
Et femme, et tout ; viens boire, je te prie.
Je traite ainsi tous les malheurs que j'ai.
Qui boit toujours n'est jamais affligé.

Mme BURLET.

Je suis fâchée, entre nous, que Dorsise
Ait pu commettre une telle sottise.
Cela pourra d'abord faire jaser ;
Mais tout s'appaise, et tout doit s'appaiser.

DARMIN.

Sortez enfin de votre inquiétude,
Et pour jamais gardez-vous d'une prude.
Savez-vous bien, mon ami, quel enfant
Vous a rendu votre honneur, votre argent,
Vous a tiré du fond du précipice
Où vous plongeait votre aveugle caprice ?

BLANFORD, *regardant Adine.*

Mais....

DARMIN.

C'eſt ma nièce.

BLANFORD.

O Ciel!

DARMIN.

C'eſt cet objet

Qu'en vain mon zèle à vos vœux propoſait,
Quand mon ami, trompé par l'infidelle,
Mépriſait tout, haïſſait tout pour elle.

BLANFORD.

Quoi, j'outrageais, par d'indignes refus,
Tant de beautés, de grâces, de vertus!

ADINE.

Vous n'en auriez jamais eu connaiſſance,
Si ces haſards, mes bontés, ma conſtance,
N'avaient levé les voiles odieux
Dont une ingrate avait couvert vos yeux.

DARMIN.

Vous devez tout à ſon amour extrême,
Votre fortune et votre raiſon même.
Répondez donc : que doit-elle eſpérer?
Que voulez-vous en un mot?

BLANFORD, *en ſe jetant à ſes genoux.*

L'adorer.

Le chevalier MONDOR.

Ce changement eſt doux autant qu'étrange.
Allons, l'enfant, nous gagnons tous au change.

Fin du cinquième et dernier acte.

NANINE

OU LE

PREJUGÉ VAINCU,

COMEDIE.

Représentée, pour la première fois, le 16 juin 1749.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51560/fragment/page=0265

PREFACE.

CETTE bagatelle fut repréſentée à Paris dans l'été de 1749, parmi la foule des ſpectacles qu'on donne à Paris tous les ans.

Dans cette autre foule beaucoup plus nombreuſe de brochures dont on eſt inondé, il en parut une dans ce temps-là qui mérite d'être diſtinguée. C'eſt une diſſertation ingénieuſe et approfondie d'un académicien de la Rochelle ſur cette queſtion, qui ſemble partager depuis quelques années la littérature; ſavoir s'il eſt permis de faire des comédies attendriſſantes? Il paraît ſe déclarer fortement contre ce genre, dont la petite comédie de Nanine tient beaucoup en quelques endroits. Il condamne avec raiſon tout ce qui aurait l'air d'une tragédie bourgeoiſe. En effet, que ſerait-ce qu'une intrigue tragique entre des hommes du commun? ce ſerait ſeulement avilir le cothurne; ce ſerait manquer à la fois l'objet de la tragédie et de la comédie; ce ſerait une eſpèce bâtarde, un monſtre né de l'impuiſſance de faire une comédie et une tragédie véritable.

Cet académicien judicieux blâme ſur-tout les intrigues romaneſques et forcées, dans ce genre de comédie où l'on veut attendrir les ſpectateurs, et qu'on appelle par dériſion comédie larmoyante. Mais dans quel genre les intrigues

romaneſques et forcées peuvent-elles être admiſes? Ne ſont-elles pas toujours un vice eſſentiel dans quelque ouvrage que ce puiſſe être? Il conclut enfin en diſant que ſi dans une comédie l'attendriſſement peut aller quelquefois juſqu'aux larmes, il n'appartient qu'à la paſſion de l'amour de les faire répandre. Il n'entend pas ſans doute l'amour tel qu'il eſt repréſenté dans les bonnes tragédies, l'amour furieux, barbare, funeſte, ſuivi de crimes et de remords; il entend l'amour naïf et tendre, qui ſeul eſt du reſſort de la comédie.

Cette réflexion en fait naître une autre, qu'on ſoumet au jugement des gens de lettres: c'eſt que dans notre nation la tragédie a commencé par s'approprier le langage de la comédie. Si l'on y prend garde, l'amour dans beaucoup d'ouvrages, dont la terreur et la pitié devraient être l'ame, eſt traité comme il doit l'être en effet dans le genre comique. La galanterie, les déclarations d'amour, la coquetterie, la naïveté, la familiarité, tout cela ne ſe trouve que trop chez nos héros et nos héroïnes de Rome et de la Gréce dont nos théâtres retentiſſent; de ſorte qu'en effet l'amour naïf et attendriſſant dans une comédie, n'eſt point un larcin fait à *Melpomène*, mais c'eſt au contraire *Melpomène* qui depuis long-temps a pris chez nous les brodequins de *Thalie*.

Qu'on

Qu'on jette les yeux sur les premières tragédies qui eurent de si prodigieux succès vers le temps du cardinal de *Richelieu*; la Sophonisbe de *Mairet*, la Mariamne, l'Amour tyrannique, Alcionée; on verra que l'amour y parle toujours sur un ton aussi familier, et quelquefois aussi bas que l'héroïsme s'y exprime avec une emphase ridicule. C'est peut-être la raison pour laquelle notre nation n'eut en ce temps-là aucune comédie supportable. C'est qu'en effet le théâtre tragique avait envahi tous les droits de l'autre. Il est même vraisemblable que cette raison détermina *Molière* à donner rarement aux amans qu'il met sur la scène, une passion vive et touchante; il sentait que la tragédie l'avait prévenu.

Depuis la Sophonisbe de *Mairet*, qui fut la première pièce dans laquelle on trouva quelque régularité, on avait commencé à regarder les déclarations d'amour des héros, les réponses artificieuses et coquettes des princesses, les peintures galantes de l'amour, comme des choses essentielles au théâtre tragique. Il est resté des écrits de ce temps-là, dans lesquels on cite avec de grands éloges ces vers que dit *Massinisse* après la bataille de Cirthe:

J'aime plus de moitié quand je me sens aimé,
Et ma flamme s'accroît par un cœur enflammé:

Comme par une vague une vague s'irrite,
Un ſoupir amoureux par un autre s'excite.
Quand les chaînes d'hymen étreignent deux eſprits,
Un plaiſir doit ſe rendre auſſitôt qu'il eſt pris.

Cette habitude de parler ainſi d'amour influa ſur les meilleurs eſprits; et ceux même dont le génie mâle et ſublime était fait pour rendre en tout à la tragédie ſon ancienne dignité ſe laiſſèrent entraîner à la contagion.

On vit dans les meilleures pièces,

Un malheureux viſage,
Qui d'un chevalier romain captiva le courage.

Le héros dit à ſa maîtreſſe:

Adieu, trop vertueux objet et trop charmant.

L'héroïne lui répond,

Adieu, trop malheureux et trop parfait amant.

Cléopâtre dit qu'une Princeſſe

Aimant ſa renommée,
En avouant qu'elle aime, eſt sûre d'être aimée.

Que *Céſar*

Trace des ſoupirs, et d'un ſtyle plaintif,
Dans ſon champ de victoire il ſe dit ſon captif.

Elle ajoute, qu'il ne tient qu'à elle d'avoir des rigueurs, et de rendre *Céſar* malheureux: ſur quoi ſa confidente lui répond:

J'oſerais bien jurer que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'uſeront pas.

Dans toutes les pièces du même auteur, qui suivent la mort de Pompée, on est obligé d'avouer que l'amour est toujours traité de ce ton familier. Mais, sans prendre la peine inutile de rapporter des exemples de ces défauts trop visibles, examinons seulement les meilleurs vers que l'auteur de Cinna ait fait débiter sur le théâtre comme maximes de galanterie.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

De bonne foi croirait-on que ces vers du haut comique fussent dans la bouche d'une Princesse des Parthes, qui va demander à son amant la tête de sa mère? Est-ce dans un jour si terrible qu'on parle *d'un je ne sais quoi, dont par le doux rapport les ames sont assorties? Sophocle* aurait-il débité de tels madrigaux? et toutes ces petites sentences amoureuses ne sont-elles pas uniquement du ressort de la comédie?

Le grand homme, qui a porté à un si haut point la véritable éloquence dans les vers, qui a fait parler à l'amour un langage à la fois si touchant et si noble, a mis cependant dans ses tragédies plus d'une scène que *Boileau* trouvait plus digne de la haute comédie de *Térence* que du rival et du vainqueur d'*Euripide*.

On pourrait citer plus de trois cents vers dans ce goût. Ce n'eſt pas que la ſimplicité qui a ſes charmes, la naïveté qui quelquefois même tient du ſublime, ne ſoient néceſſaires, pour ſervir ou de préparation, ou de liaiſon et de paſſage au pathétique; mais ſi ces traits naïfs et ſimples appartiennent même au tragique, à plus forte raiſon appartiennent-ils au grand comique. C'eſt dans ce point, où la tragédie s'abaiſſe, et où la comédie s'élève, que ces deux arts ſe rencontrent et ſe touchent; c'eſt-là ſeulement que leurs bornes ſe confondent; et s'il eſt permis à *Oreſte* et à *Hermione* de ſe dire:

Ah! ne ſouhaitez pas le deſtin de Pyrrhus;
Je vous haïrais trop... vous m'en aimeriez plus.
Ah! que vous me verriez d'un regard moins contraire!
Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire.
Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr....
Car enfin il vous hait, ſon ame ailleurs épriſe
N'a plus... Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me mépriſe?
Jugez-vous que ma vue inſpire des mépris?

Si ces héros, dis-je, ſe ſont exprimés avec cette familiarité, à combien plus forte raiſon le *Miſanthrope* eſt-il bien reçu à dire à ſa maîtreſſe avec véhémence:

Rougiſſez bien plutôt, vous en avez raiſon,
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahiſon....
Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme;
Mais ne préſumez pas que ſans être vengé
Je ſuccombe à l'affront de me voir outragé....

C'eſt une trahiſon, c'eſt une perfidie
Qui ne ſaurait trouver de trop grands châtimens.
Oui, je peux tout permettre à mes reſſentimens:
Redoutez tout, Madame, après un tel outrage:
Je ne ſuis plus à moi, je ſuis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'aſſaſſinez,
Mes ſens par la raiſon ne ſont plus gouvernés.

Certainement ſi toute la pièce du Miſanthrope était dans ce goût, ce ne ſerait plus une comédie. Si *Oreſte* et *Hermione* s'exprimaient toujours comme on vient de le voir, ce ne ſerait plus une tragédie; mais après que ces deux genres ſi différens ſe ſont ainſi rapprochés, ils rentrent chacun dans leur véritable carrière: l'un reprend le ton plaiſant, et l'autre le ton ſublime.

La comédie, encore une fois, peut donc ſe paſſionner, s'emporter, attendrir, pourvu qu'enſuite elle faſſe rire les honnêtes gens. Si elle manquait de comique, ſi elle n'était que larmoyante, c'eſt alors qu'elle ſerait un genre très-vicieux, et très-déſagréable.

On avoue qu'il eſt rare de faire paſſer les ſpectateurs inſenſiblement de l'attendriſſement au rire: mais ce paſſage, tout difficile qu'il eſt de le ſaiſir dans une comédie, n'en eſt pas moins naturel aux hommes. On a déjà remarqué ailleurs que rien n'eſt plus ordinaire que des aventures qui affligent l'ame, et dont certaines circonſtances inſpirent enſuite une gaieté

passagère. C'est ainsi malheureusement que le genre humain est fait. *Homère* représente même les dieux riant de la mauvaise grâce de *Vulcain*, dans le temps qu'ils décident du destin du monde.

Hector sourit de la peur de son fils *Astyanax*, tandis qu'*Andromaque* répand des larmes. On voit souvent jusque dans l'horreur des batailles, des incendies, de tous les désastres qui nous affligent, qu'une naïveté, un bon mot, excitent le rire jusque dans le sein de la désolation et de la pitié. On défendit à un régiment, dans la bataille de Spire, de faire quartier ; un officier allemand demande la vie à l'un des nôtres, qui lui répond : *Monsieur, demandez-moi toute autre chose, mais pour la vie il n'y a pas moyen.* Cette naïveté passe aussitôt de bouche en bouche, et on rit au milieu du carnage. A combien plus forte raison le rire peut-il succéder dans la comédie à des sentimens touchans ? Ne s'attendrit-on pas avec *Alcmène ?* ne rit-on pas avec *Sosie ?* Quel misérable et vain travail, de disputer contre l'expérience ! Si ceux qui disputent ainsi ne se payaient pas de raison, et aimaient mieux des vers, on leur citerait ceux-ci :

L'amour règne par le délire
Sur ce ridicule univers :
Tantôt aux esprits de travers
Il fait rimer de mauvais vers ;
Tantôt il renverse un empire.

L'œil en feu, le fer à la main,
Il frémit dans la tragédie;
Non moins touchant et plus humain,
Il anime la comédie;
Il affadit dans l'élégie;
Et dans un madrigal badin,
Il se joue aux pieds de Sylvie.
Tous les genres de poésie,
De Virgile jusqu'à Chaulieu,
Sont aussi soumis à ce dieu
Que tous les états de la vie.

PERSONNAGES.

LE COMTE D'OLBAN, seigneur retiré à la campagne.

LA BARONNE DE L'ORME, parente du Comte, femme impérieuse, aigre, difficile à vivre.

LA MARQUISE D'OLBAN, mère du Comte.

NANINE, fille élevée dans la maison du Comte.

PHILIPPE HOMBERT, payſan du voiſinage.

BLAISE, jardinier.

GERMON, } domeſtiques.
MARIN, }

La ſcène eſt dans le château du Comte d'Olban

NANINE

OU LE

PREJUGÉ VAINCU,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

Il faut parler, il faut, Monsieur le comte;
Vous expliquer nettement sur mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf;
Vous êtes libre, et depuis deux ans veuf:
Devers ce temps j'eus cet honneur moi-même;
Et nos procès, dont l'embarras extrême
Etait si triste et si peu fait pour nous,
Sont enterrés, ainsi que mon époux.

LE COMTE.

Oui, tout procès m'est fort insupportable.

LA BARONNE.

Ne suis-je pas comme eux fort haïssable?

LE COMTE.

Qui? vous, Madame?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans;
Libres tous deux, comme tous deux parens,

Pour terminer nous habitons enſemble;
Le ſang, le goût, l'intérêt nous raſſemble.

LE COMTE.

Ah l'intérêt! parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, Monſieur,
Je parle bien, et c'eſt avec douleur;
Et je ſais trop que votre ame inconſtante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE, *à part.*

Ah!

LA BARONNE.

Vous ſavez que cette longue guerre,
Que mon mari vous feſait pour ma terre,
A dû finir en confondant nos droits
Dans un hymen dicté par notre choix;
Votre promeſſe à ma foi vous engage:
Vous différez, et qui diffère outrage.

LE COMTE.

J'attends ma mère

LA BARONNE.

Elle radote; bon!

LE COMTE.

Je la reſpecte, et je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.
Mais pour me faire un affront qui m'étonne,
Aſſurément vous n'attendez perſonne,
Perfide, ingrat!

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux?
Qui vous a donc dit tout cela?

LA BARONNE.

Qui? vous,
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite, en un mot, qui m'offenſe,
Qui me ſoulève, et qui choque mes yeux:
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous ſurmonte?
Quoi! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez!

LE COMTE.

Non, je ne trompe pas;
Diſſimuler n'eſt pas mon caractère.
J'étais à vous, vous aviez ſu me plaire,
Et j'eſpérais avec vous retrouver
Ce que le ciel a voulu m'enlever;
Goûter en paix, dans cet heureux aſile,
Les nouveaux fruits d'un nœud doux et tranquille;
Mais vous cherchez à détruire vos lois.
Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois;
L'un eſt rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos ſentimens,
Nos ſoins plus vifs, nos plaiſirs plus touchans:
L'autre n'eſt plein que de flèches cruelles,
Qui répandant les ſoupçons, les querelles,
Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font ſuccéder les dégoûts à l'ardeur:
Voilà les traits que vous prenez vous-même
Contre nous deux; et vous voulez qu'on aime!

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort. Quand vous vous détachez,
C'eſt donc à moi que vous le reprochez.
Je dois ſouffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaiſons fades.
Qu'ai-je donc fait pour perdre votre cœur?
Que me peut-on reprocher?

LE COMTE.

Votre humeur.
N'en doutez pas; oui, la beauté, Madame,
Ne plaît qu'aux yeux: la douceur charme l'ame.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous ſans humeur, vous?

LE COMTE.

Moi? non;
J'en ai ſans doute; et pour cette raiſon,
Je veux, Madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce et compatiſſante,
A mes défauts facile à ſe plier,
Daigne avec moi me réconcilier,
Me corriger, ſans prendre un ton cauſtique,
Me gouverner, ſans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats.
Qui ſent le joug le porte avec murmure;
L'amour tyran eſt un dieu que j'abjure.
Je veux aimer, et ne veux point ſervir;
C'eſt votre orgueil qui peut ſeul m'avilir.
J'ai des défauts, mais le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos ames,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C'eſt-là leur lot; et pour moi je préfère
Laideur affable à beauté rude et fière.

LA BARONNE.

C'eſt fort bien dit, traître, vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'inſultez, m'excédez,
Que je pardonne, en lâche complaiſante,
De vos amours la honte extravagante?
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
Excuſe en vous les baſſeſſes du cœur?

LE COMTE.

Comment, Madame?

LA BARONNE.

Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort. Un enfant vous domine,
Une ſervante, une fille des champs,
Que j'élevai par mes ſoins imprudens,
Que par pitié votre facile mère
Daigna tirer du ſein de la miſère.
Vous rougiſſez.

LE COMTE.

Moi! je lui veux du bien.

LA BARONNE.

Non, vous l'aimez, j'en ſuis très-ſûre.

LE COMTE.

Eh bien,
Si je l'aimais, apprenez donc, Madame,
Que hautement je publîrais ma flamme.

LA BARONNE.

Vous en êtes capable.

LE COMTE.

Aſſurément.

LA BARONNE.

Vous oſeriez trahir impudemment
De votre rang toute la bienſéance;
Humilier ainſi votre naiſſance;

Et dans la honte, où vos sens sont plongés,
Braver l'honneur!

LE COMTE.

Dites les préjugés.
Je ne prends point, quoi qu'on en puisse croire,
La vanité pour l'honneur et la gloire.
L'éclat vous plaît; vous mettez la grandeur
Dans des blasons: je la veux dans le cœur.
L'homme de bien, modeste avec courage,
Et la beauté spirituelle, sage,
Sans bien, sans nom, sans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentilhomme.
Un vil savant, un obscur honnête homme,
Serait chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un seigneur avec honneur reçu?

LE COMTE.

Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on souffrir cette humble extravagance?
Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à son rang?

LE COMTE.

Etre honnête homme est ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon sang
Exigerait un plus haut caractère.

LE COMTE.

Il est très-haut; il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainsi la qualité!

LE COMTE.

Non; mais j'honore ainsi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou : quoi ! le public, l'uſage !

LE COMTE.

L'uſage eſt fait pour le mépris du ſage ;
Je me conforme à ſes ordres gênans,
Pour mes habits, non pour mes ſentimens.
Il faut être homme, et d'une ame ſenſée
Avoir à ſoi ſes goûts et ſa penſée.
Irai-je en ſot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer ?
Quoi ! de mon être il faudra qu'on décide ?
J'ai ma raiſon ; c'eſt ma mode et mon guide.
Le ſinge eſt né pour être imitateur,
Et l'homme doit agir d'après ſon cœur.

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en ſage.
Allez, aimez des filles de village,
Cœur noble et grand ; ſoyez l'heureux rival
Du magiſter et du greffier fiſcal ;
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah juſte Ciel ! que faut-il que je faſſe !

SCENE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

QUE veux-tu, toi ?

BLAISE.

C'eſt votre jardinier,
Qui vient, Monſieur, humblement ſupplier
Votre grandeur.

LE COMTE.

Ma grandeur ! Eh bien, Blaise,
Que te faut-il ?

BLAISE.

Mais, c'est, ne vous déplaise,
Que je voudrais me marier....

LE COMTE.

D'accord,
Très-volontiers : ce projet me plaît fort.
Je t'aiderai ; j'aime qu'on se marie :
Et la future, est-elle un peu jolie ?

BLAISE.

Ah, oui, ma foi, c'est un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaise en est aimé ?

BLAISE

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine ?

BLAISE.

Mais, c'est....

LE COMTE.

Eh bien ?...

BLAISE.

C'est la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine ?

LA BARONNE.

Ah ! bon ! Je ne m'oppose point
A de pareils amours.

LE COMTE, *à part.*

Ciel ! à quel point
On m'avilit ! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent!

BLAISE.

Ah! pardon.

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât?

BLAISE.

Mais... non,
Pas tout-à-fait; elle m'a fait entendre,
Tant seulement, qu'elle a pour nous du tendre.
D'un ton si bon, si doux, si familier,
Elle m'a dit cent fois, cher jardinier,
Cher ami Blaise, aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs, qui puisse plaire
A Monseigneur, à ce maître charmant;
Et puis d'un air si touché, si touchant,
Elle fesait ce bouquet; et sa vue
Etait troublée, elle était toute émue,
Toute rêveuse, avec un certain air,
Un air, là, qui..peste, l'on y voit clair.

LE COMTE.

Blaise, va-t-en... Quoi! j'aurais su lui plaire!

BLAISE.

Çà, n'allez pas traînasser notre affaire.

LE COMTE.

Hem!...

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrain-là
Entre mes mains bientôt profitera.
Répondez donc; pourquoi ne me rien dire?

LE COMTE.

Ah! mon cœur est trop plein. Je me retire....
Adieu, Madame.

SCENE III.

LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

Il l'aime comme un fou,
J'en suis certaine. Et comment donc? par où?
Par quels attraits, par quelle heureuse adresse,
A-t-elle pu me ravir sa tendresse?
Nanine! ô Ciel! quel choix! quelle fureur!
Nanine! non: j'en mourrai de douleur.

BLAISE, *revenant.*

Ah! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Insolente!

BLAISE.

Est-il pas vrai que Nanine est charmante?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Eh! si fait: parlez un peu pour nous,
Protégez Blaise.

LA BARONNE.

Ah quels horribles coups!

BLAISE.

J'ai des écus. Pierre Blaise mon père
M'a bien laissé trois bons journaux de terre;
Tout est pour elle, écus comptans, journaux,

Tout mon avoir et tout ce que je vaux ;
Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaise.

LA BARONNE.

Autant que toi, crois que j'en ferais aise ;
Mon pauvre enfant, si je puis te servir,
Tous deux ce soir je voudrais vous unir ;
Je lui paîrai sa dot.

BLAISE.

Digne Baronne,
Que j'aimerai votre chère personne !
Que de plaisir ! est-il possible !

LA BARONNE.

Hélas !
Je crains, ami, de ne réussir pas.

BLAISE.

Ah ! par pitié, réussissez, Madame.

LA BARONNE.

Va ; plût au ciel qu'elle devînt ta femme !
Attends mon ordre.

BLAISE.

Eh ! puis-je attendre !

LA BARONNE.

Va.

BLAISE.

Adieu. J'aurai ma foi cet enfant-là.

SCENE IV.

LA BARONNE *seule.*

VIT-ON jamais une telle aventure ?
Peut-on sentir une plus vive injure ?
Plus lâchement se voir sacrifier ?
Le comte Olban rival d'un jardinier !

(*à un laquais.*)
Holà, quelqu'un. Qu'on appelle Nanine.
C'eſt mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de ſéduire et de garder un cœur,
L'art d'allumer un feu vif et qui dure?
Où? dans ſes yeux, dans la ſimple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encore oſé ſe mettre au jour.
J'ai vu qu'Olban ſe reſpecte avec elle;
Ah! c'eſt encore une douleur nouvelle!
J'eſpèrerais, s'il ſe reſpectait moins.
D'un amour vrai le traître a tous les ſoins.
Ah! la voici: je me ſens au ſupplice.
Que la nature eſt pleine d'injuſtice!
A qui va-t-elle accorder la beauté?
C'eſt un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez, Mademoiſelle.

SCENE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

MADAME.

LA BARONNE.

Mais eſt-elle donc ſi belle?
Ces grands yeux noirs ne diſent rien du tout;
Mais s'ils ont dit, j'aime.... ah! je ſuis à bout.
Poſſédons-nous. Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre
Un peu de temps; avancez-vous. Comment!
Comme elle eſt miſe! et quel ajuſtement!
Il n'eſt pas fait pour une créature
De votre eſpèce.

NANINE.

Il eſt vrai. Je vous jure,
Par mon reſpect, qu'en ſecret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainſi;
Mais c'eſt l'effet de vos bontés premières,
De ces bontés qui me ſont toujours chères.
De tant de ſoins vous daigniez m'honorer!
Vous vous plaiſiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée:
Sous cet habit je ne ſuis point changée.
Voudriez-vous, Madame, humilier
Un cœur ſoumis, qui ne peut s'oublier?

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil.... Ah! j'enrage....
D'où venez-vous?

NANINE.

Je liſais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage?

NANINE.

Un livre anglais, dont on m'a fait préſent.

LA BARONNE.

Sur quel ſujet?

NANINE.

Il eſt intéreſſant:
L'auteur prétend que les hommes ſont frères,
Nés tous égaux; mais ce ſont des chimères:
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fonds de vanité!
Que l'on m'apporte ici mon écritoire...

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Restez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail... Sortez.
Allez chercher mes gants... Laissez... Restez.
Avancez-vous... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous soyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez si souvent répété
Que si j'avais ce fonds de vanité,
Si l'amour propre avait gâté mon ame,
Je vous devrais ma guérison, Madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t-elle ainsi ce qu'elle dit?
Que je la hais! quoi! belle, et de l'esprit!
(*avec dépit.*)
Ecoutez-moi. J'eus bien de la tendresse
Pour votre enfance.

NANINE

Oui. Puisse ma jeunesse
Etre honorée encor de vos bontés!

LA BARONNE.

Eh bien, voyez si vous les méritez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir; jugez si je vous aime.

NANINE.

Moi?

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre époux
Eſt fort bien fait et très-digne de vous;
C'eſt un parti de tout point fort ſortable;
C'eſt le ſeul même aujourd'hui convenable;
Et vous devez bien m'en remercier:
C'eſt, en un mot, Blaiſe le jardinier.

NANINE.

Blaiſe, Madame?

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce ſourire?
Héſitez-vous un moment d'y ſouſcrire?
Mes offres ſont un ordre, entendez-vous?
Obéiſſez ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais....

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* eſt une offenſe.
Il vous ſied bien d'avoir l'impertinence
De refuſer un mari de ma main!
Ce cœur ſi ſimple eſt devenu bien vain;
Mais votre audace eſt trop prématurée;
Votre triomphe eſt de peu de durée.
Vous abuſez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en eſt le retour.
Petite ingrate, objet de ma colère,
Vous avez donc l'inſolence de plaire?
Vous m'entendez; je vous ferai rentrer
Dans le néant dont j'ai ſu vous tirer.
Tu pleureras ton orgueil, ta folie.
Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un couvent.

NANINE.

J'embraſſe vos genoux;
Renfermez-moi; mon ſort ſera trop doux.
Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur eſt pour moi la plus chère.
Enfermez-moi dans un cloître à jamais;
J'y bénirai mon maître et vos bienfaits,
J'y calmerai des alarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
Des ſentimens plus dangereux pour moi
Que ce courroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez-moi, s'il ſe peut, de moi-même;
Dès cet inſtant je ſuis prête à partir.

LA BARONNE.

Eſt-il poſſible? et que viens-je d'ouïr?
Eſt-il bien vrai? me trompez-vous, Nanine?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine:
Mon cœur en a trop beſoin.

LA BARONNE, *avec un emportement de tendreſſe.*

Lève-toi;
Que je t'embraſſe. O jour heureux pour moi!
Ma chère amie! eh bien, je vais ſur l'heure
Préparer tout pour ta belle demeure.
Ah quel plaiſir que de vivre en couvent!

NANINE.

C'eſt pour le moins un abri conſolant.

LA BARONNE.

Non: c'eſt, ma fille, un ſéjour délectable.

NANINE.

Le croyez-vous?

LA BARONNE.

Le monde eſt haïſſable,
Jaloux.

NANINE.

Oh oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,
Changeant, ingrat; tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui; j'entrevois qu'il me ſerait funeſte,
Qu'il faut le fuir....

LA BARONNE.

La choſe eſt manifeſte;
Un bon couvent eſt un port aſſuré.
Monſieur le Comte, ah! je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de Monſeigneur?

LA BARONNE.

Je t'aime
A la fureur; et dès ce moment même,
Je voudrais bien te faire le plaiſir
De t'enfermer pour ne jamais ſortir.
Mais il eſt tard, hélas! il faut attendre
Le point du jour. Ecoute: il faut te rendre
Vers le minuit dans mon appartement.
Nous partirons d'ici ſecrètement
Pour ton couvent, à cinq heures ſonnantes:
Sois prête au moins.

SCENE VI.

NANINE *seule.*

Quelles douleurs cuisantes!
Quel embarras! quel tourment! quel dessein!
Quels sentimens combattent dans moin sein!
Hélas! je fuis le plus aimable maître!
En le fuyant je l'offense peut-être :
Mais en restant, l'excès de ses bontés
M'attirerait trop de calamités,
Dans sa maison mettrait un trouble horrible.
Madame croit qu'il est pour moi sensible,
Que jusqu'à moi ce cœur peut s'abaisser;
Je le redoute, et n'ose le penser.
De quel courroux Madame est animée!
Quoi! l'on me hait, et je crains d'être aimée!
Mais moi, mais moi! je me crains encor plus;
Mon cœur troublé de lui-même est confus.
Que devenir? De mon état tirée,
Pour mon malheur je suis trop éclairée.
C'est un danger, c'est peut-être un grand tort
D'avoir une ame au-dessus de son sort.
Il faut partir; j'en mourrai, mais n'importe.

SCENE VII.

LE COMTE, NANINE, un laquais.

LE COMTE.

HOLA, quelqu'un, qu'on reste à cette porte.
Des siéges, vite.
(*il fait la révérence à Nanine qui lui en fait une profonde.*)
Asséyons-nous ici.

NANINE.

Qui, moi, Monsieur?

LE COMTE.

Oui, je le veux ainsi;
Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un désert
Est-il moins beau, moins précieux, moins cher?
Quoi, vos beaux yeux semblent mouillés de larmes?
Ah! je le vois: jalouse de vos charmes,
Notre Baronne aura, par ses aigreurs,
Par son courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, Monsieur, non; sa bonté respectable
Jamais pour moi ne fut si favorable;
Et j'avoûrai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez; je craignais son dépit.

NANINE.

Hélas! pourquoi?

LE COMTE.

Jeune et belle Nanine,
La jalousie en tous les cœurs domine.
L'homme est jaloux, dès qu'il peut s'enflammer;
La femme l'est même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, discret, sincère,
A tout son sexe est bien sûr de déplaire.
L'homme est plus juste; et d'un sexe jaloux
Nous vous vengeons autant qu'il est en nous.
Croyez sur-tout que je vous rends justice;
J'aime ce cœur qui n'a point d'artifice;
J'admire encore à quel point vous avez
Développé vos talens cultivés.
De votre esprit la naïve justesse
Me rend surpris autant qu'il m'intéresse.

NANINE.

J'en ai bien peu: mais quoi! je vous ai vu,
Et je vous ai tous les jours entendu;
Vous avez trop relevé ma naissance;
Je vous dois trop; c'est par vous que je pense.

LE COMTE.

Ah! croyez-moi, l'esprit ne s'apprend pas.

NANINE.

Je pense trop pour un état si bas;
Au dernier rang les destins m'ont compriſe.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont mise.
Naïvement dites-moi quel effet
Ce livre anglais sur votre esprit a fait?

NANINE.

Il ne m'a point du tout persuadée:
Plus que jamais, Monsieur, j'ai dans l'idée
Qu'il est des cœurs si grands, si généreux
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve... Ah çà, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous destine
Un sort, un rang, moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas! mon sort était trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non. Désormais soyez de la famille;
Ma mère arrive; elle vous voit en fille;
Et mon estime, et sa tendre amitié
Doivent ici vous mettre sur un pied
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas! que m'avertir
De mes devoirs... Qu'ils sont durs à remplir!

LE COMTE.

Quoi! quel devoir? Ah! le vôtre est de plaire;
Il est rempli; le nôtre ne l'est guère.
Il vous fallait plus d'aisance et d'éclat:
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en suis sortie, et c'est ce qui m'accable;
C'est un malheur peut-être irréparable.
(*se levant.*)
Ah, Monseigneur! ah, mon maître! écartez
De mon esprit toutes ces vanités.
De vos bienfaits confuse, pénétrée,
Laissez-moi vivre à jamais ignorée.
Le ciel me fit pour un état obscur;
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah! laissez-moi ma retraite profonde.
Et que ferais-je, et que verrais-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus?

LE COMTE.

Non, c'en eſt trop, je n'y réſiſte plus.
Qui? vous obſcure! vous!

NANINE.

Quoi que je faſſe,
Puis-je de vous obtenir une grace?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous? parlez.

NANINE.

Depuis un temps
Votre bonté me comble de préſens.

LE COMTE.

Eh bien, pardon. J'en agis comme un père,
Un père tendre à qui ſa fille eſt chère.
Je n'ai point l'art d'embellir un préſent;
Et je ſuis juſte, et ne ſuis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure;
Elle vous traita mal: mais la nature,
En récompenſe, a voulu vous doter
De tous ſes biens; j'aurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait; mais je me flatte
Qu'il m'eſt permis, ſans que je ſois ingrate,
De diſpoſer de ces dons précieux,
Que votre main rend ſi chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

SCENE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

MADAME vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Eh, que Madame attende.
Quoi! l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'auſſi-tôt on vienne nous troubler?

NANINE.

Avec douleur, ſans doute, je vous laiſſe;
Mais vous ſavez qu'elle fut ma maîtreſſe.

LE COMTE.

Non, non, jamais je ne veux le ſavoir.

NANINE.

Elle conſerve un reſte de pouvoir.

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous aſſure.
Vous gémiſſez... Quoi! votre cœur murmure!
Qu'avez-vous donc?

NANINE.

Je vous quitte à regret;
Mais il le faut... O Ciel! c'en eſt donc fait.
(*elle ſort.*)

SCENE IX.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE *seul.*

Elle pleurait. D'une femme orgueilleuse
Depuis long-temps l'aigreur capricieuse
La fait gémir sous trop de dureté;
Et de quel droit? par quelle autorité?
Sur ces abus ma raison se récrie.
Ce monde-ci n'est qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués sans titre, et répandus sans choix.
Eh...

GERMON.

Monseigneur.

LE COMTE.

Demain sur sa toilette
Vous porterez cette somme complette
De trois cents louis d'or; n'y manquez pas;
Puis vous irez chercher ses gens là-bas;
Ils attendront.

GERMON.

Madame la Baronne
Aura l'argent que Monseigneur me donne
Sur sa toilette.

LE COMTE.

Eh, l'esprit lourd! eh non!
C'est pour Nanine, entendez-vous?

GERMON.

Pardon.

LE

LE COMTE.

Allez, allez, laiſſez-moi.

(*Germon ſort.*)

Ma tendreſſe
Aſſurément n'eſt point une faibleſſe.
Je l'idolâtre, il eſt vrai, mais mon cœur
Dans ſes yeux ſeuls n'a point pris ſon ardeur.
Son caractère eſt fait pour plaire au ſage;
Et ſa belle ame a mon premier hommage:
Mais ſon état?....Elle eſt trop au-deſſus;
Fût-il plus bas, je l'en aimerais plus.
Mais puis-je enfin l'épouſer? Oui, ſans doute.
Pour être heureux qu'eſt-ce donc qu'il en coûte?
D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil?
Mais la coutume... Eh bien, elle eſt cruelle;
Et la nature eut ſes droits avant elle.
Eh quoi! rival de Blaiſe! pourquoi non?
Blaiſe eſt un homme; il l'aime, il a raiſon.
Elle fera dans une paix profonde
Le bien d'un ſeul et les déſirs du monde.
Elle doit plaire aux jardiniers, aux rois;
Et mon bonheur juſtifira mon choix.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, MARIN.

LE COMTE *seul.*

Ah ! cette nuit est une année entière.
Que le sommeil est loin de ma paupière !
Tout dort ici ; Nanine dort en paix ;
Un doux repos rafraîchit ses attraits :
Et moi je vais, je cours, je veux écrire,
Je n'écris rien ; vainement je veux lire,
Mon œil troublé voit les mots sans les voir,
Et mon esprit ne les peut concevoir.
Dans chaque mot le seul nom de Nanine
Est imprimé par une main divine.
Holà, quelqu'un, qu'on vienne. Quoi ! mes gens
Sont-ils pas las de dormir si long-temps ?
Germon, Marin.

MARIN, *derrière le théâtre.*

J'accours.

LE COMTE.

Quelle paresse !
Eh ! venez vîte ; il fait jour : le temps presse :
Arrivez donc.

MARIN.

Eh, Monsieur, quel lutin
Vous a sans nous éveillé si matin ?

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh, oh! la Baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.
Qu'ordonnez-vous?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin,
Je veux avoir, au plus tard pour demain,
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme de chambre adroite, bonne et sage,
Valet de chambre avec deux grands laquais,
Point libertins, qui soient jeunes, bien faits;
Des Diamans, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'instant, cours en poste à Paris;
Crève tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris.
J'entends, j'entends. Madame la Baronne
Est la maîtresse aujourd'hui qu'on nous donne;
Vous l'épousez?

LE COMTE.

Quel que soit mon projet,
Vole et reviens.

MARIN.

Vous serez satisfait.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE *seul.*

QUOI! j'aurai donc cette douceur extrême
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime.
Notre Baronne avec fureur crîra;
Très-volontiers, et tant qu'elle voudra.
Les vains discours, le monde, la Baronne,
Rien ne m'émeut, et je ne crains personne;
Aux préjugés c'est trop être soumis;
Il faut les vaincre, ils sont nos ennemis;
Et ceux qui font les esprits raisonnables,
Plus vertueux, sont les seuls respectables.
Eh mais.... quel bruit entends-je dans ma cour?
C'est un carrosse. Oui... mais... au point du jour
Qui peut venir?... C'est ma mère peut-être.
Germon...

GERMON, *arrivant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Vois ce que ce peut être.

GERMON.

C'est un carrosse.

LE COMTE.

Eh qui? par quel hasard?
Qui vient ici?

GERMON.

L'on ne vient point; l'on part.

LE COMTE.

Comment! on part?

GERMON.

Madame la Baronne

Sort tout-à-l'heure.

LE COMTE.

Oh je le lui pardonne ;

Que pour jamais puisse-t-elle sortir !

GERMON.

Avec Nanine elle est prête à partir.

LE COMTE.

Ciel ! que dis-tu ? Nanine ?

GERMON.

La suivante

Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc ?

GERMON.

Votre parente

Part avec elle ; elle va, ce matin,

Mettre Nanine à ce couvent voisin.

LE COMTE.

Courons, volons. Mais quoi ! que vais-je faire ?

Pour leur parler je suis trop en colère ;

N'importe : allons. Quand je devrais...mais non ;

On verrait trop toute ma passion.

Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête ;

Répondez-moi d'elle sur votre tête :

Amenez-moi Nanine.

(*Germon sort.*)

Ah, juste ciel !

On l'enlevait. Quel jour ! quel coup mortel !

Qu'ai-je donc fait, pourquoi, par quel caprice,

Par quelle ingrate et cruelle injustice ?

Qu'ai-je donc fait, hélas ! que l'adorer,
Sans la contraindre et sans me déclarer,
Sans alarmer sa timide innocence ?
Pourquoi me fuir ? je m'y perds plus j'y pense.

SCENE III.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

BELLE Nanine, est-ce vous que je voi?
Quoi ! vous voulez vous dérober à moi?
Ah répondez, expliquez-vous de grace.
Vous avez craint, sans doute, la menace
De la Baronne ; et ces purs sentimens,
Que vos vertus m'inspirent dès long-temps,
Plus que jamais l'auront sans doute aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur seul éclat que leur prêtaient vos yeux ?
Hier au soir, de pleurs toute trempée,
De ce dessein étiez-vous occupée ?
Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous ?

NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE, *la relevant.*

Ah ! parlez-moi. Je tremble plus encore.

NANINE.

Madame...

LE COMTE.

Eh bien ?

NANINE.

Madame, que j'honore,
Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce serait vous ? qu'entends-je ? ah malheureux !

NANINE.

Je vous l'avoue : oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon ame égarée. . . .
Elle voulait, Monsieur, me marier.

LE COMTE.

Elle ? à qui donc ?

NANINE.

A votre jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix !

NANINE.

Et moi toute honteuse,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureuse,
Moi qui repousse avec un vain effort
Des sentimens au-dessus de mon sort,
Que vos bontés avaient trop élevée,
Pour m'en punir j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous, vous punir ? ah, Nanine ! et de quoi ?

NANINE.

D'avoir osé soulever contre moi
Votre parente, autrefois ma maîtresse.
Je lui déplais ; mon seul aspect la blesse ;
Elle a raison ; et j'ai près d'elle hélas !
Un tort bien grand. . . qui ne finira pas.
J'ai craint ce tort, il est peut-être extrême.

J'ai prétendu m'arracher à moi-même ;
Et déchirer dans les auſtérités
Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés,
Venger ſur lui ſa faute involontaire.
Mais ma douleur, hélas ! la plus amère,
En perdant tout, en courant m'éclipſer,
En vous fuyant, fut de vous offenſer.

LE COMTE, *ſe détournant et ſe promenant.*

Quels ſentimens, et quelle ame ingénue !
En ma faveur eſt-elle prévenue ?
A-t-elle craint de m'aimer ? ô vertu !

NANINE.

Cent fois pardon, ſi je vous ai déplu.
Mais permettez qu'au fond d'une retraite
J'aille cacher ma douleur inquiète,
M'entretenir en ſecret à jamais
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Ecoutez : la Baronne
Vous favoriſe, et noblement vous donne
Un domeſtique, un ruſtre pour époux ;
Moi j'en ſais un moins indigne de vous.
Il eſt d'un rang fort au-deſſus de Blaiſe,
Jeune, honnête homme, il eſt fort à ſon aiſe :
Je vous réponds qu'il a des ſentimens ;
Son caractère eſt loin des mœurs du temps ;
Et je me trompe, ou pour vous j'enviſage
Un deſtin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre cœur ?
Vaut-il pas bien le couvent ?

NANINE.

Non, Monſieur...

Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avoûrai, ne peut me ſatisfaire.
Vous pénétrez mon cœur reconnaiſſant;
Daignez-y lire, et voyez ce qu'il ſent;
Voyez ſur quoi ma retraite ſe fonde.
Un jardinier, un monarque du monde,
Qui pour époux s'offriraient à mes vœux,
Également me déplairaient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon ſort. Eh bien, Nanine,
Connaiſſez donc celui qu'on vous deſtine.
Vous l'eſtimez; il eſt ſous votre loi;
Il vous adore, et cet époux.... c'eſt moi.
L'étonnement, le trouble l'a ſaiſie.
Ah! parlez-moi; diſpoſez de ma vie;
Ah! reprenez vos ſens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu?

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

NANINE.

Quoi vous m'aimez?... Ah! gardez-vous de croire
Que j'oſe uſer d'une telle victoire.
Non, Monſieur, non, je ne ſouffrirai pas
Qu'ainſi pour moi vous deſcendiez ſi bas:
Un tel hymen eſt toujours trop funeſte.
Le goût ſe paſſe, et le repentir reſte.
J'oſe à vos pieds atteſter vos aïeux....
Hélas! ſur moi ne jetez point les yeux.
Vous avez pris pitié de mon jeune âge;
Formé par vous, ce cœur eſt votre ouvrage;
Il en ſerait indigne déſormais,

S'il acceptait le plus grand des bienfaits.
Oui, je vous dois des refus. Oui, mon ame
Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non, vous ferez ma femme.
Quoi ! tout-à-l'heure, ici vous m'assuriez,
Vous l'avez dit, que vous refuseriez
Tout autre époux, fût-ce un prince.

NANINE.

Oui, sans doute,
Et ce n'est pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me haïssez-vous ?

NANINE.

Aurais-je fui ?
Craindrais-je tant, si vous étiez haï ?

LE COMTE.

Ah ! ce mot seul a fait ma destinée.

NANINE.

Eh ! que prétendez-vous ?

LE COMTE.

Notre hyménée.

NANINE.

Songez....

LE COMTE.

Je songe à tout.

NANINE.

Mais prévoyez....

LE COMTE.

Tout est prévu.

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez....

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez...

LE COMTE.

Il n'eſt rien que j'oublie.
Tout ſera prêt, et tout eſt ordonné...

NANINE.

Quoi! malgré moi, votre amour obſtiné....

LE COMTE.

Oui, malgré vous, ma flamme impatiente
Va tout preſſer pour cette heure charmante.
Un ſeul inſtant je quitte vos attraits
Pour que mes yeux n'en ſoient privés jamais.
Adieu, Nanine, adieu, vous que j'adore.

SCENE IV.

NANINE *ſeule.*

CIEL! eſt-ce un rêve? et puis-je croire encore
Que je parvienne au comble du bonheur?
Non, ce n'eſt pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il eſt, qui me plaît et me frappe:
A mes regards tant de grandeur échappe.
Mais épouſer ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux,
Lui que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime,
Lui qui m'élève au-deſſus de moi-même;
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir;
Je devrais... Non, je ne puis plus le fuir;
Non, mon état ne ſaurait ſe comprendre.
Moi l'épouſer? quel parti dois-je prendre?
Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui;
Dans ma faibleſſe il m'envoie un appui.

Peut-être même... Allons ; il faut écrire,
Il faut... par où commencer, et que dire ?
Quelle surprise ! Ecrivons promptement,
Avant d'oser prendre un engagement.

(*elle se met à écrire.*)

SCENE V.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

Ah ! la voici. Madame la Baronne,
En ma faveur vous a parlé, mignonne.
Ouais, elle écrit sans me voir seulement.

NANINE, *écrivant toujours.*

Blaise, bon jour.

BLAISE.

Bon jour est sec vraiment.

NANINE, *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble ;
Toute ma lettre est pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie ! elle écrit tout courant ;
Qu'elle a d'esprit ! et que n'en ai-je autant !
Çà, je disais...

NANINE.

Eh bien ?

BLAISE.

Elle m'impose
Par son maintien : devant elle je n'ose
M'expliquer... là... tout comme je voudrais :
Je suis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaise, il faut me rendre un grand service.

BLAISE.

Oh! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la justice
De me fier à ta discrétion,
A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh! parlez sans façon:
Car, voyez-vous, Blaise est prêt à tout faire
Pour vous servir; vîte, point de mystère.

NANINE.

Tu vas souvent au village prochain,
A Rémival, à droite du chemin?

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrais-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert?

BLAISE.

Non. Quel est ce visage?
Philippe Hombert? je ne connais pas çà.

NANINE.

Hier au soir je crois qu'il arriva;
Informe-t-en. Tâche de lui remettre,
Mais sans délai, cet argent, cette lettre.

BLAISE.

Oh! de l'argent!

NANINE.

Donne aussi ce paquet;
Monte à cheval pour avoir plutôt fait:
Pars, et sois sûr de ma reconnaissance.

BLAISE.

J'irais pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert est un heureux manant;
La bourse est pleine: ah! que d'argent comptant!
Est-ce une dette?

NANINE.

Elle est très-avérée.
Il n'en est point, Blaise, de plus sacrée;
Ecoute. Hombert est peut-être inconnu;
Peut-être même il n'est pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ses mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami!

NANINE.

Je me fie à ta foi.

BLAISE.

Son cher ami!

NANINE.

Va, j'attends tout de toi.

SCENE VI.

LA BARONNE, BLAISE.

BLAISE.

D'où diable vient cet argent? quel message?
Il nous aurait aidé dans le ménage!
Allons, elle a pour nous de l'amitié;
Et çà vaut mieux que de l'argent, morguê:
Courons, courons.

(il met l'argent et le paquet dans sa poche: il rencontre la Baronne, et la heurte.)

LA BARONNE.

Eh, le butor!... arrête.
L'étourdi m'a penſé caſſer la tête.

BLAISE.

Pardon, Madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu? que tiens-tu?
Que fait Nanine? As-tu rien entendu?
Monſieur le Comte eſt-il bien en colère?
Quel billet eſt-ce-là?

BLAISE.

C'eſt un myſtère.
Peſte!...

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderait.

LA BARONNE.

Comment dis-tu? Nanine! elle pourrait
Avoir écrit, te charger d'un meſſage!
Donne, ou je romps ſoudain ton mariage:
Donne, te dis-je.

BLAISE, *riant.*

Oh, oh

LA BARONNE.

De quoi ris-tu?

BLAISE, *riant encore.*

Ha, ha.

LA BARONNE.

J'en veux ſavoir le contenu.
(*elle décachète la lettre.*)
Il m'intéreſſe, ou je ſuis bien trompée.

BLAISE, *riant encore.*

Ha, ha, ha, ha, qu'elle eſt bien attrapée!
Elle n'a là qu'un chiffon de papier;
Moi j'ai l'argent, et je m'en vais payer
Philippe Hombert: faut ſervir ſa maîtreſſe.
Courons.

SCENE VII.

LA BARONNE *ſeule.*

LISONS. „ Ma joie et ma tendreſſe
„ Sont ſans meſure, ainſi que mon bonheur;
„ Vous arrivez, quel moment pour mon cœur!
„ Quoi! je ne puis vous voir et vous entendre!
„ Entre vos bras je ne puis me jeter!
„ Je vous conjure au moins de vouloir prendre
„ Ces deux paquets; daignez les accepter.
„ Sachez qu'on m'offre un ſort digne d'envie,
„ Et dont il eſt permis de s'éblouir;
„ Mais il n'eſt rien que je ne ſacrifie
„ Au ſeul mortel que mon cœur doit chérir. „
Ouais. Voilà donc le ſtyle de Nanine:
Comme elle écrit, l'innocente orpheline!
Comme elle fait parler la paſſion!
En vérité ce billet eſt bien bon.
Tout eſt parfait, je ne me ſens pas d'aiſe.
Ah, ah, ruſée, ainſi vous trompiez Blaiſe!
Vous m'enleviez en ſecret mon amant.
Vous avez feint d'aller dans un couvent;
Et tout l'argent que le Comte vous donne,
C'eſt pour Philippe Hombert? Fort bien, friponne;
J'en ſuis charmée, et le perfide amour

Du

Du Comte Olban méritait bien ce tour.
Je m'en doutais que le cœur de Nanine
Etait plus bas que sa basse origine.

SCENE VIII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

VENEZ, venez, homme à grands sentimens,
Homme au-dessus des préjugés du temps,
Sage amoureux, philosophe sensible,
Vous allez voir un trait assez risible.
Vous connaissez sans doute à Rémival
Monsieur Philippe Hombert votre rival?

LE COMTE.

Ah! quels discours vous me tenez!

LA BARONNE.

Peut-être
Ce billet-là vous le fera connaître.
Je crois qu'Hombert est un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne sont plus de saison;
Mon parti pris, je suis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour êst un peu plus malin.
Tenez, lisez. Ceci pourra vous plaire;
Vous connaîtrez les mœurs, le caractère
Du digne objet qui vous a subjugué.
(*tandis que le Comte lit.*)
Tout en lisant il me semble intrigué.

Il a pâli, l'affaire émeut sa bile....
Eh bien, Monsieur, que pensez-vous du style?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien:
Oh! le pauvre homme! il le méritait bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lu? Je demeure stupide.
O tour affreux, sexe ingrat, cœur perfide!

LA BARONNE.

Je le connais, il est né violent;
Il est prompt, ferme; il va dans un moment
Prendre un parti.

SCENE IX.

LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.

Voici dans l'avenue
Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille est revenue?

GERMON.

Madame votre mère, entendez-vous?
Est près d'ici, Monsieur.

LA BARONNE.

Dans son courroux,
Il est devenu sourd. La lettre opère.

GERMON, *criant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Plaît-il?

GERMON, *haut.*

Madame votre mère,
Monsieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment?

GERMON.

Mais.... elle écrit dans son appartement.

LE COMTE, *d'un air froid et sec.*

Allez saisir ses papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit, vous viendrez me le rendre;
Qu'on la renvoie à l'instant.

GERMON.

Qui, Monsieur?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurais pas ce cœur:
Si vous saviez à quel point sa personne
Nous charme tous; comme elle est noble, bonne!

LE COMTE.

Obéissez, ou je vous chasse.

GERMON.

Allons.

(*il sort.*)

SCENE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah! je respire, enfin nous l'emportons:
Vous devenez un homme raisonnable.
Ah çà, voyez s'il n'est pas véritable

Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens dans un certain éclat,
Ont un cœur noble, ainsi que leur personne?
Le sang fait tout, et la naissance donne
Des sentimens à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien; mais soit, n'en parlons plus:
Réparons tout; le plus sage, en sa vie,
A quelquefois ses accès de folie:
Chacun s'égare, et le moins imprudent
Est celui-là qui plutôt se repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce sujet de querelle
Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais, vous, de vos sermens
Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends;
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'est qu'un prompt hommage
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Est un affront.

LE COMTE.

Il sera réparé.
Madame, il faut....

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un notaire.

LE COMTE.

Vous savez bien...que j'attendais ma mère.

LA BARONNE.

Elle est ici.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE, *à sa mère.*

MADAME, j'aurais dû...
(*à part.*) (*à sa mère.*)
Philippe Hombert!... Vous m'avez prévenu;
Et mon respect, mon zèle, ma tendresse...
(*à part.*)
Avec cet air innocent, la traîtresse!

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils.
On m'avait dit, en passant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frappée;
Je m'aperçois qu'on ne m'a pas trompée:
Mais ce mal-là...

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus!

LA MARQUISE.

Prend-il souvent?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Çà, je voudrais ici vous parler seule.

(*fesant une petite révérence à la Baronne.*)
Bon jour, Madame.

LA BARONNE *à part.*
Hom! la vieille béguenle!
Madame, il faut vous laiſſer le plaiſir
D'entretenir Monſieur tout à loiſir.
Je me retire.

(*elle ſort.*)

SCENE XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *parlant fort vîte, et d'un ton de petite vieille babillarde.*

Eh bien, Monſieur le Comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la Baronne pour bru;
C'eſt ſur cela que j'ai vîte accouru.
Votre Baronne eſt une acariâtre,
Impertinente, altière, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard;
Qui l'an paſſé, chez la Marquiſe Agard,
En plein ſouper me traita de bavarde;
D'y plus ſouper déformais Dieu me garde!
Bavarde, moi! Je ſais d'ailleurs très-bien
Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien:
C'eſt un grand point, il faut qu'on s'en informe;
Car on m'a dit que ſon château de l'Orme
A ſon mari n'appartient qu'à moitié;
Qu'un vieux procès, qui n'eſt pas oublié,
Lui diſputait la moitié de la terre:

J'ai su cela de feu votre grand-père :
Il disait vrai ; c'était un homme, lui ;
On n'en voit plus de sa trempe aujourd'hui.
Paris est plein de ces petits bouts d'homme,
Vains, fiers, fous, sots, dont le caquet m'assomme ;
Parlant de tout avec l'air empressé,
Et se moquant toujours du temps passé.
J'entends parler de nouvelle cuisine,
De nouveaux goûts ; on crève, on se ruine :
Les femmes sont sans frein, et les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE, *relisant le billet.*

Qui l'aurait cru ? Ce trait me désespère.
Eh bien, Germon ?

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

Voici votre notaire.

LE COMTE.

Oh ! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier
Qu'elle devait, Monsieur, vous envoyer.

LE COMTE, *lisant.*

Donne... Fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et par respect me refuse !... Infidelle !
Tu ne dis pas la raison du refus !

LA MARQUISE.

Ma foi, mon fils a le cerveau perclus ;
C'est sa Baronne ; et l'amour le domine.

LE COMTE, *à Germon.*

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine ?

GERMON.

Hélas ! Monſieur, elle a déjà repris
Modeſtement ſes champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte et de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorſque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement ?

LA MARQUISE.

Hem ! de qui parlez-vous ?

GERMON.

Nanine ! hélas ! Madame, que l'on chaſſe ;
Tout le château pleure de ſa diſgrace.

LA MARQUISE.

Vous la chaſſez ? je n'entends point cela.
Quoi ! ma Nanine ? Allons, rappelez-la.
Qu'a-t-elle fait ma charmante orpheline ?
C'eſt moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.
Je me ſouviens qu'à l'âge de dix ans
Elle enchantait tout le monde céans.
Notre Baronne ici la prit pour elle ;
Et je prédis dès-lors que cette belle
Serait fort mal, et j'ai très-bien prédit :
Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit.
Vous prétendez tout faire à votre tête :
Chaſſer Nanine eſt un trait malhonnête.

LE COMTE.

Quoi ! ſeule, à pied, ſans ſecours, ſans argent ?

GERMON.

Ah ! j'oubliais de dire qu'à l'inſtant
Un vieux bon homme à vos gens ſe préſente :
Il dit que c'eſt une affaire importante,
Qu'il ne ſaurait communiquer qu'à vous ;
Il veut, dit-il, ſe mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
Suis-je en état de parler à perſonne ?

LA MARQUISE.

Ah ! vous avez du chagrin, je le croi ;
Vous m'en donnez auſſi beaucoup à moi.
Chaſſer Nanine et faire un mariage
Qui me déplaît ! non, vous n'êtes pas ſage.
Allez, trois mois ne ſeront pas paſſés
Que vous ſerez l'un de l'autre laſſés.
Je vous prédis la pareille aventure
Qu'à mon couſin le marquis de Marmure.
Sa femme était aigre comme verjus ;
Mais entre nous, la vôtre l'eſt bien plus.
En s'épouſant ils crurent qu'ils s'aimèrent ;
Deux mois après tous deux ſe ſéparèrent ;
Madame alla vivre avec un galant,
Fat, petit-maître, eſcroc, extravagant ;
Et Monſieur prit une franche coquette,
Une intrigante et friponne parfaite.
Des ſoupers fins, la petite maiſon,
Chevaux, habits, maître-d'hôtel fripon,
Bijoux nouveaux pris à crédit, notaires,
Contrats vendus et dettes uſuraires :
Enfin, Monſieur et Madame, en deux ans,
A l'hôpital allèrent tout d'un temps.

Je me souviens encor d'une autre histoire,
Bien plus tragique, et difficile à croire;
C'était.....

LE COMTE.

Ma mère, il faut aller dîner.
Venez..... O Ciel! ai-je pu soupçonner
Pareille horreur!

LA MARQUISE.

Elle est épouvantable:
Allons, je vais la raconter à table;
Et vous pourrez tirer un grand profit,
En temps et lieu, de tout ce que j'ai dit.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NANINE, *vêtue en payſanne*, GERMON.

GERMON.

Nous pleurons tous en vous voyant ſortir.

NANINE.

J'ai tardé trop; il eſt temps de partir.

GERMON.

Quoi! pour jamais, et dans cet équipage?

NANINE.

L'obſcurité fut mon premier partage.

GERMON.

Quel changement! Quoi du matin au ſoir!
Souffrir n'eſt rien, c'eſt tout que de déchoir.

NANINE.

Il eſt des maux mille fois plus ſenſibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets ſi paiſibles:
Certes, mon maître eſt bien mal aviſé;
Notre baronne a ſans doute abuſé
De ſon pouvoir, et vous fait cet outrage:
Jamais Monſieur n'aurait eu ce courage.

NANINE.

Je lui dois tout: il me chaſſe aujourd'hui;
Obéiſſons. Ses bienfaits ſont à lui;
Il peut uſer du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui diable eût pu s'attendre?
En cet état qu'allez-vous devenir?

NANINE.

Me retirer, long-temps me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre baronne !

NANINE.

Mes maux sont grands, mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître après votre départ ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendu à ma première vie ;
Et qu'à jamais, sensible à ses bontés,
Je n'oublîrai.... rien... que ses cruautés.

GERMON

Vous me fendez le cœur, et tout-à-l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure ;
J'irais par-tout avec vous m'établir ;
Mais monsieur Blaise a su nous prévenir.
Qu'il est heureux ! avec vous il va vivre :
Chacun voudrait l'imiter et vous suivre.

NANINE.

On est bien loin de me suivre... Ah ! Germon !
Je suis chassée.... et par qui !...

GERMON.

Le démon
A mis du sien dans cette brouillerie ;
Nous vous perdons... et Monsieur se marie.

NANINE.

Il se marie !... Ah ! partons de ce lieu ;
Il fut pour moi trop dangereux... Adieu ..

(*elle sort.*)

GERMON.

Monsieur le Comte a l'ame un peu bien dure :
Comment chasser pareille créature !
Elle paraît une fille de bien :
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Eh bien, Nanine est donc enfin partie !

GERMON.

Oui, c'en est fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

GERMON.

Votre ame est donc de fer.

LE COMTE.

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnait-il la main ?

GERMON.

Qui ! quel Philippe Hombert ? Hélas, Nanine,
Sans écuyer, fort tristement chemine,
Et de ma main ne veut pas seulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle ?

GERMON.

Où ? mais apparemment
Chez ses amis.

LE COMTE.

A Rémival, sans doute.

GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.

LE COMTE.

Va la conduire à ce couvent voisin,
Où la baronne allait dès ce matin :
Mon dessein est qu'on la mette sur l'heure
Dans cette utile et décente demeure ;
Ces cent louis la feront recevoir.
Va.... garde-toi de laisser entrevoir
Que c'est un don que je veux bien lui faire ;
Dis-lui que c'est un présent de ma mère :
Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien ; je vais vous obéir.

(*il fait quelques pas.*)

LE COMTE.

Germon,
A son départ, tu dis que tu l'as vue ?

GERMON.

Eh, oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle était abattue ?
Elle pleurait ?

GERMON.

Elle faisait bien mieux,
Ses pleurs coulaient à peine de ses yeux ;
Elle voulait ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t-elle
Dit quelque mot qui marque, qui décèle
Ses sentimens ? as-tu remarqué....

GERMON.

Quoi ?

LE COMTE.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi ?

GERMON.

Oh, oui, beaucoup.

LE COMTE.

Eh bien, dis-moi donc, traître,
Qu'a-t-elle dit ?

GERMON.

Que vous êtes son maître ;
Que vous avez des vertus, des bontés....
Qu'elle oublîra tout....hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va... mais sur-tout garde qu'elle revienne.

(*Germon sort.*)

Germon !

GERMON.

Monsieur.

LE COMTE.

Un mot ; qu'il te souvienne,
Si par hasard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venait suivre ses pas,
De le chasser de la belle manière.

GERMON.

Oui, poliment, à grands coups d'étrivière :
Comptez sur moi ; je sers fidellement.
Le jeune Hombert, dites-vous ?

LE COMTE.

Justement.

GERMON.

Bon, je n'ai pas l'honneur de le connaître ;
Mais le premier que je verrai paraître
Sera rossé de la bonne façon ;
Et puis après il me dira son nom.

(*il fait un pas et revient.*)
Ce jeune Hombert eſt quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de ſon village.
Laiſſez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant;
Et Blaiſe auſſi lui tient au cœur peut-être.
On aime mieux ſon égal que ſon maître.

LE COMTE.

Ah! cours, te dis-je.

SCENE III.

LE COMTE *ſeul.*

HÉLAS! il a raiſon,
Il prononçait ma condamnation;
Et moi du coup qui m'a pénétré l'ame
Je me punis; la baronne eſt ma femme.
Il le faut bien, le ſort en eſt jeté.
Je ſouffrirai, je l'ai bien mérité.
Ce mariage eſt au moins convenable.
Notre baronne a l'humeur peu traitable;
Mais, quand on veut, on ſait donner la loi.
Un eſprit ferme eſt le maître chez ſoi.

SCENE IV.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Or çà, mon fils, vous épouſez Madame?

LE COMTE.

Eh! oui.

LA MARQUISE.

Ce ſoir elle eſt donc votre femme?
Elle eſt ma bru?

LA BARONNE.

Si vous le trouvez bon:
J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y ſouſcrire;
Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer! eh! ma mère, pourquoi?

LA MARQUISE.

J'emmènerai ma Nanine avec moi.
Vous la chaſſez, et moi je la marie;
Je fais la noce en mon château de Brie;
Et je la donne au jeune ſénéchal,
Propre neveu du procureur fiſcal,
Jean Roc Souci; c'eſt lui de qui le père
Eut à Corbeil cette plaiſante affaire.
De cet enfant je ne puis me paſſer;
C'eſt un bijou que je veux enchâſſer.
Je vais la marier... Adieu.

LE COMTE.

Ma mère,

Ne ſoyez pas contre nous en colère ;
Laiſſez Nanine aller dans le couvent ;
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez-nous, Madame, une famille
Ne ſe doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment ? quoi donc ?

LA BARONNE.

Peu de choſe.

LA MARQUISE.

Mais...

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien, c'eſt beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.
Aurait-elle eu quelque tendre folie ?
Cela ſe peut, car elle eſt ſi jolie :
Je m'y connais : on tente, on eſt tenté ;
Le cœur a bien de la fragilité.
Les filles ſont toujours un peu coquettes :
Le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites.
Çà, contez-moi, ſans nul déguiſement,
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter ?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine ;
Et vous pourriez....

SCENE V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE MARIN *en bottes.*

MARIN.

ENFIN, tout eſt baclé,
Tout eſt fini.

LA MARQUISE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Qu'eſt-ce ?

MARIN.

J'ai parlé
A nos marchands ; j'ai bien fait mon meſſage ;
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage ?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux ;
Six beaux chevaux ; et vous ſerez contente
De la berline : elle eſt bonne, brillante ;
Tous les panneaux par Martin ſont vernis.
Les diamans ſont beaux, très-bien choiſis ;
Et vous verrez des étoffes nouvelles,
D'un goût charmant... Oh ! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE *au Comte.*

Vous avez donc commandé tout cela ?

LE COMTE, *à part.*

Oui..... Mais pour qui ?

MARIN.

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau carrosse,
Et sera prêt le soir pour votre noce.
Vive Paris pour avoir sur le champ
Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent.
En revenant j'ai revu le notaire,
Tout près d'ici, griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a traîné bien long-temps.

LA MARQUISE, *à part.*

Ah ! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN.

Dans ce sallon j'ai trouvé tout-à-l'heure
Un bon vieillard, qui gémit et qui pleure;
Depuis long-temps il voudrait vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun ! qu'on le fasse en aller;
Il prend trop mal son temps.

LA MARQUISE.

Pourquoi, Madame?
Mon fils, ayez un peu de bonté d'ame,
Et croyez-moi, c'est un mal des plus grands
De rebuter ainsi les pauvres gens.
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable, doux.
Ne sont-ils pas hommes tout comme nous ?
On ne sait pas à qui l'on fait injure;
On se repent d'avoir eu l'ame dure.
Les orgueilleux ne prospèrent jamais.
(*à Marin.*)
Allez chercher ce bon homme.

MARIN.

J'y vais.
(*il sort.*)

LE COMTE.

Pardon, ma mère, il a fallu vous rendre
Mes premiers soins, et je suis prêt d'entendre
Cet homme-là malgré mon embarras.

SCENE VI.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, LE PAYSAN.

LA MARQUISE *au paysan.*

APPROCHEZ-VOUS, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah! Monseigneur! écoutez-moi de grace:
Je suis... Je tombe à vos pieds, que j'embrasse;
Je viens vous rendre...

LE COMTE.

Ami, relevez-vous;
Je ne veux point qu'on me parle à genoux;
D'un tel orgueil je suis trop incapable.
Vous avez l'air d'être un homme estimable.
Dans ma maison cherchez-vous de l'emploi?
A qui parlé-je?

LA MARQUISE.

Allons, rassure-toi.

LE PAYSAN.

Je suis, hélas! le père de Nanine.

LE COMTE.

Vous?

LA BARONNE.

Ta fille eſt une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah! Monſeigneur, voilà ce que j'ai craint,
Voilà le coup dont mon cœur eſt atteint:
J'ai bien penſé qu'une ſomme ſi forte
N'appartient pas à des gens de ſa ſorte:
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
Et ſont gâtés auprès des grands ſeigneurs.

LA BARONNE.

Il a raiſon: mais il trompe; et Nanine
N'eſt point ſa fille; elle était orpheline.

LE PAYSAN.

Il eſt trop vrai: chez de pauvres parens
Je la laiſſai dès ſes plus jeunes ans,
Ayant perdu mon bien avec ſa mère,
J'allai ſervir, forcé par la miſère,
Ne voulant pas, dans mon funeſte état,
Qu'elle paſſât pour fille d'un ſoldat,
Lui défendant de me nommer ſon père.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela? pour moi je conſidère
Les bons ſoldats; on a grand beſoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce métier, s'il vous plaît, de honteux?

LE PAYSAN.

Il eſt bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable.
J'eſtime plus un vertueux ſoldat,
Qui de ſon ſang ſert ſon prince et l'Etat,
Qu'un important, que ſa lâche induſtrie
Engraiſſe en paix du ſang de la patrie.

LA MARQUISE.

Çà, vous avez vu beaucoup de combats;
Contez-les moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas! qui me déchire,
Permettez-moi seulement de vous dire
Qu'on me promit cent fois de m'avancer:
Mais sans appui comment peut-on percer?
Toujours jeté dans la foule commune,
Mais distingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition?

LA BARONNE.

Fi, quelle idée!

LE PAYSAN *à la Marquise.*

Hélas! Madame, non;
Mais je suis né d'une honnête famille;
Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux?

LE COMTE.

Eh, poursuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine?

LE COMTE.

Ah! de grace, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivait bien traitée et chérie.
Heureux alors, et bénissant le ciel,
Vous, vos bontés, votre soin paternel,
Je suis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble et craignant son jeune âge,

Tremblant encor, lorſque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'eſt rendu.
(*montrant la Baronne.*)
Je viens d'entendre au diſcours de Madame
Que j'eus raiſon: elle m'a percé l'ame;
Je vois fort bien que ces cent louis d'or,
Des diamans ſont un trop grand tréſor
Pour les tenir par un droit légitime:
Elle ne peut les avoir eus ſans crime.
Ce ſeul ſoupçon me fait frémir d'horreur,
Et j'en mourrai de honte et de douleur.
Je ſuis venu ſoudain pour vous les rendre;
Ils ſont à vous, vous devez les reprendre;
Et ſi ma fille eſt criminelle, hélas!
Puniſſez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah, mon cher fils, je ſuis toute attendrie.

LA BARONNE.

Ouais, eſt-ce un ſonge? eſt-ce une fourberie?

LE COMTE.

Ah! qu'ai-je fait?

LE PAYSAN.

(*il tire la bourſe et le paquet.*)
Tenez, Monſieur, tenez.

LE COMTE.

Moi les reprendre! ils ont été donnés;
Elle en a fait un reſpectable uſage.
C'eſt donc à vous qu'on a fait le meſſage?
Qui l'a porté?

LE PAYSAN.

C'eſt votre jardinier,
A qui Nanine oſa ſe confier.

LE

LE COMTE.

Quoi! c'eſt à vous que le préſent s'adreſſe?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur! ô tendreſſe!
Des deux côtés quel excès de vertu!
Et votre nom? Je demeure éperdu.

LA MARQUISE.

Eh, dites donc votre nom. Quel myſtère!

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah! mon père!

LA BARONNE.

Que dit-il là?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer!
J'ai fait un crime, il le faut réparer.
Si vous ſaviez combien je ſuis coupable!
J'ai maltraité la vertu reſpectable.
(*il va lui-même à un de ſes gens.*)
Holà, courez.

LA BARONNE.

Et quel empreſſement?

LE COMTE.

Vîte un carroſſe.

LA MARQUISE.

Oui, Madame, à l'inſtant,
Vous devriez être ſa protectrice.
Quand on a fait une telle injuſtice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas aſſez ſe repentir.

Monsieur mon fils a souvent des lubies,
Que l'on prendrait pour de franches folies ;
Mais dans le fond c'est un cœur généreux ;
Il est né bon ; j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, si bienfesante :
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente !
Qu'il a l'air sombre, embarrassé, rêveur !
Quel sentiment étrange est dans son cœur ?
Voyez, Monsieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la satisfaire
Par des présens.

LA MARQUISE.

C'est le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi, jamais je ne veux la revoir ;
Que du château jamais elle n'approche :
Entendez-vous ?

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche !

LA BARONNE.

De mes soupçons évitez les éclats.
Vous hésitez ?

LE COMTE, *après un silence.*

Non, je n'hésite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence ;
Vous la devez à tous les deux, je pense.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous?

LE COMTE.

Il est tout pris.
Vous connaissez mon ame et sa franchise:
Il faut parler. Ma main vous fut promise;
Mais nous n'avions voulu former ces nœuds
Que pour finir un procès dangereux:
Je le termine, et dès l'instant je donne,
Sans nul regret, sans détour j'abandonne
Mes droits entiers et les prétentions
Dont il naquit tant de divisions.
Que l'intérêt encor vous en revienne;
Tout est à vous, jouissez-en sans peine.
Que la raison fasse du moins de nous
Deux bons parens, ne pouvant être époux.
Oublions tout, que rien ne nous aigrisse:
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse?

LA BARONNE.

Je m'attendais à ton manque de foi.
Va, je renonce à tes présens, à toi.
Traître, je vois avec qui tu vas vivre,
A quel mépris ta passion te livre.
Sers noblement tous les plus viles lois;
Je t'abandonne à ton indigne choix.

(*elle sort.*)

SCENE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

Non, il n'eſt point indigne; non, Madame;
Un fol amour n'aveugla point mon ame.
Cette vertu qu'il faut récompenſer
Doit m'attendrir, et ne peut m'abaiſſer.
Dans ce vieillard ce qu'on nomme baſſeſſe
Fait ſon mérite; et voilà ſa nobleſſe.
La mienne à moi, c'eſt d'en payer le prix.
C'eſt pour des cœurs par eux-même ennoblis,
Et diſtingués par ce grand caractère,
Qu'il faut paſſer ſur la règle ordinaire:
Et leur naiſſance, avec tant de vertus,
Dans ma maiſon n'eſt qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Qui donc? quel titre? et que voulez-vous dire?

SCENE VIII et dernière.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE *à ſa mère.*

Son ſeul aſpect devrait vous en inſtruire.

LA MARQUISE.

Embraſſe-moi cent fois, ma chère enfant.
Elle eſt vêtue un peu meſquinement:
Mais qu'elle eſt belle, et comme elle a l'air ſage!

NANINE.

(couvrant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baissée devant la Marquise.)

Ah! la nature a mon premier hommage.
Mon père!

PHILIPPE HOMBERT.

O Ciel! ô ma fille! ah, Monsieur!
Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE.

Oui; mais comment faut-il que je répare
L'indigne affront qu'un mérite si rare,
Dans ma maison, put de moi recevoir?
Sous quel habit revient-elle nous voir!
Il est trop vil, mais elle le décore.
Non, il n'est rien que sa vertu n'honore.
Eh bien, parlez: auriez-vous la bonté
De pardonner à tant de dureté?

NANINE.

Que me demandez-vous? Ah! je m'étonne
Que vous doutiez si mon cœur vous pardonne.
Je n'ai pas cru que vous pussiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage:
Je ne veux plus commander qu'une fois,
Mais jurez-moi d'obéir à mes lois.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, et sa reconnaissance...

NANINE *à son père.*

Il est bien sûr de mon obéissance.

LE COMTE.

J'ose y compter. Oui, je vous avertis

Que vos devoirs ne sont pas tous remplis.
Je vous ai vue aux genoux de ma mère,
Je vous ai vue embrasser votre père ;
Ce qui vous reste en des momens si doux...
C'est... à leurs yeux ... d'embrasser... votre époux.

NANINE.

Moi!

LA MARQUISE.

Quelle idée! Est-il bien vrai!

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille!

LE COMTE *à sa mère.*

Le daignez-vous permettre?

LA MARQUISE.

La famille
Etrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant, elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du sort! Non, je ne puis comprendre
Que jusque-là vous prétendiez descendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir... je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils....

LE COMTE.

Ma mère, il s'agit d'être heureux.
L'intérêt seul a fait cent mariages.
Nous avons vu les hommes les plus sages
Ne consulter que les mœurs et le bien:
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien;
Et je ferai par goût et par justice
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.

Ma mère, enfin, terminez ces combats,
Et consentez.

NANINE.

Non, n'y consentez pas;
Opposez-vous à sa flamme.... à la mienne;
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
L'amour l'aveugle; il le faut éclairer.
Ah! loin de lui, laissez-moi l'adorer.
Voyez mon sort, voyez ce qu'est mon père:
Puis-je jamais vous appeler ma mère?

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois; c'en est fait;
Je ne tiens pas contre ce dernier trait;
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime;
Il est unique aussi-bien que toi-même.

NANINE.

J'obéis donc à votre ordre, à l'amour;
Mon cœur ne peut résister.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompense,
Mais sans tirer jamais à conséquence.

Fin du Tome septième.

S - 22 7/1 (7)

Dl 5472c

V R E S

L E T E S

LTAIRE.

P T I E M E.

-PONTS,

COMPAGNIE.

I,

Farbkarte #13
B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Inches Centimetres
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51560/fragment/page=0353